



DISCOURS

SUR

DIVERS SUJETS

DE RELIGION

ET DE MORALE.



DISCOURS
SUR
DIVERS SUJETS
DE RELIGION
ET DE MORALE,

Par M. l'Abbé ASSELIN, *ancien Vicaire-Général de Glandèves.*

TOME PREMIER.





A PARIS,
Chez DELALAIN le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques, n°. 13.

M. DCC. LXXXVI.
Avec Approbation & Privilège du Roi.







AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

M. l'Abbé ASSELIN, ancien Vicaire-Général de Glandèves, auteur des NOUVEAUX DISCOURS que nous offrons au Public, en a déjà fait paroître d'excellens ſur LA VIE RELIGIEUSE (*a*), dédiés à MADAME LOUISE DE FRANCE. Auſſi-tôt que ce bel Ouvrage eut vu le jour, Meſſieurs les Journaliſtes en parlèrent unanimement de la manière la plus avantageuſe.

Quoique nous reſpections la

(*a*) Deux volumes *in*-12, chez DELALAIN le jeune, Libraire, rue S. Jacques, à la Science; prix 5 liv. reliés.

modeſtie ſincère de M. l'Abbé Aſſelin, nous avons cru devoir recueillir ces jugemens épars, & n'en former qu'un tout.

Ce ſera une conſolation pour les ames vraiment chrétiennes, de voir des gens de lettres diſtingués défendre la foi des Patriarches & des Martyrs, pulvériſer les impies, rendre une juſtice éclatante à l'homme apoſtolique, qui, par ſa ſaine doctrine, ſes mœurs pures, ſon éloquence touchante, ſoutient les ames conſacrées à DIEU, édifie les fidèles, conſole l'Egliſe.

Que d'enfans rebelles ont abandonné cette tendre Mère ! Béniſſons celui par qui ces ingrats, touchés de leurs égaremens & baignés des larmes du repentir, reviendront un jour gémir dans le

ſein de la Religion, & ſe mettre à l'abri de ſes aîles.

Nous allons expoſer aux yeux du Lecteur les jugemens divers que nous avons promis.

JOURNAL DES SAVANS,

Mois de Juin 1782. Second volume, page 1287.

Il paroît par L'ÉPITRE DÉDICATOIRE des DISCOURS SUR LA VIE RELIGIEUSE, que la Princeſſe qui en eſt l'objet, a vu le manuſcrit de ces Diſcours, & que ſon ſuffrage a prévenu le jugement qu'en ont déjà porté quelques perſonnes éclairées. Il y a de l'eſprit & de la préciſion dans cette Épître. M. l'Abbé Aſſelin à qui MADAME LOUISE avoit interdit tout com-

pliment, s'exprime ainsi : « Oserois-je cependant le dire ? Quelle louange mieux méritée que celle où je n'ai d'autre Censeur à craindre que vous-même ? La vérité me dictoit cet hommage, votre humilité me demande un sacrifice ; elle m'interdit un éloge où elle nous offre un modèle ». Cette manière de louer la Princesse en conciliant le vœu de sa modestie avec les droits de la vérité, nous a paru délicate & ingénieuse.

Quoique ces Discours soient particulièrement destinés à des personnes engagées dans la vie Religieuse, & propres, comme le dit le Censeur, à entretenir la ferveur dans les maisons qui lui sont consacrées, les gens du monde y trouveront bien des traits qu'il leur sera

facile de s'appliquer, & de faire ſervir à leur progrès dans la vertu.

On remarque dans les Diſcours de M. l'Abbé Aſſelin de l'élévation avec de la ſimplicité, de la chaleur, de l'éloquence, beaucoup d'onction & de ſentiment.

Dans le Diſcours ſur LA GLOIRE DE L'OBÉISSANCE, l'Orateur, en rappellant le ſacrifice de MADAME LOUISE, emploie un ſtyle analogue à la dignité de la victime. Dans celui ſur LA NÉCESSITÉ DE LA PERFECTION, l'Auteur peint le bonheur d'une ame fidelle qui jouit de ſon DIEU après les ſacrifices qu'elle lui a faits. Tout pathétique qu'eſt ce morceau, trouvera-t-on beaucoup d'ames capables de le bien ſentir? *Tom. I. p. 377. lig. 9.*

Le Diſcours ſur L'EXCELLENCE

DE LA VOCATION A L'ÉTAT RELIGIEUX & ceux qui le ſuivent, ſont pleins de traits intéreſſans & très-bien écrits. L'Orateur y fait parler l'ame religieuſe ſur la vanité du monde.

Tome II, p. 101, lig. 39.

Nous citerons pour exemple de la beauté des images & de l'élégance du ſtyle, cette comparaiſon qui termine le dernier Diſcours ſur LA VIE RELIGIEUSE. « Que l'homme religieux ſemblable dans ſes commencemens à un tendre arbriſſeau, qui déployoit peu-à-peu ſes jeunes rameaux, devienne cet arbre majeſtueux qui s'élève, étend ſes branches, embellit les jardins de l'époux par une fécondité qui en fait l'ornement & la gloire, & dans le moment où le ſouffle de la mort viendra le renverſer, que ce bel

arbre en tombant, répande la bonne odeur des vertus, & couvre la terre de ses fruits ». La noblesse des idées & le ton du sentiment caractérisent les deux Discours que l'Auteur a ajoutés à ceux qui traitent de la vie Religieuse.

Nous disons en général que les sujets de M. l'Abbé Asselin, nous ont paru bien choisis ; les divisions & sous-divisions claires & naturelles, la morale exacte, les preuves solides, la diction pure ; que l'Auteur y montre une connoissance profonde des devoirs de l'état Religieux & des secrets de la vie spirituelle ; qu'il a fait servir l'esprit même à la sagesse de ses vues, & qu'il offre à ses Lecteurs des traits saillans, des applications ingénieuses, des contrastes heu-

reux, des comparaiſons toujours juſtes, ſouvent agréables. En un mot, les principes excellens que renferme cet Ouvrage, & dont l'utilité n'eſt pas bornée à l'enceinte d'un Cloître, les détails lumineux & inſtructifs qu'il préſente, doivent en aſſurer le ſuccès. Nous pouvons même ajouter qu'après tant de livres aſcétiques qui ont paru, celui-ci eſt neuf par la manière intéreſſante dont l'Auteur a ſu traiter les mêmes ſujets. *Extrait de M. Dupuy, ancien Secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres.*

MERCURE DE FRANCE,

Du Samedi 22 Mars 1782 (n°. 12), page 177.

Pour donner une idée de cet

Ouvrage, nous allons prendre l'esprit de l'Auteur. Il établit trois caractères distinctifs de l'ame religieuse, la RECONNOISSANCE, la FIDÉLITÉ, la CONSTANCE; ce qui lui fournit la matière de vingt Discours. Les deux premiers tendent à prouver combien il est juste de reconnoître le bienfait de sa vocation, & combien il est dangereux de l'oublier. Dans six Discours sur les VŒUX, M. l'Abbé Asselin présente alternativement ce que les vœux ont d'obligatoire & ce qu'ils ont d'honorable & de consolant pour les Religieuses.

Plusieurs Discours sur la SOLITUDE, sur l'ESPRIT INTÉRIEUR, l'ORAISON & la MORTIFICATION, présentent un grand nombre de maximes, de comparaisons & de

traits propres à ſoutenir la ferveur du Cloître.

En traitant de la NÉCESSITÉ DE LA PERFECTION, l'Auteur expoſe des vérités fortes, appuyées de déciſions exactes; & pour en inſpirer le goût aux perſonnes conſacrées à Dieu, il y joint des réflexions relatives à la dignité de leur état; il les engage à ſe reſpecter elles-mêmes, & à ne point dégénérer.

Dans le Diſcours ſur LA FIDÉLITÉ AUX PETITES CHOSES, M. l'Abbé Aſſelin fait apprécier les plus légers ſacrifices par la gloire qui en revient à Dieu, & par notre utilité perſonnelle, & il s'applique à relever ſon ſujet par tous les moyens qui peuvent animer la ſenſibilité & l'imagination.

En expoſant LES ABUS DE LA

DIRECTION ET LES DANGERS DE LA TIÉDEUR, M. l'Abbé Aſſelin achève de traiter lès matières relatives à la fidélité d'une ame religieuſe. Dans l'Entretien ſur LA DIRECTION, il expoſe les abus, indique les remèdes, réfute les prétextes, peint fortement les dangers de cette apathie de l'ame qui conduit à l'indifférençe & au dégoût.

Les Diſcours ſur L'EXCELLENCE DE LA VOCATION A L'ETAT MONASTIQUE, ſur le SACRIFICE DE L'AME RELIGIEUSE, ſur LA SAGESSE DE L'AME SOLITAIRE, ſur LA FIDÉLITÉ DE DIEU ENVERS SES ÉPOUSES, tendent à offrir aux perſonnes qui vivent dans le Cloître les tableaux du bonheur de leur état, comparés aux malheurs & aux dangers du monde.

On trouve à la ſuite de l'Ouvrage des Diſcours fort intéreſſans ſur L'AMOUR DE DIEU & ſur L'ORAISON DOMINICALE. Sans doute que nous en avons dit aſſez pour prouver que ce livre eſt fait pour être lu avec autant d'utilité que de plaiſir. M. l'Abbé Aſſelin a du goût, de l'onction, de la vigueur & de l'adreſſe; on reconnoît en lui un homme habile à manier l'arme puiſſante du raiſonnement. *Extrait de feu M. l'Abbé Remy, Avocat au Parlement.*

ANNÉE LITTÉRAIRE 1782.

Lettre huitième, page 174.

Il eſt donc des ames encore pures, & que n'a point infectées cette contagion épidémique dont ſe reſſentent la plûpart de nos

écrivains. Voici un Ouvrage dont la Religion eſt l'objet. M. l'Abbé Aſſelin, ſon Auteur, l'a conſacré à la femme ſur la terre la plus digne peut-être de recevoir de pareils hommages. Cette dédicace en effet ſembloit n'appartenir qu'à une Princeſſe, qui dans l'âge des illuſions, a eu le courage de fuir l'éclat des grandeurs pour aller s'enſevelir dans l'ombre des Temples. MADAME LOUISE DE FRANCE a paru ſe dépouiller de tous ſes titres pour prendre le nom ſans faſte de la *Révérende Mère Therèſe de S. Auguſtin, Religieuſe Carmelite, à Saint-Denis*; & c'eſt ſous ce nom qui annonce l'humilité chrétienne, qu'elle a bien voulu accepter le tribut de M. l'Abbé Aſſelin. Quelques traits de L'ÉPITRE DÉDICA-

TOIRE peignent fidèlement l'héroïne reſpectable à qui il offre le fruit de ſes veilles.

Indépendamment des louanges méritées que cette Épître renferme, elle nous donne une idée rapide du travail de M. l'Abbé Aſſelin. Il a écrit pour des ames pénétrées de l'amour de leurs devoirs, & qui n'ont pas beſoin de violentes ſecouſſes pour ſe livrer entièrement à l'eſprit de leur état. Il ne falloit point ici l'éloquence foudroyante de Boſſuet, les raiſonnemens profonds de Bourdaloue; ces Diſcours demandoient l'onction de Cheminais, la douceur inſinuante & ſéduiſante, s'il eſt permis d'employer cette expreſſion profane, du célèbre Maſſillon; en un mot, toute l'effuſion

d'un pur ſentiment; & ces qualités ſi rares aujourd'hui, M. l'Abbé Aſſelin ſemble s'être attaché à nous les rappeler.

Au commencement de ſon AVANT-PROPOS, il nous fait connoître comment des vertus nourries par la piété la plus fervente, peuvent quelquefois s'altérer & s'affoiblir. L'Auteur annonce en quelque ſorte la tâche qu'il s'eſt impoſée. C'eſt, ſi l'on peut le dire, la métaphyſique de la dévotion & de la vertu. Ce ſont de ces nuances fines qui ne peuvent être ſaiſies que par ces yeux délicats que n'éblouit point le grand jour du monde. Il n'eſt point d'eſprit religieux qui ne goûte ces préceptes ſimples & préſentés ſans le faſte de l'expreſſion mondaine.

Tom. I, page 1.

Tom. I, page 3, ligne 8.

Les conſeils que donne l'Auteur ſont d'autant plus eſtimables, qu'ils ſont propres à leur objet; rien de vague, rien d'étranger, point de déclamations; c'eſt la raiſon la plus ſolide unie au ſentiment le plus vertueux.

Ces Diſcours qui forment deux volumes ſont au nombre de vingt-deux. Celui qui a pour ſujet, L'ESPRIT DE RECONNOISSANCE, offre un tableau intéreſſant de la vie religieuſe. M. Aſſelin le rapproche de celui du monde dont il eſquiſſe en peu de traits tous les déſavantages. Qu'il fait aimer la ſolitude! Qu'il lui prête de charmes! Comme il ſait s'inſinuer dans l'ame la moins familiariſée avec ces images! Ce morceau reſpire le goût & la ſimplicité de l'antique.

Tom. I, pag. 28, lig. 17.

M. Aſſelin eſt auſſi touchant dans ſon diſcours ſur L'OUBLI DE LA VOCATION. Cette penſée eſt frappante : « Oui, mes chères » Sœurs, notre fidélité s'affoiblit » avec notre reconnoiſſance ; c'eſt » que dans l'homme ingrat, c'eſt » moins l'eſprit que le cœur qui » oublie ».

Dans ſes réflexions ſur le VŒU D'OBÉISSANCE, l'Auteur trace avec beaucoup de diſcernement les devoirs de la Supérieure. Il eſt aiſé de voir que M. Aſſelin ſait entrer dans ſon ſujet, l'approfondir, s'en rendre le maître. C'eſt la même ſagacité dans tout ce qu'il dit ſur la GLOIRE DE L'OBÉISSANCE. Il prouve qu'elle eſt le grand nœud qui lie les ſociétés ; que ſans la ſubordination, le Corps politique

Tom. I, pag. 80, *lig.* 15.

même ne ſubſiſteroit plus. Il fait voir combien l'obéiſſance envers Dieu eſt à la fois légitime & douce. Il s'élève avec un ſaint emportement contre ces abus qui infectent le monde, & qui ſe ſont gliſſés juſques dans le Cloître ; il fronde cet eſprit d'avarice qui ſouvent ferme la porte de la retraite ſacrée à ces filles infortunées qui ont plus de vertus que de richeſſes ; il s'appuie d'un exemple reſpectable de ſainte Thérèſe « qui ſe félicitoit de n'avoir jamais refuſé par des raiſons d'intérêt aucune poſtulante, lorſqu'elle y remarquoit d'ailleurs les indices d'une véritable vocation ».

Notre ſage Inſtituteur de la VIE RELIGIEUSE, ne veut point que l'eſprit de propriété approche de ces ames vouées à la pénitence. Il trace

rapidement les avantáges de la ſolitude : elle nourrit le cœur, elle éclaire l'eſprit, elle détache de tous ces objets périſſables qui nous entourent, & elle nous rapproche de l'Être ſuprême.

Que de vues profondes dans le Diſcours ſur L'ESPRIT INTÉRIEUR ! Nous ne ſuivons point l'Auteur dans les autres Diſcours ſur la MORTIFICATION, ſur la NÉCESSITÉ DE LA PERFECTION, ſur la FIDÉLITÉ AUX PETITES CHOSES ; nous nous contentons d'obſerver qu'il ne s'écarte jamais de ſon ſujet, & que ſon ſtyle eſt conforme aux matières qu'il traite. Il prend un ton plus élevé, il déploie des idées encore plus profondes dans ſes Diſcours ſur les ABUS DE LA DIRECTION, ſur les DANGERS DE

LA TIÉDEUR, sur L'EXCELLENCE DE LA VOCATION A L'ÉTAT RELIGIEUX, sur le SACRIFICE DE L'AME RELIGIEUSE, &c.

On peut donc regarder ce travail de M. l'Abbé Asselin comme une espèce de Code des devoirs de l'état religieux. Il n'y a point de Couvens auxquels cet Ouvrage ne soit nécessaire. S'il n'éclaire point les personnes dévouées à la retraite, il les affermira dans leurs principes. C'est ici le cœur & non l'esprit qui donne des préceptes. Par-tout respire l'onction du sentiment. Le style est sain & éloquent, noble sans enflure, & convenable aux matières qui sont discutées. Lorsqu'on a le secret de toucher le cœur, on laisse bien peu de matière à la critique. *Extrait de*

de M. Geoffroi, Profeſſeur d'Éloquence, au Collège Mazarin.

JOURNAL DE MONSIEUR 17[illegible],
Tome IV, n°. 19, page 49.

Quel peut être le mérite de ce genre de Diſcours que le monde n'eſtime pas toujours aſſez, quoiqu'ils exigent autant de connoiſſances & de talens que toute autre production de l'eſprit ? Conſacrés particulièrement à la VIE RELIGIEUSE, faits pour entretenir dans l'ame de ces vierges innocentes l'amour de leur état, l'amour de leurs devoirs, ils doivent reſpirer le ſentiment le plus pur, & être animés de cette douce onction, qui fait trouver des délices au ſein de la retraite & des auſtérités. Ce ſont moins des preuves & des raiſon-

nemens qu'il faut employer, que les tendres mouvemens d'une piété affectueuse. Il ne s'agit point d'entraîner l'esprit, mais de toucher le cœur. C'est contre les incrédules qui ferment les yeux aux lumières de la foi, contre les impies qui outragent & blasphèment la Religion, contre les libertins qui ne connoissent d'autre Dieu que l'objet de leurs passions; en un mot, contre tous les vices & les désordres du monde que l'Orateur sacré doit déployer la force des raisonnemens, la véhémence du discours, & toutes les foudres de l'éloquence. Mais dans ces asyles sacrés de la pénitence, où l'on ne se propose que d'honorer & servir l'Etre suprême, où la plus coupable est la moins parfaite, il feroit

auſſi inſenſé que ridicule de s'abandonner à des déclamations trop vives, ou de tracer des portraits étrangers & inconnus aux vierges qui vous entendent; ce ſeroit alors conſterner des cœurs qu'il ne faut qu'animer, flétrir des ames qu'il faut conſoler, & abattre des eſprits qu'il ne faut que ſoutenir & élever. Ainſi des matières ou des ſujets toujours analogues aux lieux & aux perſonnes; des principes clairs & clairement expoſés; un ordre ſimple & naturel dans la diſtribution des objets; des peintures vraies, des vertus qu'on veut inſpirer ou des imperfections qu'on veut corriger; un ſtyle pur, mais en même-tems affectueux, qui échauffe le cœur & le rempliſſe d'un doux enthouſiaſme;

telles sont les qualités propres à des Discours sur la VIE RELIGIEUSE. Mais ces qualités exigent elles-mêmes des connoissances préliminaires, que l'expérience & la direction des ames peuvent seules donner.

C'est sans doute dans cette double source qu'a puisé M. l'Abbé Asselin : c'est du moins l'impression que laisse après elle la lecture de ses Discours. Il seroit difficile de trouver un meilleur Ouvrage à mettre entre les mains des personnes qui se sont consacrées entièrement à Dieu. Il n'est aucune partie de leurs devoirs qui n'y soit traitée de la manière la plus claire & la plus satisfaisante. M. l'Abbé Asselin a l'art de dire beaucoup de choses en peu de li-

gnes, & vous jugerez de la briè-veté de ses Discours, lorsque vous saurez qu'il s'en trouve vingt-deux renfermés dans l'espece de deux volumes. Cette brièveté doit être regardée comme un mérite dans ces sortes de productions. L'attention ne peut être captivée longtems sur des objets de pure spiritualité.

J'ouvre le livre, & je tombe sur le Discours qui a pour objet, LA GLOIRE DE L'OBÉISSANCE. Ce titre est piquant. Voyons comment M. l'Abbé Asselin l'a rempli. L'obéissance, dit-il, est une source d'élévation & de liberté. Considérée en elle-même & sous l'idée générale de dépendance & de subordination, elle fait la gloire & l'ornement du monde; ce que l'O-

Tom. I. pag. 91, lig. 14. rateur prouve par un tableau abrégé des états politiques, des familles particulières & des différentes conditions; mais M. Asselin, qui sent bien que ce n'est pas là l'obéissance dont il s'agit, ne fait que glisser sur ces objets accidentels, & revient bientôt à son objet principal. La pensée à laquelle il s'attache, est que l'homme ne sauroit être plus grand qu'en obéissant à Dieu. Il n'est point de Maître plus puissant, plus glorieux, & qui récompense plus magnifiquement. Ces idées ordinaires, si vous voulez, s'annoblissent par la manière dont l'Orateur les présente. Un des moyens qu'il emploie pour relever la grandeur de l'obéissance religieuse, est celui des exemples. L'histoire lui en fournit de frap-

pans dans la perſonne D'ETIENNE & D'ELISABETH. Il en eſt une que M. l'Abbé Aſſelin ne pouvoit manquer de ſaiſir; & il eſt naturel de joindre le nom de LOUISE DE FRANCE à celui de pluſieurs autres Héroïnes de la Religion. Ce morceau touchant eſt traité de la manière la plus délicate; & il eſt impoſſible de parler plus dignement d'une auſſi belle & auſſi grande action. Tome I, pag. 97, ligne 4.

Vous devez vous appercevoir que M. l'Abbé Aſſelin n'eſt point gâté par ce goût d'afféterie qui a paſſé des Orateurs Académiques aux Orateurs Evangéliques. Ses idées ingénieuſes ont en mêmetems de la force & de l'élévation. Son ſtyle pur & élégant marche avec rapidité; s'il plaît à l'eſprit,

il échauffe encore plus le cœur.

Liſez les autres Diſcours, vous trouverez par-tout le même mérite; ſujets heureux, plans bien conçus & bien préſentés, détails agréables & intéreſſans. Quoi de plus ingénieux & en même-tems de plus ſolide que le morceau ſur le TRÉSOR DE LA PAUVRETÉ RELIGIEUSE.

Tom. I, pag. 15, lig. 14.

Je ne me laſſerois pas de citer, & je n'ai qu'un regret, c'eſt de ne pouvoir citer tout.

L'Orateur veut-il faire ſentir le prix de la FIDÉLITÉ AUX PETITES CHOSES; voyez comme il fait relever & aggrandir ce ſujet, en préſentant à ſes Auditeurs DIEU lui-même pour exemple & pour modèle. Quoi de plus beau que cette comparaiſon employée plus loin ſur le même ſujet! « J'entre

Tom. I, p. 400, ligne 4.

» dans une vaste forêt. Je vois s'é-
» lever ces arbres majestueux dont
» mes yeux étonnés mesurent la
» hauteur. Je me demande ensuite
» à moi-même : Qu'est-ce qui les
» soutient ? Quelques racines. C'est
» peu de chose si vous les com-
» parez à la hauteur & à la beauté
» de ces arbres. Et cependant ce
» peu de chose les affermit, &
» les met en état de lutter contre
» les orages & les tempêtes. Ainsi
» dans la Religion, les sacrifices
» les plus obscurs, de légères vio-
» lences, ces victoires qu'on rem-
» porte en détail sur la nature &
» sur soi-même, soutiennent, af-
» fermissent, fortifient la vertu dans
» nos ames ».

Je vous ai dit que ce qui de-
voit faire le principal mérite de ce

genre de Discours, étoit une connoissance profonde du cœur humain, & une onction douce qui s'insinue dans les ames, & les pénètre d'une flamme vive & pure; & ce sont là les qualités qui distinguent particulièrement les Discours de M. l'Abbé Asselin. Ils en offrent tous des exemples. Voyez celui dans le Discours sur les ABUS DE LA DIRECTION qui ne sauroit manquer de faire le plus grand plaisir. L'Orateur insiste sur cette pensée qu'il ne faut qu'un seul & même Directeur pour toute une Communauté; ce qui lui donne l'occasion de s'élever contre les Religieuses qui s'écartent de cette loi.

Tome II, page 7, ligne 21.

Le même Orateur verse dans ces cœurs dont il développe les

eplis, la joie & la conſolation. Voilà ce qu'on peut regarder comme de la vraie éloquence. Tout y eſt animé, vif, touchant & rempli des plus belles images. La manière de M. l'Abbé Aſſelin n'appartient qu'à lui ſeul. Mais s'il n'a point ſuivi de modèle, il eſt bien fait pour en ſervir lui-même dans le genre qu'il a adopté. *Extrait de M. l'Abbé Royou, Chapelain de l'Ordre de Saint-Lazare, de la Société Royale de Navarre.*

JOURNAL LITTÉRAIRE DE NANCY,

Année 1782, *n°*. 3, *page* 143.

Il y a peu d'Ouvrages ſur la VIE RELIGIEUSE du mérite de celui-ci. Des traits de génie, un eſprit juſte, des graces d'élocution, des penſées

fortes, une éloquence touchante; une grande onction, tout cela s'y trouve fondu de la manière la plus adroite. Les perſonnes deſtinées à la vie paiſible du cloître, ne ſauroient trop lire un livre qui ſera leur conſolateur, & qui les affermira dans les voies du ſalut. Tout ce que l'Auteur leur preſcrit découle d'une plume ſi élégante & ſi pure, que les Religieuſes ſeront doucement attirées à l'exacte obſervation de leurs ſaints devoirs. Les Diſcours de M. l'Abbé Aſſelin appelleront auſſi les regards des hommes du ſiecle, & ceux des gens de lettres. Pluſieurs de l'une & de l'autre claſſe les ont lus avec la plus grande ſatisfaction. Que de morceaux nous aurions à offrir qui confirmeroient

l'idée favorable que nous donnons du vrai talent de l'ancien Vicraire-Général de Glandèves.

Dans le Discours sur L'EXCELLENCE DE LA VOCATION A L'ÉTAT RELIGIEUX, se trouve un passage de marque & qui nous paroît victorieusement terminé par une vive apostrophe à ceux qui font du monde leur idole : Comme l'Auteur revient avec une pieuse sagacité aux Religieuses qui sont son principal objet. Tome II, page 101, lig. 14. Tome II, page 103, lig. 21.

L'endroit que nous invitons à lire & qui est tiré du Discours sur L'AMOUR DE DIEU, renferme de grandes & importantes vérités. C'est le tableau du tems présent. Tome II, page 214, lig. 11.

Le Discours sur L'ORAISON DOMINICALE est remarquable par deux morceaux, dans l'un desquels on Tome II, page 284, lig. 8.

voit briller l'éloquence du cœur. L'autre morceau semble avoir été composé pour adoucir l'amertume de la triste situation de l'honnête-homme qu'un sort cruel & que de longs malheurs ont éprouvé. Mortels infortunés! lisez & soyez consolés. Nous ne dirons plus qu'un mot. L'ÉPITRE DEDICATOIRE, digne d'être lue en entier, est écrite avec une délicatesse qui n'exclut pas le naturel.

Tome II, pag. 313, *lig.* 16.

ALMANACH LITTÉRAIRE POUR L'ANNÉE 1782.

Notice des principaux Ouvrages, page 208.

Ce ne sont pas là de ces Discours vulgaires où la Religion préside à la vérité, mais dont le

ſtyle froid & inanimé laſſe le Lecteur le plus chrétien & glace ſa ferveur plutôt que de l'exciter.

Ce ne ſont pas là de ces Diſcours qui, tout brillans des éclairs de l'eſprit, amuſent ſans toucher, & ne parlant point à l'ame, la laiſſent dans une tiédeur ſi funeſte aux perſonnes que le Sauveur du monde à appellées à une perfection particulière. Les cloîtres ne ſont que trop remplis de livres ſemblables. La bonne intention de leurs foibles Auteurs ſuffiroit-elle donc pour leur tenir lieu d'excuſe? *Quid valeant humeri, quid ferre recuſent?*

Il faut au jugement, à l'onction, au véritable eſprit, joindre un ſtyle pur, de grands mouvemens, des figures frappantes; il faut éviter

toute affectation, mais cependant peindre vivement les choses & leur donner de la vie; il faut un enchaînement de preuves, mais avec les graces de l'élocution; il faut tenir les cœurs dans sa main, les manier, les émouvoir, les ébranler, les soutenir, les consoler, les convaincre; il faut enfin avoir le talent de dire tout sans être long, de se faire relire après avoir été lu, & de donner encore à penser sur ce qu'on a pensé soi-même. C'est ce qu'a exécuté notre ancien Vicaire-Général de Glandèves, & nous ne doutons point que son Ouvrage ne fasse sur toutes les Religieuses qui en sont le principal objet, la sensation la plus profonde.

Nous disons plus: les gens du

monde y rencontreront des choses attachantes qui les regardent, & qui ne peuvent que les tourner vers le Dieu de leurs pères. Qu'ils lisent le Discours sur L'ORAISON DOMINICALE. Qu'ils s'arrêtent à ce morceau qui finit par un trait sublime : « Vos cœurs se sont corrompus, & vos bouches ont blasphémé. J'entends nommer la nature & jamais son Auteur. Impies ! ils voient tout excepté la lumière qui les fait voir ». *Tome II, page 282, lig. 14.*

On peut renvoyer aussi à un endroit très-remarquable, tiré du Discours sur la GLOIRE DE L'OBÉISSANCE. La justesse des idées y rehausse encore la vérité des faits. Nous citerons seulement ici ces lignes victorieuses : « Censeur audacieux de la piété, & des asyles *Tom. I, pag. 96, lig. 16.*

reſpectables où elle ſe défend de la ſéduction, ſi le mérite & la gloire d'une vie intérieure étoient encore pour toi un problême, tu vois dans le déſert un rejetton du trône, & ſous l'habit du Carmel le ſang de tes maîtres ».

Nous ne pouvons nous empêcher d'obſerver que l'auguſte & pieuſe Princeſſe n'a accepté la dédicace de l'Ouvrage, qu'aux conditions qu'il n'y auroit en tête d'autre titre que celui-ci: *A la Révérende Mère Thérèſe de Saint-Auguſtin.* « Le ſeul titre qui me flatte (ce ſont les propres termes de MADAME LOUISE DE FRANCE) eſt celui de Carmelite ; je préfère cette qualité à toute autre ». Cela doit pénétrer d'admiration.

Nous aurions ſouhaité avoir aſſez

de place pour nous étendre d'avantage ſur une production ſi eſtimable. On y trouve tous les devoirs de la VIE RELIGIEUSE, tous les détails de la VIE SPIRITUELLE. Chaque ſujet y a ſon ton : ici de l'élévation, là de l'élégance, ailleurs la belle ſimplicité. Un Littérateur plein de raiſon & de goût, a dit de M. l'Abbé Aſſelin, après avoir lu ſon Livre : « Toute la pureté de l'amour divin paſſe pour ainſi dire du cœur de l'Auteur dans ſes Diſcours ».

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE.

Beaucoup d'Auteurs, ſur-tout depuis un ſiècle, ont travaillé ſur cette matière ; mais M. l'Abbé Aſſelin ne doit pas être confondu dans cette foule. Peu ont écrit avec

autant de sagesse, d'onction, & ont exposé d'une manière aussi intéressante les devoirs de la VIE RELIGIEUSE. J'engage les Directeurs & les Confesseurs des Monastères à lire avec attention ces Discours, & à les mettre en usage pour l'instruction des personnes qui leur sont confiées. Ils auront lieu d'en être très-satisfaits. *Article de M. l'Abbé Dinouart, l'ancien des Chanoines de Saint-Benoît.*

JOURNAL DE LITTÉRATURE DES SCIENCES ET DES ARTS.

L'Auteur de ces Discours est trop avantageusement connu pour qu'il soit besoin de leur donner des éloges. En les publiant, il rend un service essentiel aux personnes dévouées à l'état religieux; & en

éral à toutes les ames pieuſes ont renoncé ou veulent rencer au monde, pour s'occuper leur ſalut. *Article de M. Duis.*

JOURNAL DE PARIS.

On ſait quelle eſt l'abondance es Livres Aſcétiques. Il en eſt peu uſceptibles d'être remarqués dans cette grande multitude. Nous croyons cependant pouvoir aſſurer que l'Ouvrage de M. l'Abbé Aſſelin obtiendra cette diſtinction. Ce ſont des Diſcours particulièrement deſtinés aux Religieuſes. L'Auteur y développe toute l'étendue de leurs obligations, leur en fait ſentir le prix, & cherche à leur faire aimer le joug qu'elles ſe ſont impoſé. Il veut qu'elles y

trouvent leur gloire & leur bonheur.
Article de M. Sautereau de Marsy.

AFFICHES ET AVIS DIVERS.

Un Ouvrage qui selon les expressions du Censeur (M. l'Abbé Asseline, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, Professeur d'Hébreu, chaire d'Orléans) rappelle aux personnes qui se sont engagées à la pratique des conseils évangéliques, le bienfait de leur vocation, l'étendue de leurs devoirs, les avantages de leur état, ne peut manquer de recevoir de leur part l'accueil le plus favorable. Nous ajouterons que ces Discours sont bien écrits, remplis surtout d'onction & de sentiment. L'auguste Princesse à qui ils sont dédiés, les avoit lus en manuscrit,

& elle a désiré qu'ils fussent imprimés. Un pareil suffrage leur donne encore un nouveau prix. *Article de M. l'Abbé de Fontenay.*

AFFICHES DU MAINE,

Du Lundi 3 Juin 1782, *n°.* 22, *page* 87.

Voilà sans contredit le meilleur Ouvrage qu'on ait encore publié sur la VIE RELIGIEUSE. On y voit briller par-tout de l'esprit, mais du bon esprit, & qui ne s'y trouve jamais aux dépens du jugement.

Où rencontrer un si bel enchaînement de preuves, une méthode plus lumineuse, un ordre plus suivi, une conviction plus sûre! A la pureté, aux graces, à l'élégance du style, M. l'Abbé Asselin

à heureusement allié une onction peu commune, des figures frappantes, & des traits sublimes.

On doit distinguer de la foule des livres ascétiques une Production aussi méritante. Quoiqu'elle soit principalement destinée à l'état Religieux, les gens du monde y trouveront une ample récolte à faire, & c'est à notre avis, un surcroît de talent dans le Vicaire Général de Glandèves, que de s'être mis ainsi à la portée de tout le monde. N'est-ce pas là le vrai moyen d'être beaucoup lu & de produire des fruits très abondans? Cette sainte adresse, qu'on nous permette le terme, n'étoit permise qu'à une plume aussi féconde & aussi exercée que l'est celle de M. l'Abbé Asselin.

Les preuves de ce que nous avançons se trouvent dans un passage tiré du Discours sur le TRÉSOR DE LA PAUVRETÉ. *Tom. I, p.* 136, *lig.* 13.

Indépendamment des vingt Discours sur la VIE RELIGIEUSE, tous aussi attachans les uns que les autres, l'Auteur en donne un sur L'AMOUR DE DIEU, & un second sur L'ORAISON DOMINICALE. Ils nous ont paru remplis d'intérêt, & de cette douce chaleur qui pénètre les cœurs peu-à-peu & les enflamme ensuite. Nous citerons pour finir un magnifique morceau du premier Discours.

« Avez-vous jamais su ce que » c'est que Dieu ? Il est celui qui » soutient de son doigt le globe de » la terre, dont le regard embrase » les montagnes, & fait trembler

» l'abyme, dont la main puissante
» étend les cieux comme un pa-
» villon; dont la voix impérieuse
» appelle tout ce qui n'est pas com-
» me tout ce qui est, & se fait
» obéir du néant; qui dit aux astres:
» venez, & ils viennent; allez, & ils
» vont; devant qui les Rois & les
» Maîtres du monde ne sont que
» des atômes, les Royaumes qu'u-
» ne goutte d'eau, la terre avec les
» peuples qui l'habitent, qu'un
» grain de poussière ».

Journal Encyclopédique,

Du premier Juin 1782.

Le but de M. l'Abbé Asselin est en général de peindre & d'inspirer trois dispositions qui caractérisent une ame religieuse, savoir, la reconnoissance, la fidélité, la confiance : la reconnoissance qui lui

inſpire conſtamment l'eſtime de ſon état ; la fidélité qui l'attache inviolablement aux devoirs de ſon état ; la confiance qui lui fait ſurmonter avec courage les difficultés de ſon état.

Le premier volume renferme quatorze Diſcours : Sur l'eſprit de reconnoiſſance ; l'oubli de la vocation ; le vœu d'obéiſſance ; la gloire de l'obéiſſance ; le vœu de pauvreté ; le tréſor de la pauvreté ; le vœu de chaſteté ; le bonheur de la chaſteté ; la ſolitude ; l'eſprit intérieur, l'oraiſon ; la mortification ; la néceſſité de la perfection ; la fidélité aux petites choſes.

Dans le ſecond, on lit huit Diſcours dont les ſujets ſont : Les abus de la direction ; les dangers de la tiédeur ; l'excellence de la

vocation à l'état religieux; le ſacrifice de l'ame religieuſe; la ſageſſe de l'ame ſolitaire dans ſon divorce avec le monde; la fidélité de Dieu envers ſes épouſes; l'amour de Dieu & l'oraiſon dominicale.

Les uns & les autres ne laiſſent rien à déſirer ſur ces diverſes matières. Les épouſes de JESUS-CHRIST y trouveront tout ce qui peut les inſtruire de leurs devoirs & les leur faire aimer; idées lumineuſes, développemens utiles, tableaux intéreſſans, réflexions conſolantes. L'Orateur ne s'écarte jamais de ſon but.

On remarque dans ces Diſcours, de la clarté, de la nobleſſe, de l'énergie, de la ſagacité, de l'onction, & cette éloquence de ſen-

timent toujours ſûre du ſuccès, parce qu'elle parle au cœur. Il n'en eſt aucun qui n'offre des exemples du talent de M. l'Abbé Aſſelin.

Les deux Diſcours ſur L'AMOUR DE DIEU & L'ORAISON DOMINICALE, attachent le Lecteur par l'élévation des penſées, les beautés de détail, & cette chaleur de l'ame qui les caractériſent.

L'Orateur a tout ce qu'il faut pour inſtruire & pour intéreſſer. Ses plans ſont bien conçus, ſes diviſions naturelles, ſes idées ſont nettes & toujours liées à l'objet principal ; ſon ſtyle eſt ſage, pur, éloquent.

Ce Recueil a déjà obtenu des éloges auſſi flatteurs que mérités. Ils doivent encourager M. l'Abbé Aſſelin, & le ſoutenir dans une

carrière, où il peut ſe promettre de nouveaux ſuccès. *Article de feu M. Rouſſeau.*

Il n'eſt guère poſſible de réunir un plus grand nombre de ſuffrages; mais n'oublions pas de dire que pluſieurs Prélats des plus diſtingués ont témoigné toute la ſatisfaction qu'ils ont goûtée en liſant l'Ouvrage de M. l'Abbé Aſſelin. Il ne manquoit plus au travail de l'Auteur que d'être couronné par la bénédiction du Souverain Pontife PIE VI. M. Aſſelin ayant envoyé un exemplaire de ſes Diſcours à ce reſpectable Chef de l'Egliſe, à ce tendre père des fidèles, le Pape lui a répondu par un Bref en date du 4 Juin 1783. L'original latin & la traduction françoiſe ſont à la fin de cet Avertiſſement.

Nous n'avons autre chofe à dire fur les DIX NOUVEAUX DISCOURS, où font traités DIFFÉRENTS SUJETS DE RELIGION ET DE MORALE, Difcours d'une toute autre étendue que les premiers, finon qu'ils partent de la même plume. L'Auteur (nous pouvons l'affurer) n'a épargné ni tems, ni application, ni foins, pour les rendre dignes du public éclairé.

M. l'Abbé Affelin a fait imprimer après fes Difcouts, diverfes RÉFLEXIONS MORALES ET CHRÉTIENNES qui produiront beaucoup de fruit. On trouvera à la fin du fecond volume les Analyfes des NOUVEAUX DISCOURS. Cette méthode a fon utilité. Elle prépare à une lecture plus fentie & d'un plus prompt effet.

PIUS PP. VI.

Dilecte Fili, salutem & Apostolicam benedictionem. SERMONES TUOS DE VITA RELIGIOSA, quos dono ad nos mittere voluisti, libenter unà cum litteris tuis accepimus. Sed assiduis Christianæ Reipublicæ curis distenti, eos legere ut erat in votis, adhuc non potuimus, quos doctrinâ pietateque tuâ omnino dignos esse arbitramur. Vix datum fuit nonnullas eorum paginas huc illuc evolvere; sed opus multi esse pretii atque utilitatis visum est; quoniam ad studium virtutum christianarum in animis excitandum, & præsertim ad sacras virgines spiritu orationis & perfectionis, sanctoque igne divini amoris inflammandas totum illud opus conspirare videtur. Quâ de re tibi non mediocriter gratulamur, procul dubio sperantes debitam in cœlis mercedem, plurimamque in terris laudem egregiis laboribus tuis non defuturam. Eo igitur

PIE IV, SOUVERAIN PONTIFE.

Notre cher Fils, ſalut & bénédiction Apoſtolique. Nous avons reçu avec plaiſir vôtre Lettre, & vos DISCOURS SUR LA VIE RELIGIEUSE. Les ſoins que nous devons à l'Eglise de Jeſus-Chriſt nous ont empêché juſqu'ici d'en faire une lecture ſuivie, comme nous l'aurions deſiré. Nous penſons que tout y eſt digne de vos lumières & de vôtre piété. A peine avons-nous eu le loiſir d'en parcourir quelques pages; mais nous en avons aſſez lu, pour ſentir le prix & l'utilité d'un ouvrage, qui tend à exciter dans les ames le zèle des vertus chrétiennes, à inſpirer ſur-tout aux vierges ſaintes l'eſprit de prière & de perfection, & à les embrâſer du feu ſacré de l'amour divin. Nous ne pouvons trop vous en féliciter. Nous ne doutons pas que vous n'obteniez dans le ciel la récompenſe qui vous eſt due, & ſur la terre les éloges que méritent

DISCOURS



DISCOURS

SUR DIVERS SUJETS DE RELIGION *ET DE MORALE.*

DISCOURS

Sur la Grace sanctifiante.

Dicite justo, quoniam bene.

Dites au juste, qu'il est heureux.

Isaïe. c. 3, ℣. 10.

VENEZ, ames pures & vertueuses; c'est à vous que s'adresse un oracle si consolant; Dieu a parlé. Non, le mérite du Juste ne dépend, ni de l'opinion

des hommes, ni du langage de l'adulation, ni des ſuffrages de la vanité. C'eſt la vérité qui le caractériſe, c'eſt la vérité qui le définit ; & quels droits n'a-t-il pas à notre eſtime, à notre vénération, à nos éloges, lorſqu'un Dieu eſt ſon approbateur, & ſon panégyriſte !

Mais quel eſt le principe de ſon bonheur & de ſa gloire ? Quelle qualité précieuſe en fait un objet digne de l'attention du Ciel ? Que voit la Divinité dans ce juſte, pour applaudir à un mortel ? La grace qui l'unit à ſon Dieu, cette grace que l'Eſprit-Saint répand dans nos cœurs avec la Charité. Grace habituelle, la vie de nos ames, le ſceau des Elus, le gage de notre eſpérance, le germe de l'Immortalité. Grace ſanctifiante, qui ſupplée à tout, & que rien ne remplace ; qui ſeule peut conſoler le Chrétien dans ce lieu d'exil, le pauvre dans ſon obſcurité, le malheureux dans ſes revers. Avec elle, la priſon de Joſeph eſt un trône : ſans

elle, le trône d'Achab n'eſt qu'un tombeau.

Tel eſt, mes Frères, le ſujet intéreſſant dont je me propoſe de vous entretenir dans ce Diſcours. Matière importante, ſur-tout dans un ſiècle, où les maximes, les uſages, les ſociétés, les exemples, où tout conſpire à nous ravir le tréſor de la Grace; dans un ſiècle où l'on conſent ſi ſouvent, & ſi facilement à le perdre. En effet, je le demande ici, Chrétiens; premièrement, quelle idée avons-nous de la Grace? En ſecond lieu, quelle eſt notre conduite par rapport à la Grace? Pour répondre à ces queſtions, voici mon deſſein que je réduis à ces deux réflexions: l'eſtime qu'on doit faire de la Grace ſanctifiante, le peu d'eſtime qu'on en fait. Avant de commencer, implorons les lumières de l'Eſprit-Saint par l'entremiſe de Marie, qui a porté dans ſon chaſte ſein, l'Auteur même de la grace. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour vous donner de la Grace ſanctifiante, une idée qui vous en faſſe connoître tout le prix, je l'enviſage ſous trois rapports, & je dis qu'elle eſt à la fois, le ſeul titre de notre véritable grandeur, le fondement de nos mérites, une ſource de paix. Conſidérations qui bien méditées, vous convaincront de ces vérités importantes, dont je vais faire le ſujet de cette première Partie. L'homme n'eſt véritablement grand, que dans l'état de la Grace; il ne poſſede de vrais biens, que ceux qui ſont marqués du ſceau de la Grace; il n'eſt tranquille, il n'eſt heureux, que ſous l'empire de la Grace.

Première réflexion. La Grace ſanctifiante, cette Grace intérieure qui eſt en nous une émanation de la ſainteté de Dieu même, eſt en même tems, le ſeul titre de notre véritable grandeur. Dieu, mes Frères, Dieu lui-même eſt

grand, parce qu'il est saint; infiniment grand, parce qu'il est infiniment saint. Le Prophete-Roi semble ne concevoir d'autre idée de sa grandeur, que celle de sa sainteté. Frappé de l'éclat de sa sa puissance & de sa majesté, *Magnus Dominus, & laudabilis nimis*; lisant dans l'avenir, l'hommage des peuples, occupés à célébrer sa gloire, & à publier ses merveilles; *Generatio, & generatio laudabit opera tua*; il ne voit dans les adorateurs de son nom, que les adorateurs & les panégyristes de sa sainteté: *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur.* L'Esprit Céleste qui annonce à Marie, qu'elle concevra le Fils de l'Eternel, ne lui parle des grandeurs de Jesus, qu'en lui déclarant qu'il sera le Juste, le Saint par excellence: *Hic erit magnus ..... quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei.* Marie elle-même, la plus élevée entre les créatures, fut aussi la plus sainte; & l'Envoyé du Ciel qui l'entretient de la hauteur de

Psalm. 144.

Ibidem.

Ibidem.

Luc. c. 1.

Ibidem.

ſes deſtinées, reconnoît en elle la plénitude de cette Grace, qui devoit ſoutenir la grandeur de ſes prérogatives, par
Ibidem. des prodiges de ſainteté : *Gratia plena.* Grace ſanctifiante, don le plus précieux de tous les dons, que tout mérite humain diſparoiſſe devant vous. Diſons avec le plus ſage des Rois, que ſans elle, tout ce que l'homme eſtime, que l'homme lui-même, n'eſt que vanité : *Vanitas.*

En effet, quels ſont les avantages dont il pourroit s'énorgueillir ? Eſt-ce l'eſprit & le génie ? Mais qu'eſt-ce que l'eſprit humain & la ſupériorité des talens, ſans la Grace ? Nommons, ſi vous voulez, les Philoſophes & les Sages du Paganiſme. Aveugles, s'écrie S. Paul, ils ſe ſont évanouis dans leurs penſées ; ils ſe ſont égarés dans leur prétendue ſageſſe ; & la corruption la plus profonde fut le châtiment de leur orgueil. Dans ce ſiècle de lumières qui ſe glorifie d'avoir perfectionné nos connoiſſances, & réformé ce qu'il appelle préjugés

populaires, que voyons-nous ? Les oracles de la Divinité, ſoumis au calcul audacieux d'un foible mortel ; les vérités de la Religion, remplacées par ces ſyſtêmes abſurdes, où le triomphe ſi vanté de la raiſon, n'en eſt que le délire & l'opprobre ; l'eſprit de licence & d'anarchie, accrédité par ces écrits funeſtes, qui renverſent toutes les loix de la ſubordination, tous les principes des mœurs ; des hommes, qui n'ont de talens que pour en abuſer, d'autorité que pour ſéduire ; habiles à flatter les penchans les plus honteux ; apôtres de la volupté, parce qu'ils en ſont les eſclaves, & corrupteurs du genre humain ſous le maſque de Philoſophes. Et voilà le fruit du génie ? Qu'eſt-ce qu'une lumière, qui ne brille que pour m'égarer, ſemblable à ces feux perfides, qui trompent le voyageur, & dirigent ſes pas vers un précipice ? Qu'eſt-ce qu'un mérite, qui fait rougir la vertu, de ce qui fait honneur à l'eſprit ?

Dans les avantages naturels, que voyons-nous encore, dont la vanité humaine puiſſe ſe prévaloir ? Eſt-ce la beauté ? Quoi ! cette fleur qu'un accident, qu'un ſouffle peut ternir, ce fragile ornement, qui couvre le limon de notre origine, & qui ſera dans quelques jours la pâture des vers ? La beauté ? Quoi ! cette vaine apparence, qui en impoſe à nos ſens, & que des yeux accoutumés à chercher l'homme dans ſon cœur, diſtinguent ſi ſouvent du vrai mérite ? Ce préſent dangereux & ſi humiliant pour un ſexe, qui peut nuire & corrompre par ſa modeſtie même ; ce funeſte avantage, qui fait tant d'idolâtres, & que le Créateur eſt obligé de détruire, pour ſe faire adorer lui-même ? O ! homme, ne verras-tu jamais ta grandeur que dans ta pouſſière, & ne pourrons-nous corriger ta vanité par tes vices ?

Eſt-ce l'autorité, la valeur, l'élévation du rang, dont il voudroit ſe glorifier ? Qu'eſt-ce que tout cela, ſi vous

le ſéparez de la Grace ? J'en appelle au jûgement de ce Dieu Saint, qui ſonde les reins & les cœurs. Magiſtrats, Juges de la terre, vous prononcez des arrêts, vous décidez de la fortune & de la vie des Citoyens; cet appareil de puiſſance nous frappe & nous éblouit; mais vous avez perdu la Grace. Que cette penſée humilie votre orgueil; & ſur le tribunal où vous jûgez les crimes, jugez-vous vous-mêmes; voyez en vous, tout ce que j'y vois de mépriſable & d'aviliſſant aux yeux de la foi. Guerriers, devenus fameux par l'éclat de vos victoires, le monde vous admire; vos ſuccès vont groſſir dans l'hiſtoire la liſte des conquérans; mais vous avez perdu la Grace. Devant Dieu, vous êtes ſans titres & ſans nom, les objets de ſon mépris, & les victimes de ſa colère. Monarques, je vous vois environnés d'une Cour brillante, vous êtes craints, reſpectés, encenſés; mais vous avez perdu la Grace. Infortunés,

que peuvent pour votre bonheur, nos reſpects & nos éloges ? Dieu vous rejette, vous êtes morts à ſes yeux.

Cherchez donc, mon cher Auditeur, cherchez la véritable grandeur où elle eſt. Abandonnez à l'homme du monde les titres faſtueux dont il s'applaudit, tandis que ſon ame eſt dans la miſere & la nudité; & s'il eſt un titre qui efface tous les autres, un titre qui éleve l'homme au deſſus de lui-même, voilà ce que nous devons eſtimer en nous, & ce que nous n'eſtimerons jamais aſſez; je l'ai dit, c'eſt la Grace ſanctifiante. Jugeons de l'excellence de cette Grace par les qualités qu'elle nous communique, & qui forment le tableau du Juſte & de ſa gloire : être enfant de Dieu, le temple de la majeſté de Dieu, frère & membre de l'Homme-Dieu, héritier de Dieu. Ame Chrétienne, apprenez à vous connoître, & craignez de vous avilir.

Premier avantage du Chrétien qui vit dans l'état de la Grace, & premier

caractère de ſa grandeur, la qualité d'enfant de Dieu. Ne vous figurez point ici, un de ces titres vains, qui ne mettent rien d'intime & de perſonnel dans ceux qui les poſsèdent; mais une qualité inhérente à notre ame, un principe de vie, ce ſouffle créateur qui met en nous un être nouveau, un être divin : *Divinæ conſortes naturæ.* 2. Petr. c. 1.
Si c'eſt un titre de grandeur aux yeux du monde de naître à l'ombre du trône, & de tenir par les liens du ſang aux maîtres de la terre, voyez ce tendre enfant, je ne dis pas, naiſſant ſous la pourpre & dans les palais des Rois, mais dans la pouſſière d'un hameau, ſous un toît ruſtique, & dans les bras de l'indigence. Le voilà purifié de la tache originelle, & teint du ſang de Jeſus-Chriſt. Dès ce moment, reſpectez l'empreinte & les traits de la Divinité qui brillent ſur ſon front. Oui, déſormais, en s'adreſſant à Dieu, il pourra lui dire avec confiance; vous

Pſalm. 88. êtes mon père : *Pater meus es tu.* Il entendra de la bouche de Dieu même cette conſolante vérité, vous êtes mon fils ; je vous ai engendré dans mon ſein ; vous y avez reçu cette vie précieuſe, Pſalm. 2. qui vous aſſocie à ma gloire : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* Quelle naiſſance & quelle origine !

Second privilège de la Grace ſanctifiante. Le Chrétien qui la poſſede, eſt le temple de la majeſté de Dieu, le ſanctuaire de l'adorable Trinité : *Ad eum* Joan. c. 14. *veniemus, & manſionem apud eum faciemus.* Ame juſte, le Dieu Créateur réfléchit ſur vous la lumière de ſon Verbe; il vous marque de ſon ſceau, & vous conſacre pour le ſiècle à venir. Le Verbe qui fait tout avec le Père, vous embellit des traits de ſa ſageſſe & de ſa vérité. L'Eſprit-Saint vous anime; il vous communique ſa force, ſon onction, ſon ardeur. Vous jouiſſez dans ce lieu d'exil, de la préſence, de la converſation, de la familiarité d'un

Dieu. Quelle prérogative, & quelle élévation !

Nouveau trait de la gloire du Juſte. Il eſt frère & membre de l'Homme-Dieu. En vertu de cette alliance, Jeſus-Chriſt nous appartient ; & comment, diſoit le grand Apôtre, comment n'aurions-nous pas toutes choſes avec lui ? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ?* Rom. c. 8.
Son eſprit qui nous dirige, ſes mérites qui nous enrichiſſent, ſon ſacrifice qui nous vivifie, la participation de ſon Sacerdoce qui unit les membres à leur chef, pour en faire une ſeule & même oblation, ſon ſang, ce fleuve de grace & d'amour dont nous ſommes inondés, tout eſt à nous dans le Fils & par le Fils, comme le Fils lui-même eſt tout à Dieu ſon Père : *Vos autem eſtis Chriſti, Chriſtus autem Dei.* 1. Cor. c. 3. Quels rapports ſublimes, & quels avantages !

Autre prérogative de la Grace, & nouvelle ſource d'élévation pour le Chrétien en qui elle habite : le titre auguſte d'hé-

ritier de Dieu. Le caractère de ſon adoption, dit S. Paul, eſt le gage de ſa béatitude & de l'héritage immortel auquel il
Rom. 8. a droit de prétendre : *Si filii, & hæredes.* Il doit retourner vers ſon principe, voir Dieu, & le poſſéder, être grand de ſa grandeur, riche de ſon abondance, heureux de ſon bonheur. Quelle deſtination, & quelle eſpérance !

Et voilà ce que nous perdons par le péché : cette filiation ſublime qui nous donne un Dieu pour père ; ce privilège d'une ame pure qui converſe avec la Divinité ; cette union avec Jeſus-Chriſt, qui nous aſſocie à ſes mérites & à ſes vertus ; ce bonheur que la Foi nous promet pour le ſiècle futur. Eh ! que ne renferme pas ce bonheur ! Lumières raviſſantes, biens incorruptibles, repos inaltérable, ſociété charmante, délices éternelles, éternité ineffable.

Y penſiez-vous donc, mon cher Auditeur, y penſiez-vous, lorſque ſéduit par l'attrait du crime, vous

renonciez à des titres ſi glorieux, ſi conſolans ? Et vous avez pu y conſentir ? Et cette ame qui dans l'état de la Grace brilloit d'un éclat divin, ce bel aſtre eſt venu s'eclipſer dans les ombres de la mort ? Et à la vue de l'horrible dégradation où vous alliez vous plonger, la voix de la conſcience, ſes reproches, ſes menaces, ont été inutiles ? Et ſur le bord de l'abyme, à l'aſpect du précipice que vous creuſiez ſous vos pas, vous n'avez point reculé d'horreur ? Et l'aviliſſement affreux où vous êtes réduit, vous laiſſe dans une tranquillité encore plus affreuſe ? Et dans le centre de l'humiliation, au milieu des anathèmes de la Religion, tandis que la Grace outragée pouſſe un cri vers le Ciel, le ſollicite à la vengeance, & ne vous laiſſe d'autre partage que la confuſion & la douleur, je vois une ame vaine, entêtée d'un prétendu mérite, épriſe de l'orgueil des diſtinctions, énivrée de quelques agrémens

frivoles, & qui cherche encore des regards & des hommages ?

Miniftre de ma parole, dit le Seigneur, allez détruire ce preftige de vanité. Allez vers ce pécheur, & dites-lui de ma part : Malheur à l'âme audacieufe, qui ofe irriter un Dieu, & dégrader
Ifaïe c. 3. fon image : *Væ impio in malum.* Dites à cette femme mondaine, que je connois fes défordres, & que mon œil a tout vu ; que fous les ornemens ambitieux dont elle fe pare, je ne vois qu'un cadavre ambulant qui porte partout avec lui la corruption & la mort ; qu'au lieu de nourrir fon orgueil d'un encens qu'elle me ravit, elle devroit rougir de fes crimes, fe fouvenir que les jours de fa gloire furent ceux de fon innocence, & qu'en perdant fon Dieu, l'infortunée ! elle a tout perdu.

En effet, mon cher Auditeur, de quoi vous ferviront vos talens & tous les mérites humains, fi Dieu ne voit en vous qu'un ennemi, & s'il vous bannit

de fa préfence ? Saül, dans l'affemblée d'Ifraël, s'élève de toute la tête au-deffus du peuple, & après un regne de quelques momens, Saül eft rejeté. Combien d'exemples de cette juftice redoutable, qui réprouve ce que le monde adore ! Combien de ces coloffes d'orgueil que la foudre a frappés ! Combien de fois, fur le front de cette idole, entourée d'adulations & d'hommages, la main du Seigneur grave-t-elle invifiblement les traits de fa malédiction & de fa vengeance ! Avec les dehors les plus impofans & les qualités les plus brillantes, vous n'êtes donc rien devant lui, s'il ne retrouve en vous fon image. Je dis plus, de quoi vous ferviront vos vertus mêmes & vos actions les plus édifiantes, fi Dieu n'y voit que des productions étrangeres à fa Grace, des œuvres ftériles & fans mérite ? C'eft ma feconde réflexion, & après vous avoir montré que l'homme n'eft véritablement grand

que dans l'état de la Grace, j'ajoute qu'il ne posséde de vrais biens, que ceux qui sont marqués du sceau de la Grace.

Non, mes frères, sans la Grace sanctifiante, rien de vivant & d'animé dans nos œuvres. Pour donner à cette réflexion toute l'étendue qu'elle exige, je distingue deux effets du péché dans une ame privée de la Grace habituelle. Il la dépouille de tous les mérites qu'elle avoit acquis; il la met dans l'impuissance de mériter. Développons ces vérités importantes, & connues peut-être trop superficiellement de la plupart de ceux qui nous écoutent.

Premiérement, le péché nous ravit nos mérites. Juste, devenu infidéle, vous perdez le fruit de vos bonnes œuvres & de vos vertus. Ces biens qui vous ont coûté tant d'efforts & de sacrifices, vous sont enlevés, & comment? Par une faute, une seule faute, qui éteint en vous la Charité. Ainsi, un fléau destructeur ravage en un

moment les moissons les plus abondantes; ainsi, dans les ténèbres de la nuit, une main cruelle dépouille de ses fruits ce bel arbre dont la fécondité charmoit vos regards. Oui, mon cher Auditeur, dès le moment où vous perdez la Grace sanctifiante, eussiez-vous pratiqué les vertus les plus sublimes, étonné le monde par l'éclat de votre pénitence, accumulé tous les mérites de la vie la plus longue & la plus édifiante, Dieu n'y a plus d'égard, & ne les compte plus pour rien. Le pécheur a fait oublier le Juste. Vérité terrible, que Dieu lui-même nous annonce par son Prophete: *Omnes justitiæ ejus quas fecerat, non recordabuntur.* Ezech. c. 28. En vain donc, vous les réclamez ces fruits de justice; ils ne sont plus à vous, & il ne vous est plus permis d'y toucher. Plus vos richesses furent abondantes, plus votre misere est profonde; & dans cet état de dénuement & d'humiliation, vous pouvez bien le dire avec un Roi pécheur:

Hélas ! je coulois dans l'innocence des jours heureux & tranquilles ; j'y trouvois ces biens solides, que tous les avantages humains ne peuvent remplacer ; les dons de Dieu, Dieu lui-même. Quel changement s'est fait en moi ! Un plaisir trompeur a laissé dans mon ame l'aiguillon de la mort. Le péché a tout détruit, & je suis réduit au néant :
Psalm. 72. *Ad nihilum redactus sum, & nescivi.*

Mais le péché, en nous privant de la Grace sanctifiante, ne se borne pas à nous ravir nos mérites ; il nous met encore dans l'impuissance de mériter. Je sais que dans l'état du péché, & à quelque degré d'égarement que soit parvenu le pécheur, ce qu'il peut faire de bon & d'édifiant, n'est point, comme l'a prétendu l'Erreur, un nouveau désordre, un nouveau péché. Je conviens, qu'il peut faire, quoique pécheur, non-seulement des actions louables & vertueuses, mais des actions d'un ordre surnaturel ; j'entends, les exercices de

Religion pratiqués, les pauvres ſecourus, la chair mortifiée par des privations & des auſtérités volontaires. Je n'ignore pas que, ſelon le ſaint Concile de Trente, ces actions ne ſont pas abſolument inutiles au ſalut; qu'elles peuvent ſervir de moyens pour retourner à Dieu, & pour obtenir de ſa bonté des graces de converſion. J'ajoute, que l'état du pécheur, loin de le diſpenſer de ces œuvres de pénitence, lui en fait une obligation plus rigoureuſe. En effet, qui a plus de beſoin que lui, de s'humilier avec le Publicain, & de ſolliciter le pardon de ſes fautes; de s'exciter avec l'Enfant Prodigue à ſortir de ſon égarement & à ſe jetter entre les bras de ſon père; d'offrir avec Magdeleine, tout ce que ſon péché lui laiſſe encore de ſentimens à former, de parfums à répandre, de ſacrifices à faire pour appaiſer ſon juge? Mais ces principes une fois établis, pour prévenir ce découragement funeſte, qui ne laiſſant

entrevoir au pécheur aucune ressource dans son malheur, multiplieroit ses désordres, & combleroit la mesure de ses crimes, je m'adresse à vous, mon cher Auditeur, à vous qui avez perdu la Grace, & je dis qu'avec les actions les plus louables & les plus saintes en apparence, vous ne méritez cependant rien, & que vous êtes dans l'impuissance de mériter. Je vous rappelle ces paroles du Sauveur à ses Disciples : je suis la vigne, & vous êtes les branches : *Ego sum vitis, vos palmites.* Comme la branche séparée du cep, ne produit aucun fruit, & qu'elle est incapable d'en produire, de même, si vous ne demeurez en moi par ma Grace, vous ne produirez aucun fruit de justice & d'immortalité : *Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manserit in vite; sic & vos, nisi in me manseritis.*

Joan. c. 15.

Ibidem.

Et voilà, pécheur, ce qui me prouve évidemment le malheur de votre état. L'esprit de Jesus-Christ, qui seul peut

féconder nos œuvres, eſt l'unique fondement des mérites du Juſte; & cet eſprit de vie eſt éteint. Dieu n'approuve, & ne conſacre pour l'immortalité, que ce qui porte ſon image; & cette image eſt détruite. La vie de la gloire a pour principe la vie de la Grace; il y a entre l'une & l'autre, une liaiſon eſſentielle; & ce lien eſt rompu. Ce que vous faites dans l'état du péché, porte donc un caractère de mort, & vous ne m'offrez plus qu'une ſtérilité qui m'effraye; ſtérilité dans vos travaux, ſtérilité dans vos ſouffrances, ſtérilité, en faiſant extérieurement tout ce que les Saints ont fait. Vous priez, vous jeûnez, vous exercez les œuvres de charité. Actions édifiantes, il eſt vrai, & comme je vous l'ai fait obſerver, capables juſqu'à un certain point de fléchir le cœur de Dieu en votre faveur; actions que vous ne devez donc pas négliger, qu'il eſt même de votre intérêt de multi-

plier, comme autant de moyens qui peuvent préparer votre converſion ; mais ſi vous les conſidérez par rapport à l'éternité, actions infructueuſes, & qui ne feront jamais récompenſées :
Iſaïe c. 59. *Opera eorum, opera inutilia.* Et remarquez ici une différence eſſentielle entre les œuvres antérieures à l'état du péché, & celles que vous faites dans l'habitude même du péché. La théologie appelle œuvres mortifiées, celles que vous aviez faites dans l'état de la juſtice, & dont le mérite, quoique perdu par le péché, peut revivre par la pénitence ; mais les œuvres du pécheur ſont des œuvres mortes, & qui ne revivront jamais, des œuvres dont le péché a corrompu le fond même & la ſubſtance, & qui ſans être de nouveaux crimes, ſont ſtériles pour le ciel, & le feront toujours ; des œuvres qui dans la ſuppoſition même, où vous feriez du nombre des prédeſtinés, ne contribueront en rien à votre béatitude, feront des œuvres éternellement oubliées,

oubliées, réprouvées, anéanties : *Opera eorum, opera inutilia.*

Triste condition du pécheur, dépouillé de la Grace sanctifiante ! Hélas ! s'il ne possède plus un bien si précieux, que possède-t-il ? C'est un riche du siècle, je le suppose ; & à ne consulter que les apparences, rien ne manque à son bonheur. Eh ! bien, Dieu me déclare par la bouche de son Prophète, que ce riche prétendu est un pauvre, & un pauvre qui manque de tout : *Divites eguerunt, & esurierunt.* Mais quoi ! Seigneur ! j'entre dans les appartemens de ce riche, & de quelque côté que je porte mes regards, meubles somptueux, ornemens recherchés, aisances délicieuses, tout présente à mes yeux l'image de l'abondance. Laissez ces vains dehors, & pénétrez dans son cœur. La perte de ma Grace, les ténèbres & l'horreur du péché, en faut-il davantage, pour lui faire sentir l'excès de sa misère ? *Tu es miser.* Mais la fortune

Psalm. 33.

Apoc. c. 3.

multiplie autour de lui les respects & les hommages ; on le félicite de son opulence, on envie sa destinée. Enfans des hommes, vos pensées ne sont pas les miennes ; ce riche si fort applaudi, est sous l'anathême ; il a un Dieu pour ennemi ; est-il un objet plus digne de votre compassion, & de vos larmes ?
Ibidem. *Miserabilis.* Mais je vois de vastes domaines, des revenus immenses, une prospérité constante : peut-on soupçonner l'indigence au milieu de ces avantages ! Corrigez votre erreur. C'est le Bien Suprême, c'est un Dieu qu'il a perdu ; il est pauvre, & souverainement
Ibidem. pauvre : *Pauper.* Mais dans une situation florissante, où tout prévient ses désirs ; revêtu de l'éclat que donnent les richesses, au sein des grandeurs & des plaisirs, il se croit heureux. Aveugle ! qui ne voit pas sa nudité. Malheureux, & d'autant plus à plaindre, qu'il se trompe lui-même, & qu'au malheur d'être misérable, il ajoute encore celui

d'aimer ſa miſere : *Et cæcus & nudus.* Ibidem.

Ne l'oubliez donc pas, mes frères; il n'eſt de vrais biens que ceux qui ſont marqués du ſceau de la Grace. Il ne reſte au pécheur qui l'a perdue, que cette nuit funeſte où rien ne fructifie, où privé des mérites qu'il avoit acquis dans l'état de la juſtice, il eſt encore dans l'impuiſſance de mériter. Eh! que ſera-ce, ſi enveloppé des ombres de la mort, il ne jette pas même un regard vers le Ciel pour demander la lumière? Tant de jours, tant d'années, peut-être une vie entière perdue pour l'éternité. Que ce calcul eſt effrayant! Inſenſé, lui dirai-je; bientôt, il n'y a plus de tems pour vous. L'arbre funeſte dont on doit former votre cercueil, eſt déja coupé. Au moment où je parle, on ourdit la trame de ce drap lugubre, qui doit ſervir à vos funérailles. Encore quelques pas, & vous voilà ſur le bord de la tombe, la dernière heure va ſonner, le Dieu des vengeances eſt

affis fur fon tribunal, le livre où font confignés vos crimes, eft prefque rempli. Que vois-je ? Quels tréfors de colère ! Quel affreux avenir !

Un tableau plus confolant vient s'offrir à mes regards : les richeffes de la Grace dans le Jufte où elle habite. L'effet de cette Grace eft d'établir entre Jefus-Chrift & l'ame Chrétienne, ce commerce intime où la vie du chef fe communique à fes membres. Quiconque vit dans la charité, eft donc uni, incorporé avec Jefus-Chrift. Or, en vertu de cette union, (théologie fublime de Saint Paul, & bien propre à vous convaincre de votre bonheur, Chrétien qui êtes en état de grace) en vertu de cette union, c'eft Jefus-Chrift qui vit dans cette ame, Jefus-Chrift qui agit dans ce Jufte, Jefus-Chrift que Dieu voit en lui. De-là, point d'action fi commune, qui ne foit élevée à un ordre fupérieur, & qui n'ait fa récompenfe; c'eft
Matth. c. 10. ce verre d'eau que nous donnons pour

Dieu & en ſon nom, le Ciel en eſt le prix. De-là, point de diſgrace & d'humiliation, qui ne ſoit un ſujet de mérite, un fonds pour l'éternité; c'eſt ce moment de tribulation dont parle Saint Paul, & qui produit un poids 1. Cor.
immenſe de gloire & de félicité. De-là, c. 3.
pas un acte de vertu qui ne multiplie dans le cœur du Juſte; qui ne lui attire de nouveaux dons, & ne ſerve à augmenter ſes mérites; c'eſt ce grain de ſénevé, ce germe qui paroît ſi peu Matth.
de choſe dans ſon origine, & qui ſe c. 13.
fortifiant par des accroiſſemens ſucceſſifs, devient un arbre majeſtueux, couvre la terre de ſon ombre, étonne par ſon élévation & ſa beauté.

Qu'il eſt grand, qu'il eſt heureux, ce Chrétien qui opère dans la charité! C'eſt un homme obſcur, ignoré, je le veux; ou s'il paroît, c'eſt pour être en butte aux mépris d'un monde qui ne conſulte que les ſens; voilà l'homme extérieur. Mais cette ame ornée de

tous les dons de la Grace; mais ce ſanctuaire des vertus en qui tout eſt vie & lumière; mais ce Juſte, ami de Dieu, & en cette qualité d'ami, toujours écouté & favorablement reçu, dont les mains pures ne peuvent rien offrir qui ne monte comme un doux parfum vers le trône de l'Eternel, voilà l'homme intérieur, l'homme de l'éternité. Je ne m'attache donc point à de vaines apparences, & ſi vous voulez ſavoir ce que je penſe de vous, mon cher Auditeur, dites-moi ce que Dieu en penſe lui-même. Avez-vous perdu la Grace? Fuſſiez-vous le plus puiſſant & le plus élevé des Monarques, le plus fortuné & le plus aimable des hommes, n'attendez de moi que des regrets & des larmes. Pauvre qui m'écoutez, homme du peuple, Lazare abandonné, mais qui jouiſſez de votre Dieu, mes regards & mes hommages ſont pour vous. Ame vertueuſe & modeſte, ma foi perce les ombres qui vous environnent;

je découvre les richeſſes & tous les tréſors de la Grace ; je reſpecte, j'admire, je vois un fleuve, qui ſous une ſurface ſimple & commune, roule avec ſes flots, l'or le plus pur & le plus abondant.

Chrétiens, qui m'écoutez, la Grace ſanctifiante eſt donc, comme vous venez de le voir, le ſeul titre de notre véritable grandeur, & la ſource de nos mérites ; mais pour achever ſon éloge, ajoutons un troiſiéme avantage, le calme de la conſcience, la paix du cœur.

Pécheur, il n'y a point de paix pour vous. Si la volupté vous a ſéduit par ſes fauſſes douceurs, quel fruit en avez-vous retiré ? *Quem ergo fructum habuiſtis ?* Le plaiſir a paſſé, & le péché ſubſiſte ; il vous ſuit, dit Saint Baſile, comme l'ombre ſuit le corps. Non, il n'eſt plus de joie pure & tranquille pour une ame criminelle. Envain, s'épanche-t-elle ſur les objets qui l'environnent, pour remplacer le bien qu'elle a perdu. Coupable & malheu-

Rom. c. 8.

reuſe, elle eſt à elle-même ſon ſupplice. Elle cherche à ſe diſtraire; elle voudroit s'éviter; pourra-t-elle y réuſſir ? Non, répond Saint Auguſtin. Un ſerviteur qui gémit ſous la tyrannie de ſon Maître, peut s'éloigner, & terminer ſes maux par la fuite; mais le pécheur, où ira-t-il, pour échapper aux regards de ſon juge ? Où ira-t-il, pour ſe fuir lui-même ? Tout conſpire à lui retracer l'horreur de ſon crime.

Tantôt, c'eſt un Dieu irrité, qui pour le punir comme autrefois Adam prévaricateur, n'a beſoin que de l'op-
Geneſ. c. 3. poſer lui-même à lui-même : *Adam, ubi es* ? Où eſt cette ame ſortie de mes mains, ſi belle & ſi pure ? Que vous diſent cette nudité, cette confuſion, ce trouble qui vous ſaiſit ? Quoi ! cet homme de lumière s'enfonce dans les ténèbres, & ſe cache ſous des feuilles ? Ce Roi de la nature fuit comme un eſclave ? *Ubi es* ? Et n'eſt-ce pas, mes frères, ce que Dieu nous dit encore

après le péché ? Qu'eſt devenue cette union que j'avois contractée avec vous par ma Grace ? vous y avez renoncé. J'étois votre père, votre ami : vous m'avez mépriſé. Je voulois votre bonheur, & je l'avois fait dépendre de votre ſoumiſſion à mes ordres : vous vous êtes révolté. Connoiſſez-vous maintenant votre erreur ? Eſt-ce en me réſiſtant, qu'on peut goûter la paix ? Créature audacieuſe, avez-vous trouvé l'indépendance & le repos que vous cherchiez, ou cette pomme fatale qui vous a donné la mort ? *Ubi es ?*

Tantôt c'eſt la Religion, qui s'élevant contre un ingrat, lui montre ce ſein maternel qui l'a nourri, & le glaive dont il l'a percé ; lui peint avec les couleurs les plus effrayantes, un Dieu méconnu, ſes loix violées, ſes graces rejetées, les mérites du Sauveur anéantis, ſon ſang profané, cet Agneau pacifique, changé en un Lion redoutable, qui rugit, qui va s'élancer ſur ſa proie, & la dévorer.

Tantôt, c'eſt le cœur même du pécheur, où tout ſe réunit pour la condamnation du coupable. Sa conſcience eſt le tribunal où il eſt cité; ſon crime eſt ſon accuſateur; la raiſon & la foi ſont les témoins qui le confondent; le remords eſt le bourreau qui le perſécute ; oui , le remords. Ennemi implacable, il ne ſe laiſſe, ni étourdir par le tumulte & le fracas du monde, ni ſéduire par l'appareil & la pompe des grandeurs humaines, ni charmer par le bruit des fêtes & des chants de Babylone. Miniſtre du Ciel & de ſes vengeances, il importune, il menace, il effraie. Tout ſert à troubler le pécheur & à l'agiter : le ſilence & les ténèbres de la nuit, de ſiniſtres préſages, un complice enlevé ſous ſes yeux , la foudre qui gronde dans les airs, l'idée d'un Dieu outragé, la ſévérité de ſes jugemens, un abyme de feux, une éternité de ſupplices. Ah ! ſi les eſclaves du vice oſent vous dire qu'ils

ſont heureux, ne les croyez pas. Un ſentiment intérieur les convainc d'impoſture. Le ſupplice qu'éprouve un cœur coupable, eſt ſi cruel, que ſelon Saint Chryſoſtôme, Dieu pour ménager la foibleſſe de l'homme, laiſſe aux impies des intervalles & des momens de tranquillité. La continuité du remords le rendroit intolérable, & le pécheur ne pourroit y ſurvivre. Les déſerteurs de la vertu ont donc beau feindre & diſſimuler. Au milieu des douceurs de l'abondance, & ſous les dehors de la proſpérité, leur cœur eſt nourri de fiel & d'amertume. La volupté les careſſe, & le ſerpent les déchire.

Tantôt, c'eſt l'innocence, qui pour augmenter le ſupplice d'une ame criminelle, ſe préſente avec tous ſes charmes. Pécheur, tu l'as mépriſée; tu lui as préféré les attraits du vice, la honte des paſſions. Il faut que cette beauté raviſſante, en ſe montrant dans tout ſon éclat, ſoit ton tourment.

Aujourd'hui, qu'elle vient frapper tes regards, reconnois ton malheur, & que cet aveu humiliant la venge de tes mépris. Sont-ils effacés de ton ſouvenir, ces jours heureux où la dignité, l'élévation, le calme d'une ame pure & vertueuſe étoient le prix de tes hommages & de tes ſacrifices ? Que falloit-il pour rendre ton bonheur durable, pour repouſſer le tentateur qui t'a ſéduit ? Un ſacrifice de plus, un cri vers le Ciel, un moment de réſiſtance & de fidélité. Mais pourquoi accuſer le pécheur, lorſqu'il s'accuſe lui-même ? Aimable innocence, je repoſois ſur ton ſein : devois-tu me ſervir un jour de tyran ? Ennemie de mon repos, cruelle innocence, tu ne brilles à mes yeux, que pour me percer de mille traits. Tu m'éclaires, & tu me confonds. Tu m'attendris, & tu m'accables. Achève, achève de me détruire, ou rends-moi le Dieu que j'ai perdu.

Voilà donc le partage de ceux qui abandonnent le Seigneur, & qui s'écartent des voies de la justice : l'agitation, le trouble, cette triste réflexion, j'ai péché. J'ai péché. Souvenir désolant, qui répand dans un cœur coupable la tristesse & la terreur. J'ai péché. Idée cruelle, qui effraie, jusques dans les bras de la pénitence, une ame revenue de ses égaremens, perpétue ses alarmes, & la fait trembler toute la vie sur l'incertitude du pardon. Ah ! Chrétiens, que le plaisir du crime est rapide, & qu'on paye chèrement un moment de volupté ! Ne l'oubliez jamais, ames pures, vous que le poison du vice n'a point encore infectées. Goûtez la paix que donne l'innocence, & ne vous laissez jamais enlever ce précieux avantage : *Tene quod habes*. Quel bien, mon cher Auditeur, que cette paix, & que ne puis-je vous faire comprendre tout ce que j'en conçois ! Apoc. c. 3.

Paix du Juste, paix solide. Son bon-

heur n'eſt pas comme celui du mondain, un bonheur ſuperficiel, aſſujetti au caprice des événemens, périſſable comme les objets qui le produiſent. Le Juſte dont je parle, eſt heureux dans cette partie de lui-même qui échappe à des yeux mortels. Le bonheur dont il jouit, eſt dans ce ſanctuaire inacceſſible aux révolutions humaines, dans ſon cœur où Dieu réſide. La paix eſt le fruit de ſes vertus; & conſtamment vertueux, il eſt immuable dans ſa félicité comme Dieu même. Et quand je dis, que le Juſte ſeul eſt heureux, écoutez l'eſclave du vice, atteſter lui-même cette vérité. Pourquoi ſe propoſe-t-il juſques dans ſes déſordres, un divorce avec le crime, un dernier moment, où ſon ame agitée ira ſe repoſer dans les bras de la Religion? N'eſt-ce pas avouer, que tout le reſte ne peut lui ſuffire; qu'il n'y a de joie ſolide, de vrai bonheur, que pour une ame pure & fidelle? Ah! mes frères, le vice

obligé de rendre hommage à la vertu, l'éloge du Juſte ſur les lèvres du méchant ! que cet aveu eſt déciſif ! que ce panégyrique eſt éloquent !

Paix du Juſte, paix conſolante. Elle le ſoutient dans les épreuves les plus pénibles, elle adoucit tous ſes maux. En effet, que craindroit-il ! Seroit-ce les rigueurs de la pauvreté ! Mais Dieu eſt ſon tréſor; eſt-on pauvre à la ſource de tout bien ? Seroit-ce les traits de la médiſance & de la calomnie ? Mais que lui importe la malignité du monde, ſi ſa conſcience le juſtifie, & s'il eſt pur aux yeux de la vérité ? Seroit-ce l'humiliation & le mépris ? Mais ignore-t-il que les hommes ſont aſſez injuſtes, aſſez corrompus, pour que leur mépris ſoit un éloge ? Seroit-ce l'obſcurité d'une priſon, le poids des chaînes ? Mais peut-on enchaîner le rayon qui l'éclaire, la Divinité qui le conſole ?

Paix du Juſte, paix délicieuſe. Elle verſe dans ſon cœur cette joie pure,

ce ſentiment exquis de la Divinité, qui eſt un feſtin continuel, ſelon l'expreſſion des Livres Saints. Jouiſſez, heureux mortel, jouiſſez de ce bonheur intime, dont l'épreuve eſt au-deſſus de tout langage humain. Invoquez l'Etre Suprême avec cette vive confiance, qui eſt l'appanage & le prix de la vertu. Entrez dans nos temples avec cette ſainte familiarité d'une ame fidelle, qui voit un père & un ami dans le Maître qu'elle adore. Béniſſez le Dieu de la paix, ce Dieu bienfaiſant, qui vous comble de ſes dons; & touché du malheur de vos frères qui s'égarent dans les voies turbulentes de l'iniquité, demandez pour eux le calme des paſſions, cette paix que le monde promet, & que le monde ne peut donner.

Paix du Juſte, paix divine. Dans cette ſituation tranquille où il eſt affranchi du trouble & de la corruption des ſens, la paix qui remplit ſon cœur, & qui, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture,

y coule comme un fleuve, ſe répand ſur ce qui l'environne. L'humanité ſouffrante, en lui confiant ſes peines, les oublie dans ſon ſein, & voit en lui un Dieu tutélaire. Non, ce n'eſt pas aſſez pour la gloire du Juſte, que la préſence de la Grace faſſe ſon bonheur, & le conſole pour ſon propre avantage; elle en fait encore un conſolateur. Homme du ſiècle, une mort précipitée vous avoit enlevé un protecteur, un ami. Veuve déſolée, vous pleuriez ſur la tombe d'un époux; & dans ces ſituations pénibles, vous eſſayâtes des reſſources & des conſolations humaines. Conſolations impuiſſantes, elles laiſſoient dans votre ame le glaive de la douleur. C'eſt un ami de Dieu qui eſt devenu votre confident, & n'eſt-ce pas dans ces momens critiques, que vous avez vu éclater ſa grandeur, & reſſenti ſon pouvoir ? Les yeux élevés vers le Ciel, & les abaiſſant ſur vous avec ce ſourire majeſtueux, cet air divin

qui prouvoit ſon aſcendant ſur le monde, il vous diſoit d'une manière ſi touchante : La main qui nous afflige, eſt la main d'un père. Dieu nous ôte de vains appuis qui bleſſoient ſa jalouſie, & la pureté de notre amour. Adorons ſa ſageſſe, béniſſons ſa bonté. Si la mort, en frappant ceux que nous regrettons, briſe les nœuds les plus légitimes, & nous ſépare des objets les plus dignes de nous attacher, cette ſéparation n'eſt qu'une abſence. Ils vivent au-delà du tombeau, ceux que la nature & l'amitié nous avoit unis : nous retrouverons un jour dans le ſein de la Divinité ces portions de nous-mêmes. Que peuvent toutes les révolutions & toutes les diſgraces ſur le Chrétien qui vit de la foi ? Hommes que le Ciel attend, que craignez-vous ? Si les vents ſe déchaînent, ſi les flots ſe ſoulèvent, ne ſavez-vous pas qu'au ſein même de l'orage, les coups de la tempête nous pouſſent vers le port, & nous conduiſent plus

promptement au terme de nos déſirs ? Ainſi parloit ce Juſte; & dans l'élévation de ſes ſentimens, dans l'onction qui couloit de ſes lèvres, vous avez trouvé le remède, ou l'adouciſſement à vos maux.

Tels ſont, Chrétiens auditeurs, les effets de la Grace ſanctifiante, & les avantages qu'elle nous procure. Nous pouvons dire d'elle, ce que Salomon diſoit de la ſageſſe : tous les biens marchent à ſa ſuite; la gloire, l'abondance, & la paix : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ.* Oui, mes frères, & en finiſſant cette première partie, j'aime à le répéter, l'homme n'eſt véritablement grand, que dans l'état de la Grace; il ne poſsède de vrais biens, que ceux qui ſont marques du ſceau de la Grace; il n'eſt tranquille, il n'eſt heureux, que ſous l'empire de la Grace. Et cependant, la Grace avec tous ces avantages, la Grace, ce bien ſi digne de notre eſtime, Sap. c. 7.

eſt de tous les biens, le plus négligé, le plus mépriſé. C'eſt ce qui me reſte à vous faire voir dans ma ſeconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quels ſont les moyens néceſſaires pour conſerver le don de Dieu, & le mettre à couvert des inſultes de l'ennemi ? L'humble défiance de ſoi-même, la fuite des occaſions. Mais que voyons-nous dans ce ſiècle d'égarement ; & quand je dis qu'on fait peu d'eſtime de la Grace, n'avons-nous pas ſous les yeux la preuve de cette triſte vérité ? Premièrement, on eſt foible ; & on oublie ſa fragilité, on compte ſur ſoi-même. Secondement, le monde eſt contagieux ; & au lieu de s'en défendre, on court au-devant du péril. La Grace trouve donc en nous un double écueil : la préſomption, & la témérité.

Première diſpoſition deſtructive de

la Grace ; notre préſomption, & l'oubli de notre foibleſſe. La Grace ſanctifiante eſt ce précieux tréſor, que Dieu nous a confié : *Habemus theſaurum iſtum.* Tréſor que nous portons dans des vaſes, hélas ! ſi fragiles : *In vaſis fictilibus.* Tout nous avertit de cette fragilité : cette argile dont nous ſommes pétris ; ce corps de péché, où l'eſprit eſt ſans ceſſe aux priſes avec la chair, & la chair révoltée contre l'eſprit ; ce cœur, qui n'a d'activité que pour s'égarer, de mouvement que pour ſe précipiter, d'épanchement que pour ſe corrompre ; cette volonté, qui preſque toujours en oppoſition avec la loi, ſe fait une loi même de ſes illuſions & de ſes caprices ; aveugle, prend le menſonge pour la vérité, les ténèbres pour la lumière ; lâche, fait le bien avec effort, le mal par ſa pente naturelle, & avec cette malheureuſe facilité qui l'entraîne ; inconſtante, approuve aujourd'hui ce qu'elle condamnoit hier, ſacrifie ſes

2 Cor. c. 4.

Ibidem.

devoirs à ses dégoûts, la vertu au premier objet qui se présente, & qui vient flatter sa corruption.

Tel est l'homme, dans l'état de dégradation & de foiblesse, où l'a réduit le péché. Et que sera-ce, si à ces raisons générales, nous ajoutons les circonstances particulières de l'âge, du tempérament, & peut-être la triste épreuve de votre fragilité ? Quoi ! mes frères, Paul, ce vase d'élection, Paul, élevé jusqu'au troisième Ciel, & si intimement uni à la Divinité, Paul, rendu à lui-même, gémit sous l'aiguillon de la chair, il fait l'aveu de sa foiblesse; & nous nous croirons toujours supérieurs au danger ? Homme fragile & présomptueux, que trouvez-vous donc en vous-même, qui puisse vous rassurer contre le péril, & quels motifs vous y soutiendront ? La raison, me direz-vous, & l'honneur. Foible ressource, mon cher Auditeur, & combien de fois l'expérience en a-t-elle

démontré la vanité ! Avec le ſecours de la raiſon, & cette prétendue force d'eſprit dont ils ſe glorifioient, combien de ſages mondains, connus par les égaremens de leur cœur, & les foibleſſes les plus humiliantes ! Avec une fierté naturelle, combien de femmes ſont devenues la honte de leur ſexe, la proie d'un ſéducteur & d'un libertin ! Avec les maximes & tous les dehors de la probité, combien d'hommes en place ont cédé lâchement à un intérêt caché, ont démenti en ſecret ce caractère de gravité & d'honneur dont ils ſe paroient en public !

Direz-vous, qu'étant né avec des paſſions moins vives, ce qui ſeroit écueil & tentation pour un autre, ne l'eſt pas pour vous ? Ne vous y trompez pas. Le cœur le moins ſuſceptible, eſt toujours un cœur de chair, un cœur capable d'être ébranlé. Si le ſentiment de la tentation vous eſt inconnu, le principe de la tentation eſt dans vous-

même, & l'incendie eſt-il bien éloigné, quand on porte le feu dans ſon ſein ?

Vous comptez peut-être ſur un fonds de vertu qui vous a ſoutenu dans quelques occaſions, & vos victoires paſſées vous font préſumer de vous-méme. Mais, reprend ici un Père de l'Egliſe, êtes-vous plus élevé & plus affermi dans le bien que Salomon, plus ſaint que David, plus fort que Samſon ? Ces colonnes ont été renverſées, & leur chûte a effrayé l'univers. Apprenez de ces triſtes exemples, que pour ébranler le cœur le plus ferme, pour porter dans le ſein de la vertu même le naufrage & la mort, il ne faut qu'un moment de molleſſe & d'oiſiveté, une familiarité indiſcrette, un regard, un clin d'œil.

Ainſi, quelques mérites que vous ayez acquis, à quelque degré de perfection que vous ſoyez parvenu, ſouvenez-vous de cet avertiſſement de l'Apôtre : que celui qui croit être debout,

debout, prenne garde de tomber : *Qui ſe exiſtimat ſtare, videat ne cadat.* 1. Cor. c. 10.
C'eſt-à-dire, que la Vierge la plus chaſte, que le Prêtre le plus édifiant, que le plus Saint des hommes, dès-là qu'il eſt homme, eſt capable des chûtes les plus humiliantes. C'eſt-à-dire, qu'après la vie la plus régulière, un défaut de vigilance, un ſentiment de préſomption peut tout perdre. Diſons-le clairement, que faut-il pour détruire un ſiècle de vertu ? Hélas ! vivre un jour de plus. Eh ! combien de Juſtes ont trop vécu d'un inſtant !

O vous, qui conſervez encore la pureté du premier âge, ſi jamais la contagion du vice devoit ternir cette belle fleur, & vous ravir le céleſte éclat dont vous brillez; que la ſolitude, ou le tombeau, vous enlève pour toujours à la ſéduction ! Ratifiez vous-mêmes en ce moment le vœu d'un Miniſtre juſtement alarmé des périls de votre innocence, & les yeux élevés

vers le Ciel, avertis par une voix intérieure que vous avez tout à craindre du monde & de votre fragilité, demandez au souverain Arbitre de vos destinées, ou le voile de la Religion, ou le glaive de la mort.

Il est donc vrai, mes frères, que nous sommes foibles; foibles par la triste condition de notre nature; foibles par des raisons particulières, & par le vice personnel de nos penchans; d'autant plus foibles, que nous avons en tête un ennemi redoutable qui veille sans cesse, pour nous attaquer, ou nous surprendre; ennemi jaloux de notre bonheur, & qui joint l'artifice à la violence, pour nous enlever le trésor que nous possédons; ennemi que notre présomption rend plus fort contre nous, & qui dans l'état de sécurité où nous vivons, nous trouve à demi vaincus, & pour nous perdre, n'a besoin que de nous-mêmes.

Que cette vue de notre fragilité

nous ſoit donc toujours préſente. N'oublions jamais, qu'il n'y a de ſûreté pour nous, que dans une humble défiance de nos forces, & que le meilleur moyen de conſerver la Grace, eſt, ſelon la penſée de Tertullien, d'être intimement convaincus que nous pouvons la perdre. En effet, ajoûtoit le même Père, cette conviction nous tiendra dans la crainte ; *Timebimus* ; cette crainte nous rendra plus circonſpects : *Timendo cavebimus* ; cette circonſpection, en éloignant le péril, ſauvera notre innocence : *Cavendo ſalvi erimus.* Mais que vois-je, mon cher Auditeur ? Au lieu de vous défier de vous-même, vous vous croyez au-deſſus du danger. Je dis, que cette diſpoſition vous perdra, & je le dis encore d'après Tertullien. Ecoutez l'excellente raiſon qu'il en donne, & apprenez comment la préſomption nous fait tomber peu-à-peu dans le précipice. Celui qui préſume de lui-même, craint moins le

danger : ce défaut de crainte fait négliger les précautions : cette négligence expose la Grace ; & l'exposer, ah ! trop souvent c'est la perdre : *Qui præsumit, minùs veretur ; qui minùs veretur, minùs præcavet ; qui minùs præcavet, plùs periclitatur.*

Aux raisons, faut-il ajouter les exemples ? Vous savez ce qu'il en coûte à Dina, pour un trait de curiosité. Victime de la passion de Sichem, elle voit ses jours flétris par l'opprobre & la douleur. Vous savez ce qu'il en coûte au Prince des Apôtres, pour s'être exposé témérairement. Ce fort d'Israël est terrassé. La honte d'un parjure, une vie entière de larmes & de regrets attesteront aux âges les plus reculés sa présomption & sa foiblesse. Qu'on me donne le plus foible des hommes, mais convaincu de sa fragilité, je réponds de sa vertu. Que la vertu la plus élevée s'appuye sur elle-même, je tremble pour elle. Et vous qui m'écoutez, rap-

pellez ce moment de votre vie, dont le ſouvenir vous couvre de confuſion, & dites-nous quelle fut l'époque de votre égarement, ſi ce n'eſt une vaine confiance en vos propres forces. L'humilité vous diſoit : l'homme eſt fragile, eh ! qui eſt plus fragile que vous ? Craignez. Vous avez compté ſur vous-même, & vous avez vérifié cet oracle de l'Eſprit Saint : le Seigneur humilie l'orgueil & la préſomption par des chûtes. La modeſtie vous diſoit : Dans les objets ſenſibles, le péril eſt caché ſous de flatteuſes apparences ; la ſéduction vous environne ; fermez les yeux. Vous les avez ouverts, & l'objet corrupteur a porté le poiſon de la volupté dans votre ame. La vigilance vous diſoit : Vous êtes menacé ; l'occaſion entraîne, arrêtez. Vous avez franchi la barrière, & vous êtes venu vous précipiter, vous briſer contre un écueil. Et voilà, Chrétiens, une ſeconde diſpoſition deſtructive de la Grace. En effet, ſi la

préſomption nous inſpire une vaine confiance, & nous fait oublier notre foibleſſe, la témérité nous expoſe; elle nous livre aux tentations du monde, & nous jette au milieu des occaſions.

Qu'eſt-ce que le monde, & manquons-nous d'exemples, pour nous convaincre de ſa perverſité? Ce torrent d'iniquité qui ſe déborde de toutes parts, cette dégradation des mœurs, ces paſſions déshonorantes, ces ſcènes honteuſes, ces divorces ſcandaleux, ce mépris de la vertu, cette impudence du crime, qu'eſt-ce que tout cela, qu'une ſuite naturelle de la corruption du ſiècle, des maximes qu'on y débite, des liaiſons qu'on y entretient, de l'air infecté qu'on y reſpire? Voyez cette jeune perſonne, autrefois ſi édifiante, lorſqu'elle vivoit dans le calme de la retraite & à l'ombre du ſanctuaire. Quel changement, & la reconnoiſſez-vous? Que nous diſent, ce luxe indécent, ces airs paſſionnés, ces manières libres, ce

ton de philoſophie & d'incrédulité ? Elle a vu le monde, elle eſt du monde, & peut-être n'a-t-il fallu qu'une première entrevue pour la pervertir.

Nous demanderez-vous encore, ſi le monde eſt auſſi dangereux, qu'on vous le repréſente ? Ah ! mes frères, il faut bien qu'il le ſoit, puiſque la vertu qui s'y trouve engagée, & qui s'en défend par la prière, le recueillement & la mortification, ſe plaint encore de ſa malignité, des aſſauts qu'elle eſt obligée d'y ſoutenir, des bleſſures qu'elle y reçoit, & qui renouvellent chaque jour ſes inquiétudes & ſes allarmes. Il faut bien qu'il le ſoit, puiſque le Seigneur par des vues de miſéricorde & de prédilection ſur ſes Elus, ou les enlève à la fleur de l'âge, pour les ſouſtraire à la contagion; ou leur inſpire de s'éloigner, de ſe ſéparer pour toujours de ce deſtructeur de l'innocence.

Eſt-ce donc, avec un pareil ennemi,

qu'on peut ſe croire en ſûreté, ſe familiariſer, en négligeant d'ailleurs toutes les précautions? Veillez, priez,
Matth. c. 36. vous diſons-nous : *Vigilate*, *orate*. Voilà ce que nous ne ceſſons de vous répéter, ſoit dans ces Chaires de vérité, ſoit dans les Tribunaux de la réconciliation, où d'après la connoiſſance que vous nous donnez de votre cœur & de ſes foibleſſes, nous vous montrons le danger, en vous indiquant les préſervatifs & les remèdes. Mais non; on veut tout voir & tout entendre, ſe trouver par-tout, être de tout. Aſſemblées mondaines, ſpectacles profanes, liaiſons ſuſpectes, entrevues concertées, lectures laſcives ou même impies, voilà ce qu'on ſe permet avec la ſécurité la plus funeſte; c'eſt ainſi qu'on affronte avec la plus grande aſſurance, des écueils où les Anges, ſous des corps mortels, ſeroient à peine en ſûreté.

Et ſur quel fondement, s'expoſe-t-on ainſi à la tentation? Dieu, dit-on,

me ſoutiendra. Abus, mes frères, illuſion. Si vous vous trouviez dans le péril, mais ſans l'avoir cherché; ſi l'occaſion où vous êtes expoſé, étoit une de ces circonſtances, où la ſurpriſe eſt inévitable, une de ces épreuves où engagé par devoir, on eſt tenté parce qu'on eſt homme, je conçois que Dieu ſeroit alors avec vous, & vous feroit ſentir ſa protection. Il vous ſoutiendroit dans ces inſtans critiques, comme il a ſoutenu la pureté de Judith dans la tente d'Holopherne; mais Judith y exécutoit les volontés du Ciel, & devoit y faire éclater ſa puiſſance. Il vous ſoutiendroit comme le jeune David, qui revêtu de la force d'enhaut, terraſſa le Philiſtin; mais David combattoit au nom du Seigneur, & pour venger l'opprobre d'Iſraël. Il vous ſoutiendroit comme les Antoine & les Bernard, qu'il rendoit invulnérables au milieu du monde; mais ils n'y paroiſſoient, que pour obéir à l'inſpiration divine, pour

tonner contre le vice, & porter les pécheurs à la pénitence. C'eſt dans ces momens, que vous pouvez vous promettre une aſſiſtance particulière, & que votre confiance eſt légitime, Mais vous flatter que Dieu ſera votre appui, lorſqu'averti du danger par les oracles de la Religion, par la nature de votre cœur, par le cri de la conſcience, vous vous engagez dans la tentation malgré tous les avertiſſemens & toutes les lumières, & que l'occaſion eſt de votre choix, eſt l'ouvrage de votre imprudence, de votre témérité; vous flatter, dis-je, qu'alors vous ſerez ſecourus, préſervés, & que ſemblables au buiſſon miraculeux, vous brûlerez ſans vous conſumer, qu'eſt-ce autre choſe, que tenter le Seigneur, & lui demander un prodige qui renverſe toutes les loix de ſa ſainteté & de ſa ſageſſe ? Ses bienfaits ſeroient-ils donc aſſervis à nos goûts & à nos caprices ? Dans l'économie & la diſtribution de ſes dons, ne feroit-il

aucune différence entre ceux qui craignent le péril, & ceux qui le cherchent; entre ceux qui ſe trouvent dans l'occaſion par néceſſité, & ceux qui s'y expoſent ſans ſon aveu, & contre ſa volonté? Le ſecours que vous attendez du Ciel, & dans les circonſtances où vous l'attendez, vous diſpenſeroit donc de veiller ſur vous-mêmes ? Il n'aboutiroit donc, qu'à vous rendre préſomptueux & négligens ? Et Dieu, Dieu lui-même, ſeroit complice de votre libertinage & de votre préſomption ? Quel aveuglement ! Il eſt un moyen que Dieu vous donne, pour conſerver votre innocence, moyen qui juſtifie ſa bonté, & ſeul digne de ſa ſageſſe. Quel eſt-il ? Une grace de circonſpection, une grace de précaution & de fuite; & vous vous engagez témérairement dans la tentation? Malheur à vous; celui qui aime le danger, y périra : *Qui amat periculum, in illo peribit.* Eccli. c. 3.

Mais, me direz-vous, je tiens au

monde par les engagemens de mon état, & dans la condition où Dieu m'a placé, j'ai des obligations à remplir, des liaiſons à former, des intérêts à ménager. Les devoirs & les beſoins nous uniſſent par des nœuds réciproques, & dans l'ordre même de la Providence, je puis, & je dois me montrer.

Vous êtes obligé, dites-vous, de voir le monde ? N'y paroiſſez donc que lorſque la néceſſité, ou des bienſéances légitimes vous forcent d'y paroître. N'y cherchez que Dieu, & l'accompliſſement de ſa volonté ſainte, & il ſaura bien vous préſerver; ſa gloire & ſa bonté l'exigent. Eſther ſe préſente dans le palais d'Aſſuérus, & tout autre y eût trouvé la mort; mais elle ſe doit à ſon peuple, le zèle a conduit ſes pas. Ne craignez rien, lui dit Aſſuérus, touchez mon ſceptre; non, vous ne mourrez point, votre roi eſt votre frère & votre époux. Mon cher Auditeur, avec les motifs & les

vertus d'Eſther, vous trouverez toujours les mêmes reſſources dans le danger.

Vous êtes obligé de voir le monde ? Mais cette néceſſité n'a-t-elle pas ſes règles, & ſes bornes ? Le doigt de Dieu ne vous a-t-il pas marqué le point fixe où il faut vous arrêter. De ce qui n'eſt qu'un devoir, vous eſt-il permis d'en faire un piège & un écueil ? Connoît-on de ſituation dans le Chriſtianiſme, où l'on ſe doive au monde, pour n'être jamais à Jeſus-Chriſt ?

Vous êtes obligé de voir le monde ? Mais dans le monde même, ah ! fuyez, mon cher Auditeur, fuyez ce monde particulier que vous ſavez par une triſte expérience être plus contagieux pour vous ; ce monde, où vous avez vos parties de plaiſir, vos habitudes de préférence, vos liaiſons favorites, mais toutes propres à irriter vos paſſions ; ce monde, ſi je puis m'exprimer ainſi, plus monde à votre égard, ce monde qui vous damne & qui vous perd.

Heureuſes, ces ames fortes, qui vivant avec un ennemi ſi dangereux, le combattent avec les armes de la foi, mépriſent ſes terreurs & ſes charmes, & qui ont reçu, pour le vaincre, des graces de protection ! Trois fois heureuſes, ces ames ſagement timides, qui ſupputant avec elles-mêmes, & ſe trouvant trop foibles pour haſarder le combat, ſe décident pour la retraite, & croient qu'il eſt plus ſûr pour elles de préſerver leur innocence, que de la défendre ! Et c'eſt ici, que je pourrois réfuter ce langage d'irréligion ſi commun de nos jours : Pourquoi des Cloîtres ? Pourquoi des Solitaires, ces Etres ſinguliers, farouches, qui renoncent aux droits de la nature, & ſe creuſent des tombeaux ? Profanes Détracteurs, reſpectez du moins ceux que vous n'avez pas le courage d'imiter.

Ils s'exilent de la ſociété, dites-vous, & vous ne leur pardonnez pas de rompre tous les liens de la nature.

Mais ſi l'Eſprit qui ſouffle où il veut, les pouſſe dans le déſert comme autrefois leur divin Maître, de quel droit leur reprochez-vous une vie de retraite & de ſéparation, & vous ſied-il bien de vouloir enchaîner dans les bras du monde, ces hommes dont le monde n'eſt pas digne ? Ils ſont ſinguliers. Mais ne faut-il pas l'être dans ce ſiècle de dépravation, pour être juſte ? Monde pervers, cette ſingularité eſt-elle autre choſe, que ton crime, & leur éloge ? Ils ſont farouches. Non, non, ils ne ſont que prudens. Ils connoiſſent tout le prix de la Grace, & craignant pour elle, comme on craint pour une beauté que ſon éclat même expoſe à l'outrage, ils vont dans les bras de la Religion lui chercher un aſile.

Mondains, qui cenſurez ces cœurs religieux, ces ames pures, vous leur faites donc un crime de reſpecter le don de Dieu : Eſclaves du vice, vous inſultez aux amis de la vertu ? Vous leur

reprochez cette piété timide, qui cherche le ſilence & l'ombre des Temples ? Et moi, je ne veux d'autre apologie de leur conduite, que les paſſions qui vous dégradent; ils ſont trop vengés par le ſcandale & l'opprobre de vos mœurs. Ce n'eſt pas, qu'au milieu de la contagion du ſiècle, on ne puiſſe s'en défendre, & conſerver la Grace au ſein de la corruption. Vous le pouviez, vous à qui je reproche une vie licencieuſe & criminelle; la vertu eſt de tous les états, & malgré la dépravation générale, il eſt encore des Saints. Mais voyons-les avec les traits qui les caractériſent, avec les préſervatifs dont ils environnent leur innocence. C'eſt Eſther, humble & modeſte au faîte des grandeurs, ennemie du faſte & de la molleſſe, & ſur le trône qui l'aſſocie à un Monarque idolâtre, fidèle adoratrice du Dieu de ſes pères. C'eſt Job, convaincu de ſa fragilité, attentif à toutes ſes démarches, faiſant un pacte avec ſes yeux, pour ſe

prémunir contre la ſéduction des objets. C'eſt Tobie, redevable de ſes vertus à des mœurs ſolitaires & à de ſages précautions, ſéparé de la foule ſchiſmatique, portant ſes pas vers le Temple, où la pureté de ſon hommage annonce le digne enfant d'Abraham, & l'héritier de ſa foi.

O Religion ! ſi ces ſentimens étoient gravés dans tous les cœurs, ſi dans le ſéjour du monde, on ſe conduiſoit par ces principes qui dirigent les Saints, verrions-nous le déſordre & la licence faire parmi nous ces progrès rapides, dont nous ne ceſſons de gémir avec vous ; une jeuneſſe à peine ſortie des ténébres de l'enfance, nous donner toutes les marques d'un âge prématuré pour le crime ; un ſexe dont la modeſtie & la pudeur doivent faire le plus bel ornement, ſe décrier par une vie profane & diſſolue, nous montrer les vices de ſon cœur juſque dans ſes parures, & n'attirer les regards,

que pour allarmer la piété, & faire rougir la raiſon ? Verrions-nous des mères anti-chrétiennes, perverties par le commerce du monde, former de jeunes cœurs ſur les mêmes maximes, ou ſi elles les confient pour quelques momens aux ſoins du zèle, faire oublier des leçons étrangères par des exemples domeſtiques; préſenter à ces ames encore foibles l'image de la volupté, éteindre en elles le feu ſacré de la vertu, quelquefois celui de l'honneur, & n'être mères, que pour être doublement parricides ?

Je l'ai dit, & je ne puis trop le répéter, s'il eſt encore ſur la terre des ames pures & innocentes, ce ſont celles qui ſe tiennent à l'écart, & ne communiquent avec le monde, qu'autant que le devoir & la charité l'exigent; qui traitent avec lui, comme on traite avec un ennemi dont on a toujours quelque ſurpriſe à craindre, traverſent rapidement les tentes de Cédar,

& ſe retirent en frappant leur poitrine, & ſecouant la pouſſiere de leurs pieds.

Imitons-les, ſi nous voulons conſerver la Grace, & en vivant au milieu du ſiècle, ayons ſans ceſſe ſous les yeux la promeſſe ſolennelle que nous fimes ſur les Fonts ſacrés, de renoncer pour toujours à ſa vanité & à ſa corruption : *Abrenuntio mundo.* Donnons à l'économie ſociale, nos travaux, nos talens ; à Dieu, notre cœur, & notre amour. Comme citoyens, nos frères ont dans l'ordre civil, des droits ſur nous. Comme Chrétiens, nous avons les nôtres : l'aſcendant que la Foi nous donne ſur le monde, le droit de le contredire, de le confondre par nos vertus, & nos exemples. En un mot, comme ces animaux myſtérieux dont parlent les Livres ſaints, ſi nous avons des pieds pour agir, & pour communiquer avec ce monde extérieur, ayons en même-tems des ailes, pour nous tenir toujours libres, & nous ſouſtraire à ſes dangers.

Serois-je aſſez heureux, mes frères, pour vous avoir perſuadé une vérité ſi importante, & en vous parlant de la Grace, ce tréſor ineſtimable, vous aurai-je inſpiré cette défiance de vous mêmes, ces précautions ſalutaires, qui doivent le défendre des périls qui l'environnent ? Feriez-vous moins pour le don de Dieu, que ne fit un peintre de l'antiquité pour une de ſes productions ? Epris d'un chef-d'œuvre de ſon art, où il avoit déployé toutes les richeſſes, & toutes les graces du pinceau, il apprend que ſa maiſon eſt entamée par les flammes, il court, il vole, il fait retentir l'air de ſes cris, & que demande-t-il ? Qu'on ſauve ce qu'il a de plus précieux, ſon tableau, & ſouffrez ce mot qui m'échappe, qu'on ſauve ſon Adonis : *Salvate mihi Adonidem.* Ah ! mon cher Auditeur, il s'agit pour vous, non d'une toile inanimée, de quelques traits formés par la main d'un mortel, mais de votre ame, & c'eſt un Dieu

qui vous crie aujourd'hui par l'organe de ſon Miniſtre : Sauvez mon ouvrage, mon chef-d'œuvre, mon image : *Salva animam tuam.* Geneſ. c. 19.

Apprenez donc à la reſpecter, cette ame, vous qui la courbez ſous le joug honteux des paſſions, & qui l'aviliſſez par le crime. La Grace ſanctifiante en fait toute la beauté; mais que faut-il pour bannir cette Grace de nos cœurs ? Une infidélité, un deſir, une penſée. Quelles ſont les cauſes funeſtes qui nous diſpoſent à la perdre ? La vie & l'eſprit du monde, le goût de la vanité, l'amour du plaiſir; quelquefois, ce qu'on n'eut jamais ſoupconné, une inſpiration négligée, un ſacrifice refuſé. A quoi ſe condamne-t-on en la perdant? Aux travaux, aux gémiſſemens, aux larmes de la pénitence. De quel crime ſe rend coupable le pécheur qui l'outrage ? Jugez-en par tout ce qu'elle a coûté, par le ſang d'un Dieu qui nous l'a méritée. Quels malheurs entraîne après ſoi la

perte d'un don ſi précieux ! Peut-on ſe les rappeller ſans. frémir ? L'image de Dieu avilie & défigurée, l'enfant de lumière devenu un objet d'horreur & déchu de tous ſes droits, le calme & la douceur de l'innocence remplacés par l'agitation & l'amertume du remords, le cœur dépravé & qui ſe reſſentira toujours de ſa corruption & de ſa foibleſſe, une pente plus rapide vers le mal, la ſéduction des objets plus impérieuſe, des combats qui ne finiront qu'avec la vie, plus de bleſſures que de victoires, après une alternative de pénitence & de rechûtes, peut-être la mort dans le péché, un cadavre que la malédiction & l'anathème accompagnent dans le tombeau, une ame réprouvée qui deſcend dans les profondeurs de l'abyme, la Grace elle-même, cette Grace outragée dont le ſouvenir éterniſera ſon déſeſpoir & ſon enfer. Eſprits immortels, Anges tutélaires, & protecteurs de la Grace, ſuppléez-moi

au ſortir de ce Temple, & dans le péril des occaſions, ſur le penchant du crime, rappellez à mes Auditeurs ces effroyantes, mais ſalutaires vérités.

Et vous, ames juſtes, qui vous êtes préſervées de la contagion, ſoyez bénis, précieux reſtes d'Iſraël. Recevez nos félicitations & nos éloges, heureuſes familles, dont la vie ſimple & pure nous conſole du naufrage des mœurs, & nous donne au milieu des ravages de la corruption, le ſpectacle édifiant de la Grace; heureux parens, qui voyez une poſtérité vertueuſe & docile, croître ſous vos auſpices, & faire chaque jour de nouveaux progrès ſous l'empire de la Grace; heureux amis, dont la piété forme les rapports, & nous offre dans un attachement réciproque, cette douce harmonie des cœurs conſacrés & perfectionnés par la Grace; heureux époux, dont la tendreſſe inſpirée, animée par la reſſemblance des vertus, nous retrace dans une ſainte union les communica-

tions de la Grace; heureuſes ſolitudes, qui renfermez dans votre enceinte, la pureté, la force, & toute la douceur de la Grace !

Mais quel triſte preſſentiment vient ſe mêler à des idées ſi conſolantes ! Mes regards, en ſe fixant ſur cet Auditoire, tomberoient-ils ſur quelqu'une de ces ames infortunées qui ont perdu la Grace, & en qui la Charité eſt éteinte ? Pécheur, j'entends une voix qui vous crie du fond du ſanctuaire : ſortez du tombeau de l'iniquité. Je ſuis la réſurrection & la vie : *Ego ſum reſurrectio & vita.* L'Agneau étendu ſur l'Autel, eſt votre ſalut & votre eſpérance. Venez vous plonger dans le ſang de la victime; venez y reprendre un nouvel être, & votre première beauté. Rendez à Dieu l'ouvrage de ſes mains, cette image où il s'étoit peint lui-même, & qu'il avoit embellie de tous les traits de ſon amour. Rendez à la Religion, ce fils qui lui a coûté tant de ſoupirs, & qu'elle redemande

Joan. c. 11.

mande encore par ſes vœux & par ſes larmes. Rendez à Jeſus-Chriſt cette ame qu'il a payée ſi chèrement, qu'il s'eſt acquiſe par tant de travaux, de douleurs & d'opprobres.

Vivons, mes très-chers frères, vivons dans l'habitude de la juſtice, & en poſſédant la Grace, ce bien ſi précieux, ſouvenons-nous en même-tems combien il eſt fragile. Veillons pour le conſerver, travaillons à l'augmenter. Dans les occaſions déciſives, où il s'agit de lui aſſigner le rang qu'il mérite, que tout lui ſoit ſubordonné, & s'il le faut, que tout lui ſoit immolé. Laiſſons à l'ambitieux, ſes vains honneurs ; à l'avare, ſes tréſors d'argile ; au voluptueux, la félicité des ſens. Pour nous, mes frères, animés de l'eſprit de la foi, attachons-nous aux grands objets, ſeuls dignes d'occuper une ame Chrétienne, & n'eſtimons en nous, que ce que la Souveraine Vérité y eſtime elle-même, les titres auguſtes de notre union avec

Dieu, les richesses de la Grace, la paix que donne l'innocence. Soyons des enfans de lumière, soyons des saints. Mon cher Auditeur, le Ciel & la Terre passeront, les plus grands spectacles finissent, les empires s'écroulent, la beauté s'efface, le corps se détruit, tout se dissout dans le torrent des siècles, & va se précipiter dans l'abyme du néant. Fille du Ciel, la Sainteté survit aux révolutions du tems; & dans ce dernier jour, où les nations consternées frémiront à l'aspect de leur Juge, elle seule levera sa tête victorieuse. Le magnifique spectacle! Comblée de mérites, s'élevant sur les débris de l'Univers, le front couronné de gloire, elle ira s'asseoir à côté de Dieu même, elle partagera son empire, cet empire, le prix des vertus, & le séjour du bonheur. Je vous le souhaite, au nom du Père, & du Fils, & du Saint-Esprit.



DISCOURS

Sur la manière de travailler au Salut.

Veſtram ſalutem operamini.
Opérez votre ſalut.
S. Paul aux Philip. Chap. 2, ℣. 12.

QUAND je vois dans l'enceinte de nos villes, cette révolution journalière que nous offre la ſcène du monde; cette multitude, qui à peine échappée des ombres du ſommeil, ſe livre aux travaux les plus pénibles; les projets de l'ambition, les mouvemens de la cupidité, cette chaleur & cette activité du mondain dans la pourſuite d'un intérêt périſſable, qu'eſt-ce que tout cela, me dis-je à moi-même, ſi au milieu de ce bruit confus de négociations & d'intrigues, de paſſions qui s'enflamment

& s'entre-choquent, le cri de la Religion eſt étouffé, ſi Dieu eſt oublié ? Ici, le Citoyen s'empreſſe; là, le Courtiſan s'agite; je vois d'une part, le Savant qui pâlit ſur ſes livres; de l'autre, l'Artiſan qui s'épuiſe. Vie laborieuſe, dont tous les inſtans paroiſſent occupés & remplis; mais ſi le ſalut eſt négligé, vie inutile & coupable, travaux ſtériles, tems perdu pour le Ciel. Hommes aveuglés & ſéduits, quoi! vous travaillez pour cette vie fragile, & vous ne faites rien pour le ſiècle à venir ? Vous élevez l'édifice de votre fortune, & vous dégradez votre ame, cette ame immortelle ? Vous calculez avec complaiſance des avantages & des ſuccès humains, & vous négligez avec une eſpèce de ſtupidité les vertus Chrétiennes ? Des affaires étrangères réuſſiſſent ſouvent entre vos mains, vous vous conſumez pour autrui; & cette affaire qui vous touche de ſi près, cette affaire qui vous eſt perſonnelle, l'affaire de

votre ſalut vous trouve diſtraits, indifférens, inappliqués ? Avez-vous donc oublié que les actions de l'homme & de l'homme Chrétien, n'ont de mérite & de caractère, que par leurs rapports avec le ſalut; que les momens de cette vie ne ſont dans les deſſeins du Créateur, que les momens du ſalut; les objets qui vous environnent, que des moyens deſtinés pour vous conduire au ſalut; les différentes conditions, & leurs occupations diverſes, que des manières différentes de travailler au ſalut ? *Veſtram ſalutem operamini.*

En traitant cette matière, mon deſſein n'eſt pas de vous prouver l'importance du ſalut; j'ai cru vous inſtruire plus utilement, ſi je vous enſeignois la manière de l'opérer. Or, c'eſt vous-mêmes qui me fournirez le plan de ce Diſcours, & les règles que j'ai à vous propoſer. Dans la conduite de vos affaires temporelles, je vous vois ſi actifs & ſi empreſſés à ſaiſir les occaſions, ſi

laborieux & si ardens pour le succès, si patiens & si infatigables dans vos poursuites. Je vous laisserai dans ces dispositions, j'en changerai seulement l'objet. Je vous demanderai le même empressement & la même vivacité, mais pour le plus grand de tous les intérêts; la même générosité & la même ardeur, mais pour l'objet le plus essentiel & le plus important; la même fermeté & la même persévérance, mais pour une entreprise où il s'agit d'un bonheur, ou d'un malheur éternel. Quelle est donc la manière d'opérer votre salut? C'est d'y travailler promptement, d'y travailler efficacement, d'y travailler constamment.

Avant de commencer, implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu qui veut sauver l'homme, & qui le prévient par sa grace, lui impose

en même tems l'obligation d'y correſpondre, & d'entrer dans les voies ſalutaires que ſa bonté lui découvre. Il nous invite par ſes attraits; & il demande des cœurs dociles. Il parle pour manifeſter ſes volontés; & il veut être obéi. Il parle aujourd'hui; & demain peut-être, il ne parlera plus. Ainſi l'avoit conçu le divin Précurſeur, lorſqu'invitant les peuples à la pénitence, & menaçant l'arbre ſtérile d'une malédiction prochaine, il montroit la cognée déja prête à le frapper : *Jam ſecuris ad radicem arborum poſita eſt.* Ainſi le penſoit le grand Apôtre, lorſqu'il exhortoit les fidèles de ſon tems à ne pas endurcir leurs cœurs, tandis qu'on pouvoit dire encore, *aujourd'hui.* Il voyoit dans les décrets éternels, la grace du moment, & le danger de la réſiſtance : *Donec hodie cognominatur.* Ainſi l'avoit déclaré le Sauveur lui-même par ces oracles ſi connus, & ſi propres à faire impreſſion ſur nos eſprits, ſi le

Matth. c. 3.

Heb. c. 3.

monde & les passions ne nous rendoient insensibles aux vérités les plus atterrantes : la nuit vient où personne ne peut plus agir, elle va vous surprendre : Joan. c. 9. *Venit nox quando nemo potest operari.* Vous me chercherez, & vous ne me trouverez plus, vous m'aurez cherché Joan. c. 7. trop tard : *Quæretis me, & non invenietis.* Travaillez donc à votre salut, Chrétiens, & travaillez-y promptement.

En effet, mes frères, si la prudence humaine se fait un devoir d'observer le moment, un mérite de le saisir, lorsqu'il se présente ; si le succès de nos entreprises est attaché le plus souvent à ces instans rapides qui ne reviennent plus, quand on les a une fois négligés, à quoi vous exposez-vous, si vous manquez ces momens dans l'ordre du salut ? Que devenoit Augustin, si cette voix céleste, *prenez & lisez*, eut parlé inutilement ? Cœur indocile, vous résistez au Seigneur, & vous lui résistez depuis si long-tems ; ne savez-vous pas

que de malheureuſes victimes porteront éternellement tout le poids de la vengeance divine, pour avoir outragé une ſeule fois l'Eſprit-Saint, & refuſé un ſacrifice qu'exigeoit le Dieu jaloux ? Mais voyons ſur quels fondemens vous vous raſſurez, en différant votre converſion. Vous comptez ſur le tems, ſur la grace, ſur de bons deſirs, ſur le retour de l'âge, ſur la bonté de Dieu. Examinons tous ces prétextes ; ſerai-je aſſez heureux, pour les détruire, & pour vous déſabuſer ?

Et d'abord, vous comptez ſur le tems. Eſt-il rien dont vous puiſſiez moins diſpoſer ? Etes-vous un être indépendant, & l'arbitre de vos deſtinées ? Avez-vous les clefs de la vie & de la mort ? Vous a-t-on déclaré comme à ce Roi de Juda, que l'aiguille retourneroit en arrière pour prolonger vos jours ? Pouvez-vous vous répondre d'une heure, d'un moment ? Vous différez votre converſion, & vous

comptez ſur le tems. Quoi ! ſur un tems auſſi incertain ? Oui, incertain, ſoit que je l'enviſage du côté de Dieu, ſoit que je le conſidère par rapport à vous-même. Si je l'enviſage du côté de Dieu, Dieu ſeul en eſt le diſpenſateur, & vous en doit-il un ſeul inſtant ? Le doit-il ſurtout à un audacieux qui l'outrage ? Si je le conſidère par rapport à vous-même, qui êtes-vous ? Dites-moi, homme mortel, qu'eſt-ce que la vie, qu'un mouvement que le plus petit obſtacle peut arrêter, qu'une étincelle que le ſouffle le plus léger peut éteindre ? Vaſe d'argile, le premier écueil, le moindre choc ne peut-il pas vous briſer ? Vous différez votre converſion, & vous comptez ſur le tems ? Mais combien qui s'en flattoient comme vous, & que la mort a ſurpris dans cette funeſte illuſion ! Illuſion dans la jeuneſſe. Combien de fois, a-t-on vu ces fleurs naiſſantes, éclore le matin, & le ſoir diſparoître ; l'âge le plus tendre, frappé

d'un coup mortel; cette beauté qu'on adoroit, cette idole qui s'étoit à peine montrée ſur la ſcène du monde, paſſer en un inſtant de ce théatre de la vanité, dans l'oubli & la corruption du tombeau ! Illuſion dans cet âge, où une ſanté floriſſante paroît annoncer une exiſtence plus durable. Eh ! qu'eſt-ce que la ſanté, la force, la vigueur, dans un être auſſi fragile que l'homme ? Sont-ce donc là des préſervatifs contre les traits de la mort ? Eſt-il rare, de voir les conſtitutions les plus robuſtes tomber ſous ſes coups, & n'eſt-ce pas un jeu pour elle, de renverſer ces coloſſes qui ſembloient défier ſon pouvoir ? Illuſion plus grande encore dans le vieillard, qu'un corps chancelant, qu'une voix tremblante, que des membres deſſéchés, ont déja préparé pour le ſacrifice ; qui meurt en détail, & par une erreur déplorable ſe ſurvit à lui-même ; ne croit jamais avoir vieilli, parce que d'autres ont vécu plus que

lui ; se rajeunit pour ainsi dire de tout l'espace qu'il se flatte encore de parcourir , & qui met un milieu entre lui & le tombeau ; forme des projets, tandis que nous comptons ses rides & ses cheveux blancs , & se promet des années , lorsque nous parlons de ses funérailles. Vous différez votre conversion, & vous y penserez , dites-vous , quand vous serez libre de cet engagement , lorsque vous aurez terminé cette affaire ? Mais , mon cher Auditeur , est-il une affaire plus essentielle , plus pressante que celle de votre salut ? La Religion n'élève-t-elle pas ici la voix , pour vous reprocher votre erreur & votre aveuglement ? Une affaire, où il s'agit de votre ame, de votre éternité, n'est-elle pas pour vous cette affaire privilégiée, qui doit dominer sur toutes les autres, à laquelle toutes les autres doivent se rapporter, dont toutes les autres ne sont que des accessoires & des dépendances ; & vous la différez ? Et vous en faites,

j'ose le dire, une affaire subalterne, lorsqu'elle doit être préférée à tout autre intérêt, lorsqu'elle mérite vos premiers soins, lorsqu'elle demande toute votre activité ? Que faites-vous encore, en différant l'ouvrage de votre salut ? Vous vous proposez d'y travailler, vous fixez une époque où vous vous en occuperez. Vous la réduisez donc à un simple projet. Quoi ! mon frère, le salut devenu un projet, lorsque tous les instans de la vie ne sont destinés qu'à l'opérer, lorsque vous n'existez que pour avancer cette œuvre importante, & pour la conduire à sa perfection ! Ignorez-vous donc, que vous ne vivez de la vie de la nature, que pour vivre de la vie de la grace ? Chaque moment où vous respirez, doit-il être autre chose, dans les desseins du Créateur, que l'accomplissement de ses volontés, l'usage du talent qu'il vous a confié, le compte que vous lui devez de votre administration, le tribut

qui doit ajouter à vos hommages, & augmenter la maſſe des profits ? Quoi ! à l'inſtant même où je parle, vous deviez préſenter au Seigneur un tréſor de mérites, & vos mains ſont vuides ? L'édifice des vertus devoit approcher de ſon comble, & vous n'en avez pas encore poſé les fondemens ? Vous deviez être un Juſte, & un Juſte fervent, & vous ne penſez pas même à être Chrétien ?

Vous comptez en ſecond lieu ſur la grace. Mais d'abord, je pourrois vous accuſer d'ingratitude envers Dieu, & vous dire que le Ciel a fait pour vous ce que vous demandez. La grace s'eſt préſentée, elle vous a reproché votre égarement, elle vous a tracé des routes nouvelles ; mais ce rayon céleſte éclairoit de trop près une paſſion chérie, & n'a répandu qu'une lumière importune. La grace avoit déſigné la victime, & commandé le ſacrifice ; mais vous vous êtes diſſimulé à vous-

même l'opération divine, & la nécessité d'y répondre. Ce commerce, avez-vous dit, est un commerce innocent; ce plaisir, est un délassement permis; ce goût de la parure, est conforme aux bienséances; ce désir de plaire, est consacré par l'usage. Ainsi, la vérité, en se montrant, n'a rien changé à vos mœurs; vous lui avez opposé de vains prétextes, les raisonnemens de la chair & du sang. Averti & pressé par ses reproches, vous avez douté si le trouble qui s'élevoit au fond de votre ame, étoit un mouvement de la grace, ou l'agitation scrupuleuse d'une conscience trop timide. La lumière a lui dans les tenèbres, & une lumière si pure vous a laissé avec les mêmes erreurs & les mêmes foiblesses. Ce n'est donc pas la grace qui vous a manqué; c'est vous qui l'avez reçue en vain, & qui l'avez rejetée; elle n'a fait qu'un prévaricateur & un ingrat. Vous comptez sur la grace. Mais il falloit profiter de cette grace

que le Ciel vous avoit ménagée dans sa miséricorde, saisir l'instant fugitif où elle vous annonçoit les volontés du Seigneur, & seconder ses desseins. La grace a ses momens, & ne l'oubliez jamais, rien de plus indépendant, rien de plus jaloux. L'Esprit souffle où il veut : *Spiritus ubi vult, spirat.* Voilà son indépendance. S'il souffle où il veut, il s'irrite de notre indocilité & du mépris de ses dons : *Qui spernis, nonne & ipse sperneris.* Voilà sa jalousie. Notre prédestination peut dépendre de ce trait de lumière, de ce rayon momentané qui brille & disparoît avec la rapidité de l'éclair. Malheur à toi, infidèle Jérusalem, parce que tu n'as pas connu le tems de ta visite : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Pesons toutes les paroles de cet oracle du Sauveur, & instruisons-nous. Il y a donc dans l'économie du salut, un tems marqué, déterminé pour le succès : *Tempus* ; un tems de visite, un tems de faveur, où

Joan. c. 3.

Isaï. c. 33.

Luc. c. 19.

l'inſpiration intérieure demande toute la fidélité de l'homme : *Tempus viſitationis* ; une de ces circonſtances déciſives, où certaines graces de choix ſont tellement appropriées à la ſituation de notre cœur & à nos diſpoſitions perſonnelles, qu'un moment d'attention ou de réſiſtance à l'attrait céleſte peut faire un ſaint, ou un réprouvé : *Viſitationis tuæ.* Cœurs rébelles, dans les malheurs de Jéruſalem le Fils de Dieu annonça les vôtres, & en pleurant ſur elle, il pleura ſur vous. Chrétiens qui m'écoutez, ſi vous euſſiez connu le don de Dieu ! *Si cognoviſſes* ! un Dieu fidèle & qui ne nous manque jamais, y eût ajouté de nouveaux dons. Devenu votre rival, ſi je puis m'exprimer ainſi, & jaloux de ne point ſe laiſſer vaincre par un mortel, il auroit ſoutenu votre fidélité par des preuves multipliées de ſa protection, & votre cœur affermi par le progrès des vertus, eût été immuable dans ſa juſtice, Ibidem.

comme le ſoleil dans ſa lumière. Vous avez mépriſé la grace qui vous étoit offerte, vous l'avez rendu inutile, & vous en attendez, dites-vous, de nouvelles, mais que Dieu ne vous promet pas, mais qu'il ne vous doit pas, mais qu'il eſt probable qu'il ne vous donnera pas; car, dites-moi, depuis quand le mépris de ſes bienfaits eſt-il devenu un titre pour les obtenir, & quelle étrange manière de ſe promettre le ſecours de la grace que d'en abuſer !

Vous comptez ſur de bons déſirs; mais c'eſt un oracle de l'Eſprit-Saint, que des déſirs inefficaces donnent la mort à l'ame indolente, qui languit dans l'inaction & la molleſſe : *Deſideria occidunt pigrum.* Ce ſont des germes de ſalut qui doivent fructifier; ils ne produiſent que des feuilles; & avec toutes ſes feuilles, le figuier ſtérile ne fut-il pas maudit jusques dans la racine? De ſemblables déſirs ! Ah ! mes frères, l'Enfer en eſt plein; eſt-il un ſeul ré-

Prov. c. 21.

prouvé, qui n'ait eu comme vous le deſſein de ſe convertir ? Mais ces déſirs, ajoutez-vous, ſont de pieux mouvemens, de ſaints attraits pour le bien; le péché déplaît, le charme de le vertu ſe fait ſentir, & prépare cette heureuſe révolution qui doit changer le cœur, y établir ſur les débris des paſſions le règne de la juſtice. Mon cher Auditeur, ces dégoûts du vice, ces ſoupirs que vous donnez à la vertu, me prouvent l'inquiétude de votre ame; c'eſt l'état d'un captif qui forme des vœux pour ſa liberté, & qui reſte dans les fers; c'eſt le trouble du pécheur, & non pas ſa converſion. En un mot, les déſirs dont vous parlez, vous amuſent, ils ne vous ſanctifient pas. Illuſion manifeſte. Ils remuent votre cœur, mais foiblement, & ſans le réformer. Déplorable ſtérilité. Ils ajoutent au malheur d'être vicieux, une ſecrette complaiſance, & une vaine idée de vertu. Funeſte préſomption. Le pécheur abu-

fé, fe repofe fur ces défirs, & s'endort dans une fauffe paix. Pernicieufe fécurité. Vous finirez donc comme tant d'autres, qui meurent tous les jours avec des projets & des défirs de converfion, & qui meurent dans le vice & l'impénitence.

Vous comptez fur cet âge, où vous vous flattez que l'ardeur des paffions s'éteindra avec le feu de la jeuneffe, où convaincu de la vanité du monde, & revenu de l'égarement des premières mœurs, vous pourrez vous tourner vers Dieu, & rentrer fous l'empire de la Religion. Mais vous vous trompez, mon cher Auditeur, lorfque vous confondez l'affoibliffement des paffions avec la foibleffe de l'âge. Dans un corps ufé, & prefque mourant, la paffion vit encore. L'impuiffance du crime n'éteint pas les défirs. L'homme fe détruit, & le pécheur fubfifte. S'il eft plus foible en apparence, en eft-il moins fort contre Dieu, moins ingrat,

moins coupable ? Mais je ſuppoſe que le vice ait perdu pour vous ſes attraits, que l'expérience & la réflexion vous ayent déſabuſé du monde ; votre eſprit ſera détrompé ; mais votre cœur ſera-t-il changé ? Vous vous ſerez laſſé dans les voies de l'iniquité ; mais le dégoût du vice n'eſt pas l'amour de la vertu. Votre ame ſi long-tems affaiſſée ſous le poids du péché, avilie par la ſervitude des ſens, ſera-t-elle capable de ces ſentimens nobles & généreux, qui pourroient lui rendre ſon eſſor, & l'élever vers Dieu ? Flétrie par l'amour des créatures qui auront amorti toute l'activité de ſes ſentimens, énervée par la molleſſe & la volupté, vous laiſſera-t-elle aſſez d'empire ſur vous-même, pour vous dévouer à tous les ſacrifices qu'exige une vie nouvelle, une vie chrétienne ? Aurez-vous aſſez de courage, pour être un pénitent ; aſſez de ferveur, pour être un juſte ? Le péché ſemblable au poiſon, laiſſe tou-

jours des traces funeſtes dans le cœur qu'il a une fois infecté. Il réduit l'ame à un état de foibleſſe & de langueur. Sur le déclin de l'âge, on eſt encore dans l'enfance de la juſtice. Des mœurs diſſolues ſont remplacées par des mœurs tièdes. On refuſe à la Religion ce qu'on avoit donné aux paſſions. Le cœur eſt auſſi indifférent pour Dieu, qu'il étoit ardent pour le monde. On vit dans l'indolence, on meurt ſans vertus.

Vous comptez ſur la bonté de Dieu. Il eſt bon, je le ſais, & il faut bien qu'il le ſoit, pour vous avoir ſupporté juſqu'ici; mais ne ſe laſſe-t-il pas d'être bon avec les méchans? Une bonté qui vous attend, pour donner lieu à la pénitence, eſt-elle donc faite pour flatter, pour enhardir l'impénitence même? N'eſt-ce pas préciſément parce qu'elle vous a plus long-tems attendu, que vous avez moins lieu de croire qu'elle veut vous attendre encore? Eſt-ce ainſi, reprenoit l'Apôtre avec toute l'in-

dignation de ſon zèle, eſt-ce ainſi qu'on outrage le Seigneur, & qu'on inſulte au plus aimable de ſes attributs? Ne parlerez-vous jamais de ſa bonté, que pour fatiguer, pour épuiſer ſa patience? *An divitias bonitatis ejus, & patientiæ & longanimitatis contemnis*? Quoi! vous nommez ſa miſéricorde, en provoquant ſa juſtice, & vous attendez de nouvelles graces de ſa part, lorſque vous allumez ſes foudres & ſes carreaux? Dieu eſt bon; mais c'eſt parce qu'il eſt bon, qu'il ſe doit à lui-même de punir l'abus & le mépris de ſa bonté. Ne ſeroit-il bon, que pour être outragé, ou inſenſible aux outrages.? Sa ſageſſe & ſa ſainteté peuvent-elles ſouffrir que ſa bonté autoriſe le crime, & multiplie les prévaricateurs? Non, non; ſon amour mépriſé, irrite ſa vengeance, & le tonnerre de ſa juſtice écraſe les ingrats. Dieu eſt bon; mais ce Dieu bon a creuſé l'Enfer avec ſes abymes; pour qui? Pour tant d'autres qui diſoient

Rom. c. 2.

comme vous, le Dieu bon, & jamais le Dieu juſte, le Dieu ſaint. Dieu eſt bon. Ah ! il n'en avoit donc que plus de droits à vos ſentimens, & à vos hommages ? Plus vous étiez convaincu de ſa bonté, plus vous lui deviez de ſenſibilité, de reconnoiſſance, de fidélité. Bonté prévenante, pouviez-vous trop tôt la ſervir & l'aimer ? Bonté patiente, après avoir ſupporté vos réſiſtances, ne devoit-elle pas enfin vous les reprocher, & en fixer le terme ? Bonté perſévérante, autant de momens qu'elle vous a accordés, autant de graces, & vous ne craignez pas ce terrible anathème : Il a vécu en impénitent, qu'il meure en réprouvé ?

L'ouvrage du ſalut différé, pénitence tardive, ah ! mes frères, égarement qu'on ne peut trop déplorer. Puiſſé-je vous en faire comprendre & ſentir tout le déſordre !

Vous différez de vous convertir, &

tandis que vous différez, le ſang de la nouvelle Alliance coule pour vous ſur ces Autels; l'Egliſe en pleurs préſente au Dieu irrité, ce ſang adorable, & fait monter juſqu'à ſon trône, avec les mérites de la Victime ſainte, l'encens de ſes prieres & l'ardeur de ſes vœux. Combien de juſtes animés du même eſprit que cette mère commune des Fidèles, combien d'amis zélés, de Chrétiens fervens, de Vierges ſolitaires, dont la voix plaintive s'éleve vers le Ciel, & qui s'offrent comme autant de victimes, pour attirer la miſéricorde ſur un coupable qui réſiſte à toutes les invitations de la grace, s'endurcit à tous les événemens, étouffe tous les remords!

Vous différez de vous convertir, & tandis que vous différez, combien de pécheurs reviennent de leurs égaremens; arroſent de leurs larmes les tribunaux ſacrés de la réconciliation; ſont inconſolables au ſouvenir de la

bonté d'un Dieu, de cette bonté si long-tems méconnue & méprisée; édifient, consolent la Religion par une vie exemplaire qu'animent le zèle de la pénitence & la ferveur de la charité !

Vous différez de vous convertir, & tandis que vous différez, pensez-vous, jeune voluptueux, aux progrès funestes que vont occasionner dans votre cœur & dans celui d'autrui, ces fausses tendresses, ces sentimens passionnés & trop apperçus, qu'enflamment les entrevues & les discours? Pécheur qui persévérez dans le désordre, & qui entraînez votre complice dans de nouveaux crimes, pouvez-vous penser sans frémir, qu'il va peut-être combler la mesure de son iniquité, & qu'il ne sera rejété de Dieu, qu'il ne sera réprouvé, que pour vous avoir connu? D'ailleurs, combien d'ames que vous pervertissez, si vous êtes d'un nom, d'un rang, d'une condition, à servir de règle & de

modèle ! Comptez, ſi vous le pouvez, tous les crimes dont vous devenez reſponſable, vous, Maître, par le déréglement de vos mœurs ; vous, père de famille, par la contagion de vos exemples ; vous, Prince, vous, Grand du monde, par le ſcandale de cette vie licencieuſe, qui vous donne en ſpectacle, & fixe les regards publics.

Vous différez de vous convertir, & tandis que vous différez, vous épuiſez peut-être vous ſeul, plus de moyens de ſalut, qu'il n'en auroit fallu pour éclairer, pour ſanctifier des peuples entiers ; vous abuſez du tems, de ce tems que Dieu vous avoit donné dans ſa miſéricorde, & qu'il a refuſé à tant d'autres ; de ce tems précieux, dont chaque moment, par l'influence qu'il peut avoir ſur le ſalut, renferme l'éternité toute entière. Pour excuſer vos délais, nous alléguerez-vous les difficultés & les obſtacles ? Mais ne voyez-vous pas, que vous les multipliez par

vos résistances ; que plus vous différez, plus vous voulez différer ; que vos passions se fortifient ; que des engagemens qui ne demandoient d'abord qu'un peu d'attention pour les délier, demanderont ensuite mille efforts pour les rompre ; que chaque irrésolution étant l'abus d'une grace qui devoit en attirer une autre, vous devenez de jour en jour plus coupable & plus foible ? Ah ! mon frere, si vous continuez de vivre dans l'indolence & la sécurité, si vous ne prenez enfin la résolution de briser vos liens, je tremble pour vous. Que vois-je ? Le tems qui s'écoule, le flambeau de la grace prêt à s'éteindre, un Dieu méprisé qui peu-à-peu se retire, & vous ne l'avez déja que trop éprouvé, le Ciel qui commence à s'obscurcir, l'abyme à s'ouvrir sous vos pas.

O ! vous, qui séduite par l'amour du siècle & l'enchantement de la vanité, sacrifiez à de frivoles espérances le

ſoin du ſalut, le bonheur actuel d'être à Dieu & de lui plaire; vous, qui ſous l'empire des ſens & dans les rêveries de la paſſion, ne voyez que la gloire & les avantages d'un engagement humain, les complaiſances d'un époux mortel, des fêtes, des ris, & des jeux, vous ne ſavez donc pas que votre eſpérance n'eſt qu'une erreur, que vos momens ſont comptés, que du centre de ſon éternité, Dieu va confondre & renverſer tous vos projets. Quelle ſcène vient s'offrir à mes yeux! Au lieu de cet agréable avenir dont l'idée vous ſéduit & vous égare, je vois dans le décret de vos deſtinées, un petit nombre de jours, une vie qui commence & qui s'éteint, votre arrêt prononcé; il n'y a plus de tems. Au lieu d'un époux, de ces fêtes brillantes, de ces joies mondaines, de ces couronnes de fleurs qu'apprêtoit la volupté, je vois le glaive de la mort, un ſuaire, un tombeau, un cadavre rongé

des vers ; creuſons plus avant, un abyme de feu, un Enfer, un Dieu perdu.

Penſez-y, mais ſérieuſement, mais efficacement, Chrétiens qui m'écoutez. Dans le cours de votre vie, obſervez l'eſpace que vous avez parcouru ; comptez les jours, comptez les années qui ſe ſont déja écoulées. Peut-être avez-vous fait ce partage injuſte, qui donnoit au monde les prémices de votre cœur, la fleur du ſacrifice, & qui ne laiſſoit à Dieu que les dégoûts de la vanité, ou du crime. Vous avez irrité ſa jalouſie, c'en étoit aſſez, pour vous perdre ; voulez-vous encore outrager ſa patience ? Craignez, mon frère, craignez d'être ſurpris par quelqu'un de ces événemens, qui font éclater ſur les ames rébelles les traits effrayans de ſa juſtice. Saint Grégoire de Nyſſe en cite un exemple qui doit faire la plus vive impreſſion ſur vos cœurs. Un jeune homme (& que ſera-ce d'un pécheur qui aura perſévéré vingt, trente, qua-

rante ans dans le désordre & l'iniquité ?) un jeune homme esclave du vice, différoit son baptême & la confession de ses fautes. Pressé par la grace, & toujours infidèle, il résistoit depuis long-temps, lorsque dans une solitude, où des meurtriers le surprennent, il tombe sous leurs coups, tout couvert de blessures, & baigné dans son sang. Alors, réveillé par ses remords, le cœur percé de douleur, il s'écrie d'une voix lamentable : Arbres, forêts, baptisez-moi. Montagnes, rochers, donnez-moi la grace que j'ai toujours rejetée. Ensuite entrant en fureur contre lui-même : Non, malheureux, tu te flattes en vain d'être écouté. Meurs, comme tu l'as mérité, meurs, abandonné de ton Dieu, dont tu as lassé la patience. Il faut périr, & le venger. Il est juste, qu'après avoir abusé de sa miséricorde, tu portes tout le poids de son indignation & de sa colère. Tu as fermé ton cœur à sa

grace; le Ciel eſt fermé pour toi. Il expire, le malheureux, en ſe réprouvant lui-même, & livré à toutes les horreurs du déſeſpoir. Mes frères, en différant ſa converſion, il comptoit comme vous ſur le tems, ſur la grace, ſur de bons déſirs, ſur le retour de l'âge, ſur la bonté de Dieu. Il diſoit comme vous, j'y penſerai; demain, demain. Eſt-il le ſeul, que le délai de la converſion ait conduit à l'impénitence finale? Combien de pécheurs, dont Dieu punit l'obſtination & la réſiſtance, en frappant ce coup terrible qui les précipite dans la nuit éternelle, & les marque à jamais du ſceau de ſes vengeances!

Direz-vous, que ſi vous différez de vous convertir, & de former le plan d'une vie plus Chrétienne, c'eſt pour ne pas vous déterminer légèrement, c'eſt parce que vous comprenez qu'après avoir pris un parti, il faudroit le ſoutenir, & qu'à cet égard vous manquez de réſo-

lution ? Mais d'abord, pourrois je vous répondre, eſt-ce donc vous déterminer légèrement, que d'écouter Dieu qui vous parle, de céder aux invitations multipliées de ſa grace, de reſpecter ſes dons & d'en profiter, de rendre la paix à votre ame, de terminer cette guerre inteſtine dont vous ſentez le trouble & l'horreur bien mieux que je ne puis l'exprimer ? Mais ſi j'embraſſe un nouveau genre de vie, il faudra le ſoutenir. Oui, mon cher Auditeur, & vous ne ſerez conſtant que pour votre bonheur. Vous ſerez fidèle, & Dieu le ſera de ſon côté. En multipliant vos hommages, vous l'engagerez à multiplier ſes conſolations. Aurez-vous jamais ſervi un meilleur Maître, un Maître plus libéral & plus magnifique ? Mais vous vous ſentez trop foible pour perſévérer; votre cœur peu affermi, manque de réſolution, & craint de s'engager. Et moi je dis, que la ſituation actuelle de votre cœur, que

votre irréfolution même, eft pour vous un nouveau motif de vaincre vos répugnances, & de vous décider pour le parti de la vertu. Pourquoi ? parce que le défaut de réfolution que vous alléguez, eft en vous l'effet du péché, & du pouvoir qu'il exerce fur votre ame. Or, n'eft-ce pas cet état même où le péché vous a réduit, qui rend plus néceffaire l'effort qui doit vous arracher à vos paffions ! Ah ! mon cher Auditeur, l'efprit de ténèbres cherche ici à vous abufer. Il n'ignore pas qu'en retournant à Dieu, vous vous trouveriez fi bien de cette première démarche, que le fentiment de votre bonheur ne vous laifferoit d'autre défir que de l'augmenter. Il voudroit vous retenir dans les liens du péché, & pour y réuffir, il vous peint fous les couleurs les plus fombres, les difficultés de la vertu, il en exagère les obftacles. Combien d'ames n'a-t-il pas furprifes & perdues par cet artifice ! Non, mon cher Au-

diteur, il n'eſt plus tems de délibérer, il faut agir. Ceſſez d'irriter Dieu par d'injuſtes délais, & il va s'offrir à vous avec tous les charmes de ſa bonté. Doutez-vous de ſon amour, & des graces qu'il vous prépare? N'avez-vous pas pour les eſpérer, les motifs les plus conſolans; ſa parole mille fois réitérée de recevoir le pécheur qui revient à lui; cette invitation touchante d'eſſayer de ſon joug; la promeſſe de vous le rendre ſi doux, que vous n'aurez d'autre regret en le portant, que de l'avoir porté trop tard; les images attendriſſantes de Père, de Paſteur, ſous leſquelles il s'eſt peint lui-même; les exemples de ſa miſéricorde & de ſa clémence; cette condeſcendance envers la femme de Samarie, dont il guérit l'infidélité & la corruption: ce regard qui porte dans le cœur de Pierre la douleur & l'eſpérance; cette bonté qui abſout Magdeleine, & la juſtifie par des éloges; ces traits délicieux qui

pénètrent le cœur d'Auguſtin, & font ſentir à cet heureux pénitent, tout ce que l'amour a de plus conſolant & de plus pur ? Pécheur, on ne vous demande qu'un premier effort; après l'avoir fait, vous verrez les difficultés s'affoiblir, & peu-à-peu diſparoître. Entrez, mon cher Auditeur, entrez dans le veſtibule du temple, & bientôt vous découvrirez les richeſſes, & toute la beauté du Sanctuaire.

Oui, mon Dieu, trop de délais ont ſuſpendu l'hommage de mon cœur. C'en eſt fait: dès aujourd'hui, dès ce moment, je commence à rentrer ſous
Pſalm. 176. l'empire de votre grace: *Dixi, nunc cœpi.* Vos perfections, vos bienfaits, vos réproches mêmes, tout m'invite à me rendre; je me rends, Seigneur, & je vous remets, avec la confuſion de l'avoir fait ſi tard, un cœur que vous n'avez formé que pour vous, un cœur qui ne peut être rempli que de vous, un cœur qui s'agite, qui languit, qui

s'épuiſe miſérablement hors de vous : *Juravi & ſtatui.* Pſalm. 118.

Premiere réflexion, opérer ſon ſalut, & l'opérer promptement, vous venez de le voir. Il faut encore y travailler efficacement, c'eſt le ſujet de mon ſecond point.

SECONDE PARTIE.

Qu'eſt-ce que travailler efficacement à ſe ſauver? Je réponds d'abord, que c'eſt le vouloir. En effet, la détermination de la volonté donne le mouvement à nos actions, & le degré d'activité qui nous anime, a ſon principe dans le cœur. Voyez cet homme de commerce, il veut s'enrichir. Que de veilles! que de combinaiſons! que de travaux! Ses ſuccès ſont le fruit de ſes ſoins, & des ſoins toujours renaiſſans, lui aſſurent de nouveaux ſuccès. Voyez cet ambitieux, il veut s'élever. Projets, ſollicitations, aſſiduités, intrigues, tout va au but

qu'il s'eſt propoſé. Il franchit les difficultés, il écarte les obſtacles, & du ſein de la pouſſière, un vol audacieux l'emporte, & le fait monter au plus haut rang. Voyez cet homme de guerre, ce conquérant dont l'Ecriture elle-même nous a marqué les exploits & les victoires. Rien ne l'arrête : les élémens ſont bravés, les villes forcées, les Rois vaincus, les trônes renverſés; tout cède à ſa valeur, & plie ſous la force de ſon bras. L'Univers ſe taît en ſa préſence, mais l'Univers a des bornes, & le cœur d'Alexandre n'en connoît point. De quoi eſt-il occupé ? D'une gloire frivole & barbare. Rougiſſons, Chrétiens; une gloire immortelle, une gloire que nous devons partager avec Dieu même, eſt l'objet de notre eſpérance, & à peine faiſons-nous un pas pour y tendre; d'autant plus inexcuſables, qu'en travaillant au ſalut, nous ſavons, dit l'Apôtre, que notre travail avoué par le Seigneur, n'eſt ja-

mais inutile : *Scientes, quod labor vester non est inanis in Domino.* Le Mondain avec la volonté de réussir, & toute l'activité de ses démarches, peut se voir frustré de ses espérances ; les momens lui échappent, un concurrent le supplante, un protecteur l'abandonne ; au lieu que dans l'affaire du salut, où Dieu est pour moi, ce Dieu qui veut me sauver, & qui m'en a donné les preuves les plus touchantes, le moment où je le veux moi-même, me répond de sa grace, m'assure du succès.

1. Cor. c. 15.

S'occuper efficacement d'un objet, c'est donc le vouloir, mais d'une volonté forte, & déterminée à tout entreprendre. Plus l'objet est important, plus il doit décider notre activité & notre ardeur ; & n'est-ce pas sur-tout dans l'ouvrage de notre sanctification, que doit se montrer cette force & cette plénitude de volonté ? Or, dans l'affaire du salut, comme en toute autre, il y a des efforts à faire, il y a des

moyens à prendre. Et voilà, mes frères, ce que doit opérer en chacun de nous, la volonté efficace de se sauver. Premièrement, les sentimens d'une foi vive, qui commande les efforts nécessaires au salut. En second lieu, la fidélité à saisir & embrasser les moyens du salut.

Je dis d'abord, les sentimens d'une foi vive qui commande les efforts nécessaires au salut. Jugeons-en par la conduite des saints, car en matière de sainteté, puis-je vous proposer des règles plus sûres, & des modèles plus propres à vous éclairer ? La Foi, qu'a-t-elle opéré dans les saints ? La Foi dans Noë ; elle ne voit que Dieu seul, méprise la censure de l'impie, & construit l'Arche salutaire au milieu des railleries d'un monde incrédule & corrompu. La Foi dans Abraham ; elle vole au premier signal de la volonté divine, & lève le bras pour immoler un fils unique. La Foi dans Moyse ;

elle préfère l'opprobre & l'ignominie de Jesus-Christ à tous les trésors de l'Egypte, aux séductions de la grandeur, aux charmes du péché. La Foi dans cette foule de Saints, qu'il seroit trop long de nommer ; elle surmonte tous les obstacles, accomplit toute justice, sacrifie tout à la vérité des promesses. Que conclure de ces exemples ? Ah ! mes frères, j'en conclus, qu'un Chrétien animé de cet esprit de foi, doit donc s'élever au-dessus de la nature & des sens, ne voir que Dieu & l'éternité, immoler tout à ces grands objets, déclarer au monde une guerre éternelle & le mettre à ses pieds. J'en conclus qu'en nous dirigeant par les maximes de cette même foi, nous devons tendre continuellement à notre fin, notre unique fin qui est le salut ; ne penser, ne désirer, n'agir que par rapport au salut ; ne régler nos projets, nos goûts, nos inclinations, que sur les maximes du salut ; n'écouter, ni prétextes, ni

difficultés, ni répugnances, lorſqu'il s'agit du ſalut ; ne craindre que ce qui peut nous détourner, nous éloigner des ſentiers du ſalut ; n'eſtimer que ce qui peut opérer en nous les progrès, la perfection, la conſommation du ſalut. Qu'eſt-ce donc que la volonté de ſe ſauver ? C'eſt un ſentiment actif & fécond dans ſes effets, une diſpoſition de l'ame qui agit ſelon toute l'étendue & la grandeur de ſon objet. Ici, mes frères, qu'il me ſoit permis de le demander.

On veut, dit-on, ſe ſauver. Mais le veut-on ſincèrement, efficacement ? Non. Il eſt vrai, on convient en général de l'importance, & de la néceſſité du ſalut. Dans certains momens de lumière, l'impreſſion de la grace fortifie cette conviction, & rend aux vérités de la Religion leur dignité & tout leur éclat : on voit, on admire, on ſe confond, on loue dans les autres ce qu'on n'a pas le courage d'imiter. C'eſt-à-dire, mon cher Auditeur, que vous voulez en ſpé-

culation vous ſauver. Vous donnez des éloges à la vertu ; mais l'éloge du Juſte ne vous juſtifiera pas. C'eſt l'hommage de la raiſon, & Dieu vous demande le ſacrifice du cœur. Votre diſpoſition actuelle eſt un ſentiment oiſif, qui vous laiſſe dans l'inaction, & il faut des œuvres. Vous avez l'eſtime, mais non pas le déſir de votre ſalut.

On veut ſe ſauver. Non, Chrétiens, je ne me le perſuaderai jamais, tant que je verrai par le détail de la conduite, qu'on veut des choſes qui expoſent le ſalut, des choſes incompatibles avec le ſalut, des choſes évidemment contraires au ſalut. Je m'explique.

J'entends par les choſes qui expoſent le ſalut, ces occaſions où l'on s'engage ſans précaution, avec un caractère fragile, & peut-être la triſte expérience de ſa fragilité : cette curioſité qui veut tout voir, & ſe croit tout permis ; ces attachemens qui annoncent

le péril par le trouble impur dont l'ame eſt agitée ; ces paſſions naiſſantes , dont on nourrit le germe, & qui ne produiſent que des fruits de mort ; tant de piéges pour les yeux, pour les oreilles, pour le cœur, ce cœur qui ſe prend ſi facilement, & qui n'eſt d'abord que ſenſible, enſuite foible, enfin criminel.

J'appelle incompatibles avec le ſalut, cet eſprit du monde qui oppoſe aux maximes de l'Evangile le règne de la molleſſe & des ſens ; ces reſpects humains qui retiennent la vérité captive, enchaînent les deſſeins & les opérations de la grace , ces faux tempéramens qui énervent la pureté de la morale & des règles ſaintes ; cette volonté chancelante, qui flotte continuellement entre les principes de la Religion, & les goûts de la nature, diſpute avec la loi ſur la rigueur d'un ſacrifice , délibère, conſulte, & à force de conſulter, craignant de faire trop, finit par ne rien faire.

J'appelle évidemment contraires au ſalut, ces paſſions dominantes qui règnent dans le cœur, & remplacent les vertus par les vices ; l'humilité par l'orgueil, la douceur par la haine, le détachement par l'avarice, la charité par la médiſance, la pureté par l'infamie.

On veut ſe ſauver. Encore une fois, volonté illuſoire & chimérique; pourquoi? parce qu'elle eſt, ou trop vague, ou trop bornée, ou trop foible. Trop vague, elle vous laiſſe avec cette idée confuſe du ſalut, qui s'en tient aux principes, ſans deſcendre aux conſéquences. Trop bornée, ſi elle vous inſpire quelques légers ſacrifices, elle en excepte d'eſſentiels. Trop foible, elle languit, elle héſite, où il faudroit toute la force & toute l'énergie de la volonté ; elle vous fait agir ſi mollement, ſi lâchement, qu'on peut dire que vous n'agiſſez pas.

Mais, objecterez-vous, le ſalut coû-

te. Je réponds, n'en coûte-t-il rien pour être au monde ? Souffre-t-il l'indolence, la lâcheté, dans ceux qui le servent ? N'en coûte-t-il rien, pour essuyer ses caprices, pour supporter ses rebuts, pour dévorer ses mépris ? On vous demande quelques efforts pour vous sauver ; mais dans cette carrière laborieuse, où vous sacrifiez aux espérances du tems, votre conscience, votre éternité, n'en faites-vous pas tous les jours de plus grands pour vous perdre ?

Le salut coûte. Mais nommez-moi une condition dans la vie, qui n'ait ses peines, ses assujettissemens, ses sacrifices. Nommez-moi un état, une profession, où l'on parvienne, où l'on réussisse sans travail. Oui, mes frères, avec cet esprit de mollesse qui nous caractérise, nous serions déshonorés dans le monde même, & notre honte seroit ineffaçable. Au service de l'Etat & de la patrie, à ne considérer que

les principes de la raiſon & de l'honneur, nous ſerions des traîtres & des perfides. Dans l'ordre de la ſociété & des devoirs qu'elle impoſe, condamnés par la voix publique, nous ſerions des lâches & des efféminés. Dans la conduite d'une affaire temporelle, & de nos propres intérêts, au jugement des ſages, nous ſerions des aveugles & des inſenſés.

Le ſalut coûte. Mais n'a-t-il rien coûté aux Saints, ces hommes auſſi foibles, & ſouvent plus foibles que vous ? De quels efforts, de quels ſacrifices ne les a pas rendus capables l'eſprit de Religion dont ils étoient animés, & pouvez-vous y penſer, ſans vous confondre ? Et que vous demande-t-on qui puiſſe entrer en parallèle avec ce qu'ils ont fait ? Quelques retranchemens dans l'uſage de vos biens, quelques aumônes ? Ils ſe ſont dépouillés. Quelques momens de retraite & de ſéparation, pour vous occuper de votre ame

& de vos fins dernières ? Ils se sont creusé des tombeaux. L'exactitude aux loix du jeûne & de l'abstinence, la pénitence du Chrétien ? Ils se sont condamnés aux macérations les plus rigoureuses, ils ont fait la pénitence des parfaits. Le sacrifice de quelques avantages, de quelques plaisirs frivoles & dangereux ? Ils se sont arrachés du sein de la grandeur & des délices; quelques-uns ont quitté le Trône, ont brisé des Sceptres & des Couronnes. Quoi! les Saints avec des vertus sublimes, les Saints dans l'exercice de la plus haute & de la plus parfaite charité, croyoient encore en faire trop peu; & vous, avec des sentimens superficiels, de foibles désirs presqu'aussi-tôt éteints que conçus, vous croirez avoir satisfait aux obligations rigoureuses que le salut vous impose? Quoi! Hilarion, après une vie entière de solitude & de pénitence, emploie les derniers momens d'une vie si précieuse à

ſe défendre d'un ſentiment de défiance dont ſon ame eſt troublée; Jérôme épuiſé de veilles & d'auſtérités, frémit dans le fond de ſon déſert, au ſon de la trompette fatale; tant de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, après avoir tout quitté pour Jeſus-Chriſt, craignent encore de faire quelque rapine dans l'holocauſte; elles ſe reprochent, en tremblant, des penſées vaines, des ſentimens trop naturels, des motifs imparfaits, des réſolutions ſtériles, quelques ſurpriſes des ſens, des fautes échappées à la fragilité humaine, mais déſavouées par le cœur, réparées par une vie de renoncement & d'auſtérité: & vous, dans une vie pleine de foibleſſes & d'égaremens volontaires; vous, que tout attire vers le monde, & que tout révolte, lorſqu'il s'agit d'aller à Dieu; qui n'avez peut-être pas encore éprouvé pour ce bon Maître, un ſeul ſentiment digne de lui, vous vous raſſurez, vous ne

voulez pas même qu'on vous trouble dans cette fauſſe ſécurité ? Le pied dans l'abîme , vous fixez des regards tranquilles ſur la gloire des ſaints ? Eh ! depuis quand , la voie qui conduit au Ciel , ſe feroit-elle élargie ? Ame lâche & pareſſeuſe , eſt-ce le ſerviteur oiſif, ou le ſerviteur fidèle , qui doit recevoir un ſalaire , une récompenſe ? Ame foible & délicate , eſt-ce à ces hommes efféminés , qui ſe penchent ſur les rives du Jourdain pour ſe déſaltérer , ou à ces braves Iſraélites , qui d'une main rapide enlevent l'eau de ce fleuve , qu'il eſt réſervé de partager avec Gédéon la gloire du combat , & l'honneur de la victoire ? Ame ſenſuelle & voluptueuſe , eſt-ce dans le ſein de la molleſſe , ou dans les bras de ſa Croix , que Jeſus-Chriſt prend ſes Diſciples , pour les glorifier ?

Le ſalut coûte. Et ce ſont des Chrétiens qui le diſent ? Mais dans ces hommes timides , puſillanimes , & ſi peu

dignes d'un nom qu'ils déshonorent, que deviennent les ressources & les graces de la Religion? Que deviennent les vertus qui font l'ornement & la gloire du Chrétien; la Foi, l'Espérance, la Charité? La Foi, qui doit le faire triompher de tous les obstacles, le disposer à tous les sacrifices; cette Foi, qui, selon Tertulien, le rend redevable du martyre: *Fidem martyrii debitricem*; l'Espérance, ce sentiment sublime qui doit agrandir son ame, & l'élever jusqu'à la hauteur de ses destinées; la Charité, qui doit embrâser son cœur, le passionner pour les biens célestes, pour ce royaume qu'on n'obtient qu'à titre de conquête, & lui inspirer cette force divine qui doit terrasser sur son passage, tout ce qui s'oppose à son bonheur? C'est le Ciel que je viens de nommer. Ah! mes frères, ferez-vous moins pour l'heureuse immortalité, que le Guerrier pour l'honneur, & souvent pour la vanité?

Voyez, comment le ſoldat impétueux, le glaive à la main, l'intrépidité dans le cœur, le feu de la valeur dans les yeux, vole au-devant des périls & des haſards ; comment ſon courage s'irrite, s'enflamme à la vue du danger ; comment il diſpute à ceux qui l'environnent, l'honneur de monter le premier ſur les murs de l'ennemi ; comment par des prodiges de fermeté, de conſtance, il ſurmonte tous les obſtacles, & goûte les fruits du triomphe. Eſt-ce ainſi que nous travaillons pour le Ciel ? Ah ! s'écrie ſaint Chryſoſtôme, ſur le champ même de bataille, nous nous livrons au ſommeil. L'Ennemi nous environne, & nous ſommes ſans défenſe. Réveillons-nous, prenons les armes, effaçons l'opprobre de notre lâcheté par une victoire. Quoi de plus propre à ranimer le courage des combattans, que la vue du Chef qui marche à leur tête ? Et ſi le Chef, en donnant ſes ordres, montre des bleſſures ; ſi ce

Chef couvert de plaies, eſt le Monarque en perſonne; ſi ce Monarque eſt un Dieu! Et le ſalut nous coûte? Quoi! mes frères, avec ce Chef adorable ſous les yeux, avec ſon exemple qui nous anime, avec ſa voix qui nous encourage, avec ſon bras qui nous protège, avec ſon ſang dont il eſt couvert, avec le ſpectacle que nous donnent ces Héros Chrétiens, qui marchent ſur ſes traces, qui combattent, qui s'enſanglantent, qui triomphent avec lui? Quel contraſte humiliant entre nous, & ces hommes de Foi! Le Dieu Conquérant nous précède; mais nous aſſociera-t-il à ſes victoires, ſi nous ne ſommes que de vils déſerteurs? Que pouvons-nous attendre de ſa part, que des châtimens & des ſupplices. Il eſt l'Auteur de notre ſalut, je le ſais, il en ſera le conſommateur, & il achevera ce qu'il a commencé; mais ſi nous coopérons avec lui, mais ſi nous partageons ſes travaux & ſes combats, mais ſi nous

le ſuivons dans la carrière où il eſt devenu notre modèle, où à la vue des obſtacles dont il a triomphé avant nous, nous ne devons plus être ſenſibles qu'à la gloire de l'imiter, & au plaiſir de les vaincre. Il y a donc dans l'affaire du ſalut, des efforts à faire, j'ai ajouté, il y a des moyens à prendre.

Le développement de ces moyens demanderoit un diſcours entier; je me contente de vous les indiquer; ſavoir, les Réflexions, les Précautions, les Réſolutions, les Séparations.

Premièrement, les Réflexions, pour examiner votre cœur devant Dieu, en découvrir les foibleſſes dans leurs principes, en chercher de bonne foi les remèdes; réflexions conſéquemment, qui doivent être ſérieuſes, profondes, multipliées. Vous ne voulez donc pas votre ſalut, vous dont l'imagination volage, s'égare ſur les objets les plus frivoles; qui dans un cercle tumultueux de projets, de paſſions, & d'intrigues,

êtes ſans ceſſe emportés loin de vous-mêmes ; qui dans une vie libre & diſſipée , perdez ces momens précieux que réclament la piété & la Religion, & donnez à de profanes occupations, ou à des amuſemens puériles, une attention, un empreſſement , que vous refuſez au plus grand des intérêts. Ah ! mes frères , des Chrétiens indifférens ſur leur ſalut, & qui s'occupent ſi peu d'un objet ſi important ! Eſt-ce ainſi, qu'on ſe comporte dans les choſes humaines? Quoi ! le Politique réfléchit, le Savant médite, le Négociant calcule, le Légiſlateur combine & approfondit; & l'affaire du ſalut ſera la ſeule qu'on néglige, qu'on livre aux caprices de la légèreté, aux mécomptes de l'inexpérience ? Non, non. Cette affaire eſſentielle, unique, & en comparaiſon de laquelle toutes les autres ne ſont que des amuſemens & des jeux d'enfant, doit être la plus méditée, la plus diſcutée. Or, pour réuſſir dans cette diſ-

cussion, c'est à la lueur du flambeau de la Foi, que vous devez examiner votre cœur, vos penchans, vos devoirs; c'est la Loi que vous devez consulter; mais puis-je croire que vous voulez vous sauver, lorsque vous détournez les yeux de ce guide sûr & infaillible, pour ne pas appercevoir ce qui contrarie des passions favorites; lorsqu'éclairés sur les vrais principes, vous cherchez à en éluder les conséquences par de fausses interprétations, sacrifiant la vérité aux illusions de votre cœur, & vous faisant une conscience au gré de vos désirs?

Secondement, les Précautions, pour prévenir le danger des occasions par la défiance de soi-même, la séduction des objets par le recueillement & la modestie Chrétienne, les amorces de la volupté par la contrainte & la mortification des sens, les efforts & les ruses du Tentateur par la vigilance & la prière. Vous ne voulez donc pas votre salut, vous qui ne voyez dans

les objets qui séduisent, que l'attrait du plaisir, & jamais le danger; dans les liaisons suspectes, qu'une sympathie de mœurs, le vœu de la nature, les goûts innocens d'une ame sensible & honnête; vous, qui sans le secours du Ciel, sans l'avoir invoqué, marchez au milieu des écueils, & dont le cœur désarmé, est ouvert de toutes parts aux traits de l'Ennemi. Je vous le demande, est-ce vouloir son salut, que de l'exposer, d'aller au-devant de la tentation, & d'ajouter au péril, l'erreur volontaire qui le dissimule, cette sécurité présomptueuse, qui rend la chûte, & plus prompte, & plus sûre?

Troisiémement, les Résolutions, pour se prémunir contre le danger de l'inconstance, le poison des maximes, la contagion des exemples. Vous ne voulez donc pas votre salut, vous qui n'avez d'autre règle de conduite, que des résolutions vagues, avec lesquelles, en se reprochant tout, on ne

corrige, on ne réforme rien; des résolutions chancelantes, trop ordinaires à ceux qui craignent de promettre ce qu'ils craignent encore plus d'exécuter; des résolutions superficielles, qui cédent aux premiers efforts de la tentation, aux premiers vœux de la passion. Notre conduite, mes frères, dépend toujours de la nature & du caractère de nos résolutions. Sont-elles foibles? Notre vie sera lâche & irrégulière; nous serons surpris & vaincus. Ont-elles un caractère de force & de générosité? Elles seront un préservatif pour notre fragilité; notre cœur préparé aux attaques de l'ennemi, & fortifié contre la tentation, aura tout l'avantage, & sortira victorieux du combat. Ainsi, pour en citer un exemple qui tiendra lieu de tous les autres; cette jeune personne, qui veut efficacement se sauver, & qui a pris devant Dieu une résolution sincère d'être à lui, se soutient dans les occasions, & le

glorifie par sa constance. Le monde lui rit, & veut la séduire ? Elle le méprise. Un objet veut l'engager ? Elle en détourne les yeux. Une compagnie, une liaison l'expose, & l'avertit de sa foiblesse ? Elle s'effraye du sentiment de sa fragilité, comme d'un crime ; ce qui a pu la surprendre, ne la surprendra qu'une fois ; pour elle un péril connu, est un péril évité ; le Ciel l'exige, & son cœur y souscrit.

Quatrièmement, les Sacrifices & les Séparations. Séparations, pour renoncer à tout ce que la loi défend comme mauvais, & comme incompatible avec le cri de la conscience, & voilà pour chacun de nous, l'essence & le fond du précepte. Séparations, pour s'interdire par des raisons particulières, ce que d'autres pourroient se permettre, mais dont nous devons nous abstenir comme trop foibles, ou trop criminels ; & voilà le conseil devenu précepte pour plusieurs d'entre vous. Séparations,

pour s'arracher, si Dieu l'exige, aux plus tendres caresses de la nature & de l'amitié, pour vivre inconnu & crucifié au monde dans l'obscurité d'une sainte retraite; & voilà la perfection du conseil, & un moyen efficace pour atteindre à la sainteté. Vous ne voulez donc pas votre salut, vous qu'on voit toujours épris des mêmes objets qui ont allumé vos passions; qui tenez encore à ces libertés, à ces spectacles, à ces lectures qui vous corrompent; qui sacrifiez la conscience & la loi à des vues humaines, à un vil intérêt, aux maximes d'un faux honneur. Vous ne voulez pas votre salut, vous que d'anciens désordres condamnent à gémir, & qui ne pouvant réparer ces excès, que par le sacrifice de vos larmes, touchez à ce rayon de miel réservé pour l'innocence; oubliez que des membres autrefois prostitués à l'iniquité, doivent servir à la justice; qu'être juste, c'est par rapport à vous, être mortifié, crucifié,

févère à vous-même, & qui au mépris de ces maximes, fans expier le péché, fans punir le pécheur, amaffez des tréfors de colère par une vie molle & impénitente. Vous ne voulez pas votre falut, vous qu'une vocation particulière deftine à une vie, de folitude, qui ne pouvez ignorer que le féjour du monde a pour vous des dangers perfonnels, indiqués par la nature même de votre cœur & la fragilité de vos penchans, & qui vous obftinez à vivre au milieu du tumulte & de la contagion, tandis que votre place eft marquée, ou dans le Sanctuaire, avec les Lévites ; ou à l'ombre de la Croix, avec les Anges du défert.

Quoi qu'il en foit, mes frères, prendre de ces moyens que je viens d'indiquer, tout ce qu'exigent les deffeins de Dieu fur vous, c'eft à quoi je vous exhorte, fi vous voulez travailler efficacement à votre falut; mais pour ne pas vous tromper, mon cher Auditeur, en vous décidant vous-même fur l'éten-

due de vos devoirs, & pour connoître à cet égard la volonté du Seigneur, choisissez un guide assez éclairé pour connoître les véritables règles, assez ferme pour les appliquer. Dites-lui avec cette sincérité qui doit l'éclairer lui-même : Oui, quoi qu'il m'en coûte, je veux me sauver ; je comprends que dans l'affaire du salut, il est plus dangereux, & plus ordinaire qu'on ne pense, de se flatter ; je cherche la lumière ; je crains moins la rigueur d'une décision, que l'illusion d'une fausse conscience, & les prétextes dont la passion s'autorise. Tenir ce langage à l'homme de Dieu ; écouter ses réponses, comme si elles sortoient de la bouche même de Jesus-Christ ; y conformer sa conduite, voilà ce que j'appelle aller sincèrement à Dieu, & vouloir se sauver. Vous mériterez alors que Dieu s'explique, & vous fasse entendre par l'organe de son ministre les paroles de salut, & les oracles de la vérité. Vous verrez en vous mille

défauts, qui jusques-là avoient échappé à votre attention, & que vous n'auriez jamais connus. Vous verrez des retranchemens à faire, qui avoient toujours effrayé votre molleſſe; des doutes à éclaircir ſur certains points, où votre cœur décidoit contre la loi, en faveur de la cupidité ; des abus contre les devoirs de votre état, à réformer ; des dépenſes de luxe & d'oſtentation à ſupprimer; des engagemens à rompre, des intérêts à ſacrifier, des injuſtices à réparer, une vie tiède & inutile à vous reprocher ; en un mot, des vices à corriger, des vertus à pratiquer, objets importans ſur leſquels vos paſſions alloient jetter pour toujours un voile impénétrable. Avec la lumière, vous aurez la force pour agir. Le monde & ſes ſuggeſtions ? Une foi vive en triomphera. Les tentations & les difficultés? Un regard vers le Ciel les diſſipera. Les répugnances & les dégoûts ? L'onction de la Grace les adoucira. Les ſacrifices

& les victoires ? Une vertu toute-puiſſante les facilitera. C'eſt ainſi, que vous opérerez votre ſalut, que vous y travaillerez efficacement, & pour accomplir toute Juſtice, vous y travaillerez conſtamment.

TROISIÈME PARTIE.

Rien de plus édifiant & de plus ſolide en apparence, que les diſpoſitions d'une ame qui revient de ſes égaremens. Diſcuſſion de la conſcience, larmes de componction, réſolutions concertées avec le Miniſtre de Jeſus-Chriſt, ſentimens de reconnoiſſance, exercices de la piété chrétienne, goût de la retraite, ſaints attraits, pieux tranſports de la charité, tels ſont les commencemens de l'homme nouveau, & ſon entrée dans la carrière du ſalut; mais quelles en ſont les ſuites ? Les larmes de la pénitence ont coulé; ces larmes tariſſent, le cœur ſe dément, les ſentimens

s'altèrent, les résolutions sont violées, les projets s'évanouissent, l'homme change, & le Chrétien disparoît. Tel qui m'écoute, attaché d'abord au joug du Seigneur, le portoit avec une ferveur qui sembloit annoncer les plus heureux succès. Le Soleil de Justice versoit dans son cœur les plus pures lumières, les plus vives ardeurs. Sur les fondemens d'une piété naissante, commençoit à s'élever l'édifice de la perfection. Hélas ! il n'a fallu qu'une pierre détachée de la montagne, pour le renverser. Un respect humain, l'attrait d'une occasion, la présence d'un objet, a fait échouer les plus belles espérances. On avoit commencé par l'esprit, on finit par la chair. On oublie ces oracles divins : celui qui met la main à la charrue, & qui regarde derrière lui, n'est plus propre au Royaume de Dieu ; il n'y aura de sauvé que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. Disciple apostat, tes commencemens furent

Luc. c. 9.

Matth. c. 10.

heureux, ta fin tragique & affreuſe, & tu n'as parmi nous que trop d'imitateurs.

Mais, dites-moi, ame inconſtante, un Dieu a-t-il donc changé, pour que vous ayez changé à ſon égard ? Jeſus-Chriſt n'eſt-il pas aujourd'hui ce qu'il étoit hier ? Dieu Souverain, a-t-il renoncé à ſes droits, & à ſon empire ſur les cœurs ? Dieu Saint, a-t-il pu vous diſpenſer un moment des ſacrifices & des vertus qui l'honorent ? Dieu plein de charmes, a-t-il manqué d'attraits pour vous fixer ? Dieu Sauveur, qu'a-t-il fait pour être oublié & méconnu, ſi ce n'eſt d'ajouter au prix de ſon ſang, les preuves les plus touchantes de ſa tendreſſe, d'en combler un ingrat, & de le couvrir de ſes bienfaits ?

Cœur infidèle, je vous preſſe encore de me répondre, & pour venger le Seigneur outragé par votre inconſtance, vous mettrai-je en contradiction avec vous-même ? Dans ces heureux momens, où fatigué du crime, & victime du

remords, vous vous déterminâtes pour la vertu, n'eſt-il pas vrai que vous ne prîtes ce parti, qu'après l'avoir comparé avec le trouble & le déchirement des paſſions ? Le bien que vous avez pratiqué, après une détermination ſi ſage & ſi réfléchie, a-t-il ceſſé d'être le vrai, l'unique bien pour vous ? Le ſalut eſt-il devenu moins important ? Une mort ſainte, eſt-elle moins déſirable ; & une mort ſi précieuſe, n'eſt-elle pas le fruit ordinaire de la pratique conſtante des vertus Chrétiennes ?

Mais, direz-vous, cette perſévérance exige une vigilance continuelle, & les plus grands efforts. Et moi, je réponds : On ſe pique bien de fermeté & de conſtance au ſervice du monde, & du monde le plus ingrat ; & un attachement humain, une vaine & profane amitié, peut bien inſpirer mille aſſiduités, mille ſacrifices ; & la pourſuite d'une charge, d'une dignité, a bien aſſez d'empire ſur le cœur du mondain, pour le rendre

infatigable, pour en faire un martyr de la vanité ; & le cœur épris de l'objet qui le corrompt, trouve bien dans l'ardeur de ſa paſſion, de quoi perſévérer dans les voies du crime, & perpétuer les hommages qu'exige ſon infâme idole ; & on n'eſt lâche, inconſtant, perfide qu'avec Dieu ? La perſévérance eſt pénible ; mais ſouvenez-vous que le ſalut en dépend :
Matth. c. 10. *Qui perſeveraverit uſque in finem, hic ſalvus erit.* De tous les momens qui compoſent la vie du Chrétien, c'eſt le dernier inſtant qui fixe pour toujours ſes deſtinées. Il faut pour le couronner, que Dieu le trouve dans l'état de la Juſtice, & dans l'exercice actuel de ſon amour. Or, ce dernier acte qui ſuppoſe de la part de Dieu, une ſuite de graces & de moyens, ſuppoſe en même tems dans l'homme une ſuite & un enchaînement de vertus, & voilà, mes frères, toute l'économie du ſalut, & de notre prédeſtination éternelle.

La persévérance, dites-vous encore, est difficile; mais par cette raison même vous devez tout faire pour l'obtenir. Dieu ne la doit à personne; nouveau motif pour la demander, pour la solliciter par les vœux les plus ardens. Cherchez, mon cher Auditeur, frappez. Dieu accorde tout à une prière humble & fervente, & la prière qui persévère, obtient la grace & le don de persévérance.

Mais d'ailleurs, cette persévérance qui vous paroît si difficile, lève elle-même toutes les difficultés. C'est l'habitude en toutes choses, qui donne la facilité. Or, l'habitude ne s'acquiert que par des actes répétés, & l'unique moyen de faire le bien facilement, est de le faire toujours. Ainsi, le dernier moment, est un moment de consolation pour le Chrétien qui a marché constamment dans les sentiers de la vertu: sa vie est pleine, sa mort douce & tranquille; il meurt avec une sainte

confiance, & dans la paix des Juftes. Voilà vos avantages, fi vous perfévérez ; mais à quoi vous expofez-vous, en ne perfévérant pas ? Vous perdrez en un moment, le fruit de vos travaux, les mérites que vous n'aurez acquis que par les facrifices les plus multipliés. Quel parti prendrez-vous ? Refterez-vous efclave du vice ? Mais par des fautes réitérées, vous augmenterez votre condamnation, vous irriterez le Dieu faint, & vous le forcerez peut-être à prononcer l'arrêt de votre réprobation. Vous rengagerez-vous dans le parti de la vertu ? Vous vous le devez à vous-même, & votre falut y eft attaché ; mais remarquez avec moi les fuites de votre inconftance, & les difficultés qu'elle vous prépare. Vous aurez contracté par vos rechûtes, de nouvelles foibleffes. Alors, vous fentirez tout le poids des devoirs, l'auftérité des vertus, les rigueurs d'une pénitence que de nouveaux défordres rendront plus nécef-

ſaire. Vos ſacrifices ſeront plus pénibles, vos combats plus opiniâtres, vos victoires plus lentes & plus douteuſes. Vous comprendrez combien il eſt amer d'avoir abandonné le Seigneur, & ſecoué le joug de ſa loi : *Scito & vide quia malum & amarum eſt reliquiſſe te Dominum Deum tuum.* Et que ſera-ce, ſi l'inconſtance dont je parle, eſt une inconſtance de preſque toute la vie; ſi le détail de votre conduite ne préſente qu'un cercle déplorable de pénitences & de rechûtes, de vertus & de vices ? Or, dans cette diſpoſition, à qui vous comparerai-je, ſi ce n'eſt à ces arbres, déracinés, comme s'exprime l'apôtre ſaint Jude, *Eradicatæ*, & qui toujours arrachés & tranſplantés, perdent enfin la ſève qui les animoit, ſe deſſèchent, & ne ſont plus propres qu'à devenir la pâture du feu ? Penſez-y, & faites-en la matière de vos plus ſérieuſes réflexions, voilà votre deſtinée, ſi vous ne perſévérez pas.

Jerem. c. 2.

Jud. v. 12.

Ou plutôt, mes chers frères, vous vous rappellerez que le ſalut eſt ſeul digne de votre eſtime & de vos ſoins, & vous vous en occuperez avec cette conviction intime, qu'il demande toute votre attention & toute votre activité. Dieu lui-même ſera votre modèle, & dans ce qu'il a fait pour le ſalut de l'homme, vous reconnoîtrez tout ce qu'exige de vous un objet ſi important. Le Père conçut de toute éternité le projet de la réparation du monde, & il n'agit hors de lui-même, que pour opérer ce grand ouvrage. C'eſt à la ſanctification de ſes élus, qu'il fait ſervir la manifeſtation de ſes attributs; les prodiges de ſa puiſſance, les vues de ſa ſageſſe, les attraits de ſa bonté, les terreurs de ſa juſtice, les délais de ſa patience, les effuſions de ſa miſéricorde, l'économie & les attentions de ſa providence. Le Fils eſt envoyé dans la plénitude des tems, & le fruit de ſa miſſion eſt de réconcilier par ſon

ſacrifice

ſacrifice le Ciel avec la terre. Pour créer le monde, il ſuffit qu'un Dieu parle; pour le ſauver, il faut qu'un Dieu meure. L'Eſprit-Saint n'agit en nous, que pour former ces heureux prédeſtinés, dont les noms, avec les œuvres du ſalut, ſont écrits dans le livre de vie; pour raſſembler ce peuple de juſtes, qui doivent orner le triomphe de leur Chef, & partager ſa victoire. Animés par ces conſidérations, vous vous occuperez du ſalut; vous vous reprocherez d'y avoir ſi peu penſé, lorſqu'il exigeoit toute l'attention de votre eſprit & vos réflexions les plus profondes; de l'avoir ſacrifié à un intérêt périſſable, à de vaines idoles, à de coupables plaiſirs. Vous y travaillerez promptement; car peut-on faire trop tôt, ce qu'on a dû faire toujours? Vous y travaillerez efficacement; car en quelles circonſtances les efforts furent-ils jamais plus néceſſaires, & la fidélité aux moyens plus déci-

ſive ? Vous y travaillerez conſtamment, & ſi les difficultés vous effrayent, diſoit ſaint Bernard, que la récompenſe vous anime : *Si labor terret, merces invitet.* Le ſoldat ſe plaint-il de la durée du combat, lorſqu'il eſt aſſuré de partager dans quelques momens les dépouilles de l'ennemi ? Le nautonnier trouve-t-il la navigation trop longue & trop pénible, lorſqu'à travers les écueils & les tempêtes, il va chercher les tréſors du nouveau monde ? Celui qui court dans la lice, laiſſe-t-il rallentir ſon ardeur, lorſque le prix l'attend au bout de la carrière ?

Eh quoi ! mes frères, le Dieu que nous adorons, n'a-t-il donc plus de palmes & de lauriers, pour glorifier ſes Elus ? Avons-nous oublié, que nous ſervons un Maître, qui facilite lui-même les devoirs qu'il nous impoſe ; qui donne plus qu'il n'exige, & ne nous préſente le glaive d'une main, qu'en nous offrant de l'autre, la plus brillante couronne ? Eſt-ce donc trop, de quel-

ques renoncemens & de quelques privations, pour être admis dans cette célefte demeure, qui a pour fouverain la vérité, pour loi la charité, pour fondement l'éternité? Eft-ce trop d'une vie humble & pénitente, pour habiter ce féjour de délices, où l'on nous promet un jour fans nuages, un repos fans viciffitude, des joies fans amertume? Eft-ce trop d'une vie édifiante, & de quelques momens de ferveur, pour mériter de voir & de contempler dans le temple de fa gloire, un Dieu trois fois Saint, Père, Fils, & Saint-Efprit; ce Père créateur, qui déploie tout l'éclat de fa majefté & de fa puiffance; ce Fils Sauveur, qui fe montre avec tous fes charmes, & dans les fplendeurs adorables de fa fainte humanité; cet Efprit de charité, qui perfectionne dans les enfans de la promeffe la gloire de leur adoption, verfe dans leurs cœurs les richeffes de fon amour, un torrent de voluptés, & la plénitude du bonheur?

DISCOURS

Sur les Afflictions.

Beati qui lugent.
Heureux ceux qui pleurent.
S. Matthieu, chap. 5.

QUE les pensées du Seigneur sont différentes de celles des hommes! Le monde, toujours en contradiction avec l'Evangile, appelle malheureux ceux qui souffrent; & le Fils de Dieu, la Sagesse éternelle, fait consister le bonheur dans l'affliction. Lequel des deux en croirons-nous? Le monde, ou Jesus-Christ? Le monde, qui nous offre d'abord quelques douceurs, bientôt suivies des plus cruelles amertumes; ou Jesus-Christ, qui nous donne dans les amertumes mêmes que nous ressentons, un gage assuré des consolations qui les suivent? Le monde, qui

ne voulant que nous féduire, commence par nous flatter, & finit par nous perdre ; ou Jefus-Chrift, qui dirigé par fa fageffe & fon amour, nous afflige pour nous fauver? *Beati qui lugent* : Heureux ceux qui pleurent. Que cet oracle de la vérité nous inftruit éloquemment du prix des fouffrances ! qu'il eft propre à nous en infpirer le défir ! Cependant, que voyons-nous? Je le dis à regret. La Croix de Jefus-Chrift, dans le fein même du Chriftianifme, n'eft-elle pas encore pour la plupart de ceux qui nous écoutent, un fujet de contradiction & de fcandale? Expofée à nos regards, elle reçoit, il eft vrai, nos adorations. Les yeux la contemplent, mais le cœur la rejette. Si du haut de cette Croix, quelques épines fe détachent, & viennent jufques à nous, la nature fe révolte. Difciples d'un Dieu meurtri & déchiré, nous environnons l'Autel de fon facrifice, comme fpec-

tateurs, presque jamais comme victimes. Quelle contradiction entre le Chef & les membres ! Sensuels & impénitens, nous refusons de souffrir. Ingrats, & rebelles, nous souffrons en esclaves. Est-ce donc en nous révoltant, que nous changerons les décrets du Ciel, & que nous pourrons espérer d'adoucir nos peines ? Serons-nous moins malheureux, parce que nous serons devenus plus coupables ; & n'y auroit-il d'autre remède à nos maux, qu'un nouveau crime ?

Loin de nous, une disposition si contraire aux desseins de Dieu, & si injurieuse à sa bonté ; car, je prétends vous montrer que les afflictions sont une preuve de son amour, qui doit exciter toute notre reconnoissance. Voici mon dessein. Je remarque trois effets de l'adversité : ce qu'elle supplée dans nous, ce qu'elle y opère, ce qu'elle y achève. Ce qu'elle y supplée, c'est la pénitence : ce qu'elle y opère, c'est la

justice chrétienne : ce qu'elle y achève, c'est cette même justice qu'elle purifie, comme l'or est purifié par le feu. C'est-à-dire, qu'elle est à notre égard, une grace de satisfaction, une grace de conversion, une grace de perfection. Que de motifs pour nous faire accepter avec soumission, avec joie, ce qui fait de nous des pécheurs Pénitens, des hommes Chrétiens, des Chrétiens parfaits !

Il n'est aucun de ceux qui m'écoutent, que ces vérités n'intéressent. Chacun porte sa Croix, on doit un jour la porter. Heureux, si je puis contribuer par mon ministère à soulager vos peines, & à vous les rendre utiles ; vous convaincre de l'intérêt que j'y prends moi-même, en vous offrant les ressources que la Religion vous présente ! Heureux, si me plaçant entre Dieu & ses victimes, vous montrant d'une main le glaive de sa justice, de l'autre le trésor de ses graces, & char-

gé de sa part, de vous demander la soumission, en vous annonçant la paix, je puis être en même-tems, l'organe de ses volontés, & le consolateur de mes frères ! Avant de commencer, invoquons cette auguste Vierge, dont le cœur percé de douleur au pied de la Croix, y fut un modèle de constance & de résignation. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis que les afflictions de la vie sont dans les desseins de Dieu, un témoignage de son amour, & cette vérité en renferme une autre, dont il est essentiel que vous soyez prévenus dès l'entrée de ce Discours ; Dieu lui-même est l'auteur & le dispensateur de nos souffrances. Il n'est point de calamité, de disgrace temporelle, dit l'Ecriture, qui n'ait son principe dans la volonté divine, & dans l'éternité de ses décrets :
Am. 3. *Si erit malum in civitate, quòd non fecerit Dominus.* Loin d'ici, ces systê-

mes absurdes sur l'origine des maux qui affligent l'humanité. Le Philosophe ne voit dans les maux de la vie, que le cours inévitable de la nature, ou les coups bizarres d'une aveugle destinée; & nous croyons un Dieu, souverain modérateur, qui préside à tout, qui règle & dispose tous les événemens, & tient dans ses mains la chaîne des révolutions humaines. Le Manichéen partageoit entre deux principes contraires, l'empire du bien & du mal; & nous croyons un Dieu unique, un même dispensateur & des biens & des maux, qui par une sagesse digne de lui, exécute ses impénétrables desseins, & fait tout servir à sa gloire. L'Impie se figure une Divinité cruelle, qui se plaît dans la vengeance, déchire ses victimes; & nous croyons un Dieu, aussi bienfaisant qu'il est juste; qui veut moins nous punir, que nous corriger; qui se doit à lui-même & au désir qu'il a de nous sauver, cette sévérité pater-

nelle qu'il exerce ſur ſes enfans, ſoit en leur ménageant les moyens de le fléchir, ſoit en leur ôtant les occaſions d'exciter ſa colère.

Quelle tranquillité, quelle paix n'éprouverions-nous pas dans nos ſouffrances, ſi nous étions bien convaincus de cette vérité! Que d'inquiétudes & d'agitations terminées, ſi lorſqu'une révolution inattendue déconcerte nos projets, & trompe nos eſpérances, au lieu d'attribuer ce revers à des cauſes naturelles, à je ne ſais quelle fatalité, nous y reconnoiſſions un trait de cette ſageſſe miſéricordieuſe, qui met un frein à notre cupidité & à notre ambition; nous humilie, pour nous éclairer; confond notre vanité, pour la guérir! Qu'il nous ſeroit aiſé d'être humbles & ſoumis dans l'adverſité, ſi lorſqu'un ennemi nous perſécute, & nous opprime, au lieu de nous répandre en invectives ſur l'inſtrument de nos peines, & de trouver dans les paſſions d'autrui

de quoi irriter les nôtres, nous rentrions en nous-mêmes, pour nous écrier avec un Roi pénitent : Si l'homme s'élève aujourd'hui contre moi, c'eſt que j'oſai moi-même m'élever contre Dieu. Non, la main qui me frappe, n'eſt point celle d'un mortel. Le coup eſt parti de plus haut. Celui qui me frappe, eſt ſur la terre ; & celui qui ſe venge, eſt dans les Cieux : *Dominus præcepit ei ut malediceret.* Ainſi, dans les différentes épreuves de cette vie paſſagère, tout doit céder à ce cri de ma Religion : c'eſt Dieu qui le permet, c'eſt Dieu qui le veut. Cette vérité dit tout ; elle devroit ſuppléer tous les raiſonnemens, nous diſpenſer de toutes les preuves ; mais pour confondre, ou prévenir les murmures, pour encourager l'humanité ſouffrante, apprenons à tant de Chrétiens ce qu'il leur eſt ſi important de ſavoir, l'art de bien ſouffrir.

2. Reg. c. 16.

Dieu eſt l'auteur & le diſpenſateur de nos ſouffrances, & ſa main cachée

ſous les inſtrumens qu'elle emploie, diſtribue les maux, comme les biens. Ce principe une fois établi, j'entre en matière, & je dis, que les afflictions conſidérées comme le ſupplément de notre pénitence, ſont, dans les deſſeins de Dieu, un moyen de ſalut, une preuve de ſon amour.

Le péché, dit ſaint Auguſtin, doit être puni par l'homme pénitent, ou par un Dieu vengeur. Et delà, ces trois réflexions. La pénitence eſt indiſpenſable; elle doit avoir une exacte proportion avec le péché; elle doit l'attaquer dans ſa ſource, & le détruire. J'applique ces principes aux maux de la vie, & je dis, mon cher Auditeur, qu'ils ſont à votre égard une grace de ſatisfaction; pourquoi? parce que Dieu les emploie pour vous faire accomplir, premièrement, une pénitence néceſſaire, & que vous n'auriez jamais eu le courage de vous impoſer vous-même; ſecondement, une péni-

tence proportionnée, & que votre lâcheté eût rendue imparfaite; troisièmement, une pénitence efficace, parce qu'elle est de son choix, & qui auroit été sans force & sans mérite, si Dieu vous eut laissé le soin de vous punir. Développons des vérités si consolantes, & suivez-moi.

Je dis en premier lieu, que l'adversité vous fait accomplir une pénitence que vous n'auriez jamais eu le courage de vous imposer vous-même. Pour vous en convaincre, rappellez ici ce que vous étiez avant que le bras du Seigneur se fût appesanti sur vous. Avouez-le, mon cher Auditeur; abusé par les prétextes du rang & de la naissance, ébloui par l'éclat des honneurs, enivré de votre opulence, énervé par l'amour du plaisir, vous étiez, & vous seriez encore, Grand fastueux, Riche sensuel, Femme voluptueuse, Chrétien immortifié; vous étiez, & vous seriez encore, idolâtre du siècle, ou son idole. Quelle

ſituation aux yeux de la foi ! Paroître avec diſtinction ſur la ſcène du monde, mais ne s'y diſtinguer, qu'aux dépens de la piété, & de l'innocence des mœurs ; faire l'ornement & les délices de la ſociété, par des agrémens profanes, mais outrager Jeſus-Chriſt & ſa Croix, dont on eſt le ſcandale ; fixer les regards de la multitude, mériter ſes éloges & ſon encens, mais ſe charger de tous les mépris du Ciel, encourir ſes anathêmes : tel étoit, dans les jours de votre proſpérité, l'état déplorable de votre ame. Rendez graces à l'Auteur de votre ſalut ; il vous a affligé, humilié ; mais dans cette conduite de Dieu ſur vous, quelque rigoureuſe qu'elle vous paroiſſe, voyez comment la juſtice & la paix ſe ſont rencontrées. Ce jugement anticipé eſt un jugement de miſéricorde ; il empêche, dit S.Paul, que nous ne ſoyons jugés avec le monde ; il prévient cet arrêt formidable qui accable le pécheur, & le

réprouve : *A Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.* Lorsque Dieu vous afflige, ne dites donc plus, je succombe sous le poids du malheur, la main du Seigneur m'a frappé. Non, mon cher Auditeur, ne plaignez pas ceux qu'elle châtie ; plaignez ceux qu'elle épargne & qu'elle juge indignes de ses coups. Celui qui n'a rien à souffrir, n'a rien à espérer. 1. Cor. c. 11.

En effet, le Seigneur irrité contre son peuple, n'avoit point de châtiment plus terrible à lui annoncer, que de lui soustraire ses châtimens mêmes. Non, je n'exercerai plus sur un peuple trop coupable, ces vengeances passagères, qui pourroient expier ses crimes, & m'appaiser. C'est en ne le punissant pas, que je le punirai d'une maniere digne de moi. Le repos de ma colère en est le comble : *Non visitabo.* Os. c. 4.

Oui, mes frères, un état exempt de souffrances, a toujours fait trembler ceux qui vivent de la foi. Dans ces

ſituations agréables, où ils goûtoient toutes les douceurs d'un bonheur humain, ils ont cru ne pouvoir y vivre ſans crime, s'ils y étoient ſans alarmes; ſous les déhors de la proſpérité, ils ont conſervé l'eſprit de pénitence & d'abnégation; ils ont compenſé les avantages de leur naiſſance, & les agrémens de leur état, par des retranchemens volontaires; ils n'ont vu que le danger des jouiſſances, & le Ciel, par des privations & des revers, eut exaucé leurs vœux; tant ils étoient perſuadés que les afflictions ſont le caractère & le ſceau des Elus; que la proſpérité eſt l'aliment du vice, l'écueil de la vertu, & que les heureux du ſiècle, au ſein de l'abondance & des plaiſirs, ſont autant de victimes que Dieu engraiſſe pour le jour de ſa colère.

Mais, tandis que la Religion s'effraye de la félicité du mondain, elle ſe raſſure ſur la deſtinée de l'homme ſouffrant; elle voit dans les rigueurs de l'adverſité,

ce ſacrifice expiatoire, qui venge le Ciel, & ſauve le pécheur.

Ainſi, mon cher Auditeur, la Foi s'alarmoit de cet état de proſpérité, où tout concouroit à flatter vos déſirs; je tremblois pour vous, en voyant des richeſſes, des honneurs, des ſuccès, des jours ſereins & tranquilles; mais depuis que vous connoiſſez l'humiliation & la douleur, je commence à eſpérer; je vois la main du Seigneur briſer tous les liens de la vanité ou du crime, ſacrifier les intérêts du tems au ſalut éternel de votre ame; j'aime à me repoſer ſur une idée ſi conſolante, & je me dis à moi-même: Voici une ame que Dieu s'eſt réſervée, un exemple touchant de ſes miſéricordes, un vaſe d'honneur qui s'embellit ſous ſa main, & qu'il deſtine aux plus nobles uſages.

Voulez-vous une nouvelle preuve de cette vérité? Ecoutez ſaint Chryſoſtôme. Vous étiez pécheur, & Dieu fut outragé. Vous deviez prévenir ſes châtimens

par les facrifices de la pénitence, & vous le forcez lui-même à vous prévenir; mais que fe propofe-t-il, en vous affligeant ? Ah ! mon cher Auditeur, il veut, ce Dieu auffi bon qu'il eft jufte, il veut vous offrir un moyen de le fléchir, & de mériter le pardon : *Ideò prævenit ut ignofcat.* Oui, mon frère, vous favez jufqu'à quel point vous étiez redevable à fa juftice; il attendoit envain la fatisfaction qu'il avoit droit d'exiger; il fe paye, fi je puis m'exprimer ainfi, par fes mains; il vous empêche d'accumuler vos dettes, & de devenir infolvable. Pécheur, il vient vous frapper dans les bras de la molleffe, il vous rend la pénitence néceffaire, il veut donc vous fauver.

Entendrons-nous encore ce cri de murmure, qui s'élève contre le Ciel : Qu'ai-je fait, pour être ainfi affligé ? Ce que vous avez fait ? Mais vous fied-il bien de contefter avec Dieu, cendre & pouffière ? Faut-il vous dire qu'il eft le Dieu,

Saint, trois fois Saint; que les Cieux mêmes ne sont pas purs devant lui? Qu'ai-je fait, pour être ainsi affligé? Mais, dites-moi, jamais vous ne vous êtes détourné des voies de la justice? Jamais vous n'avez démenti votre foi par vos œuvres? Jamais, vous n'avez ouvert les yeux à la vanité, prêté vos mains à l'injustice, livré votre cœur à de honteux & criminels attachemens? Qu'ai-je fait, pour être ainsi affligé? Et moi, je demande ce que vous avez fait, pour mériter la grace de l'affliction, cette grace qui a choisi le moment même de vos désordres, pour vous y arracher; qui est venue vous réveiller, vous éclairer dans ces instans décisifs, où plongé dans le sommeil de l'impénitence, vous descendiez dans l'abyme éternel? Adorez, mon cher Auditeur, & bénissez mille fois la main qui vous a frappé. Votre cœur, amolli par les fausses douceurs du crime, se refusoit à des expiations douloureuses, il ne vous auroit jamais

permis de févir contre vous-même. Dieu l'a vu, & il a dit : Sauvons cette ame, toute coupable qu'elle eft; il en coûteroit trop à ma bonté, de foufcrire à fa perte, & je ne puis y confentir. Bleffons-la, pour la rappeller à elle-même ; qu'elle comprenne toute la profondeur d'un égarement, qui force un père à la punir ; qu'elle adore ma bonté jufques dans mes rigueurs, & que la grandeur du bienfait éternife fa reconnoiffance & fon amour.

Ainfi, pécheur affligé, cette main paternelle, qui frappe, & qui pardonne, vous fait accomplir une pénitence néceffaire, & que votre immortification vous auroit fait négliger; j'ajoute, une pénitence proportionnée, & que votre lâcheté eut rendu imparfaite.

Obfervez ici avec moi le défordre & la malignité du péché. Semblable à ces maladies cruelles, qui traînent à leur fuite la foibleffe & la langueur, il laiffe dans les ames qu'il a infectées de

ſon poiſon, ce fond de molleſſe qui ſe refuſe aux travaux, & aux ſatisfactions de la pénitence. En effet, ſoit que la nature, toujours ennemie de la contrainte, repouſſe les remèdes, ſeuls capables de guérir ſa corruption; ſoit qu'une diſſipation habituelle nous empêche de fixer des regards attentifs ſur nos égaremens, & d'y voir tout ce que nous devons à cette Sainteté infinie, outragée par le déréglement de nos mœurs; ſoit que le tems affoibliſſe en nous l'horreur du vice, & ne nous laiſſe appercevoir le tableau d'une vie criminelle, que dans ce lointain d'où il n'agít que foiblement ſur nos cœurs; notre pénitence eſt preſque toujours défectueuſe, nous ſommes auſſi lâches à punir le péché, que nous ſumes hardis à le commettre, & ce mot de ſaint Ambroiſe ſe vérifie: J'ai trouvé plus d'ames innocentes, que de vrais pénitens. Ne le diſſimulons pas. Qu'offrons-nous le plus ſouvent à ce Dieu

vengeur, dont nous avons provoqué la colère ? Quelques foibles soupirs, quelques larmes passagères, quelques légers sacrifices. Où est alors, cette plénitude de satisfaction, qu'exigent le nombre, la nature, les circonstances de nos crimes ? On s'attendrit sur ce corps de péché, qui doit gémir sous le poids des expiations les plus rigoureuses; on saisit d'une main tremblante le glaive évangélique; on ne frappe qu'à demi; on flatte, on épargne la victime, lorsqu'elle devroit brûler, se consumer sur l'autel.

Et vous-mêmes qui m'écoutez, n'êtes-vous pas la preuve de cette vérité ? Lorsque le Ministre de la réconciliation, instruit de vos égaremens, a voulu asseoir sur vos propres aveux un jugement conforme aux lumières de sa conscience, aux règles de l'Evangile; lorsqu'animé du zèle le plus pur, & obligé par son ministère de soutenir les intérêts de Dieu & de sa justice,

il a voulu mettre quelque proportion entre le péché & la satisfaction qu'il exige, quelle résistance ne lui avez-vous pas opposée ! vous l'avez trouvé trop sévère, lorsqu'il avoit peut-être à se reprocher d'être trop indulgent, & après l'avoir affligé par le récit de vos désordres, vous l'avez encore réduit à s'affliger de votre impénitence. Qu'a fait Dieu, mon cher Auditeur ? Ce que vous ne comprenez pas assez, & ce que vous ne sauriez trop admirer. Il a réglé ses châtimens sur vos besoins ; il a mis dans les maux que vous souffrez, la proportion nécessaire pour l'expiation de vos crimes ; il a suppléé ce qui manquoit à la perfection de votre pénitence. Ingrat, vous murmurez encore ? Et que pourriez-vous nous alléguer ? L'excès, la singularité, la durée de vos souffrances ?

L'excès de vos souffrances ? Mais d'abord, voici ce que je pourrois vous répondre. Nos disgraces, à nous en

croire, ne reſſemblent jamais à celles d'autrui. L'idée que vous vous formez de vos peines, n'eſt-elle pas une erreur de l'amour-propre, toujours ingénieux à exagérer ce qui le bleſſe & le mortifie ? Si vos peines vous paroiſſent exceſſives, n'eſt-ce pas de votre part un excès de délicateſſe & de ſenſibilité ? Ne pourrois-je pas ajouter, que vous ne ſouffrez ſi vivement, que parce que vous réſiſtez ; qu'un cœur plus ſouple que le vôtre, diminue le fardeau, en s'y prêtant, & que ſous une croix plus peſante que celle dont vous vous plaignez, il ſouffre moins, parce qu'il veut ſouffrir ? D'ailleurs, je pourrois vous montrer dans une foule de malheureux qui vous environnent, de triſtes victimes, qui tombent ſans appui, gémiſſent ſans reſſource, & boivent le calice d'amertume juſqu'à la lie. Eh quoi ! vous dirois-je, dans une condition qui laiſſe tant de dédommagemens à la douleur, & mêle aux ſoupirs de

la

la victime tant de consolations & d'adoucissemens; dans une condition, où tout devroit alarmer votre foi, & vous faire craindre l'impénitence au sein de la pénitence même, vous vous révoltez, vous murmurez, vous êtes malheureux avec des soulagemens qui feroient le bonheur de tant d'autres ! Mais, je le veux, votre situation est aussi douloureuse que vous le dites. Faites ici un retour sur votre vie passée. Comparez les maux dont vous vous plaignez, avec ce profond oubli de Dieu où vous avez vécu, avec ce mépris scandaleux de sa loi, ce prodigieux abus de ses graces ; oserez-vous dire que ce que vous souffrez, l'emporte sur ce que vous méritiez de souffrir ? Vos plaies furent profondes, mon cher Auditeur : le remède est violent; mais ne l'avez-vous pas rendu nécessaire ?

La singularité de vos souffrances ? Mais, mon cher frère, pour justifier la conduite de Dieu sur vous, je ne

vous demande qu'un moment d'attention; la réponſe eſt dans vous-même. Si vos ſouffrances ont un caractère particulier, peut-être unique, n'eſt-ce pas à la nature de vos déſordres, qu'il faut l'attribuer ? Auriez-vous oublié ces momens funeſtes, où vous avez enchéri ſur la foule des pécheurs; où vous regardiez preſque comme un crime, de n'avoir à vous reprocher, que des crimes ordinaires? Pouvez-vous réfléchir ſur vos égaremens, ſans vous rappeller ces raffinemens de malice, dont vous futes le premier exemple ? Seroit-il effacé de votre eſprit, ce crime affreux en lui-même, plus affreux encore par ſes circonſtances ? Et ſi la juſtice humaine réſerve pour quelques forfaits plus odieux, ces ſupplices qui ſortent de l'ordre commun, la juſtice Divine devoit-elle vous confondre avec le reſte des coupables ? Dieu étoit-il vengé, votre crime ſuffiſamment réparé, un crime qui lui ſeul en renferma tant

d'autres ? Mon cher Auditeur, vous voyez ce qui vous afflige, & vous ne voyez pas ce qui vous ſauve; & c'eſt ici, que je dois vous reprocher votre ingratitude envers Dieu, & l'injuſtice de vos plaintes. En effet, moins vous trouvez dans vos peines de reſſemblance avec celles d'autrui, plus vous devez comprendre que Dieu s'occupe de vous, & qu'il a les yeux ſpécialement attachés ſur vous ; que des épreuves particulières, & peu communes, annoncent des deſſeins particuliers de ſalut & de prédeſtination ſur votre ame; que vous êtes donc ſingulièrement éprouvé, parce que vous êtes ſingulièrement aimé ; en un mot, que la main de Dieu qui vous frappe, ne s'appeſantit un peu plus ſur vous, que pour y graver plus profondément le ſceau & le caractère des Elus.

La durée de vos ſouffrances ? Mais quelle étendue n'avez-vous pas donnée à vos égaremens, dans une vie

peut-être à peine commencée ? Vous êtes jeune ; en êtes-vous moins criminel ? L'Auteur de votre être avoit mis dans votre ame ce germe de vertu qui devoit éclore aux premiers rayons de sa grace. Avec les penchans les plus heureux, & cultivés par les mains de la Religion, ce cœur fut d'abord chaste & vertueux ; le fut-il long-tems ? Hélas ! l'innocence du premier âge ne fut qu'un instant rapide. Les momens qui le suivirent, furent des crimes, & les crimes furent des scandales. Jeune Mondaine, vous ne vivez, dites-vous, que pour souffrir, & à l'entrée de la carrière, où vous n'attendiez que des fleurs, les épines se multiplient sous vos pas. C'est un événement qui vous a humiliée, & l'humiliation dure encore. C'est l'infirmité qui flétrit vos plus beaux jours, & dans l'épuisement de la langueur, vous n'entendez qu'une réponse de mort. Mais dites-moi ? Une vie si peu avancée, & déjà si coupable ! En

ſi peu de jours, des années de déſordres ! Quel ſpectacle pour le Dieu ſaint ! & s'il vous traitoit dans toute la rigueur de ſa juſtice, une vie entiere de ſouffrances ſeroit-elle encore la juſte proportion & l'équivalent de vos crimes ?

Pécheur, qui avez fourni une plus longue carrière, vous le ſavez, un ſeul péché qui détruit la grace, mérite une éternité de ſupplices ; vous l'avez méritée mille fois. Le Seigneur veut bien ſubſtituer à ces flammes éternelles, quelques inſtans de douleur, & vous murmurez ? Vous laſſez-vous donc d'être aimé ? Ah ! mon frère, ſi ce Dieu mépriſé alloit vous exaucer dans ſa colère, ouvrir l'abyme qu'il avoit fermé, y précipiter un ingrat ! Eh ! ne voyez-vous pas, mon cher Auditeur, ne voyez-vous pas que la durée de vos ſouffrances, eſt celle des miſéricordes de Dieu ſur vous ? S'il vous retient ſur la croix, c'eſt que la diſpoſition de votre cœur le demandoit, & qu'un moyen

de ſalut, toujours néceſſaire, devoit être toujours préſent; c'eſt qu'il voit dans ce cœur, un fond de révolte & de corruption; c'eſt qu'entre le monde & vous, un monde ſi dangereux, & des paſſions auſſi vives que les vôtres, il falloit une barrière impénétrable, un mur de diviſion, qui ſubſiſtât auſſi longtems que vous-même. Vous ſouffrez, mon cher frère, c'eſt un bienfait. Vous continuez de ſouffrir, c'en eſt un autre. Si vous êtes humble & pénitent dans l'affliction, le Ciel vous eſt réſervé; car un Dieu qui ne punit qu'à regret, ne punit pas deux fois; & ſur le nuage de la tribulation, diſoit ſaint Jérôme, la Miſéricorde, comme un autre Arc-en-ciel, vient s'offrir à vous, & vous raſſurer contre un nouveau déluge.

Dieu ſaint! Dieu juſte! n'écoutez plus nos répugnances, ne conſultez que nos beſoins. Heureuſe ſévérité, qui abſout le pécheur, & lui aſſure le pardon. Aimables ſouffrances, qui dirigées par

votre main paternelle, nous font accomplir une pénitence nécessaire, y mettent toute la proportion qu'exigent le nombre & la qualité de nos crimes ; & ce qui doit encore exciter toute notre reconnoissance, nous offrent dans leur caractère, & le choix que vous en faites, le moyen le plus efficace pour nous sauver !

Non, mon cher Auditeur, vous n'aviez ni une idée assez vive du péché, ni assez de zèle contre vous-même, pour choisir la croix la plus propre à expier vos désordres, & à consommer l'ouvrage de votre pénitence ; en voici la preuve. La croix qui vous afflige au moment où je vous parle, & dont l'amertume salutaire va porter le remède jusqu'à la source du mal, est pour vous une croix incommode ; la nature se plaint, votre cœur se révolte, concluez. Si le Seigneur vous avoit laissé à vous-même, quelle croix auriez-vous choisie ? Une croix légère, plus faite pour épargner,

que pour charger le coupable ; une croix paſſagère, qui eût été bientôt remplacée par l'activité & tout le feu des paſſions ; une croix impuiſſante, qui n'eut jamais détruit le mal dans ſon principe, ni puni le pécheur par où il avoit péché. La croix que vous portez, vous accable ; vous en voudriez une autre. Une autre, mon cher frere ? Que vous connoiſſez peu les maux de votre ame, les deſſeins d'un Dieu. Et moi, je veux vous faire admirer ſa ſageſſe & ſa bonté. Vous étiez un de ces hommes, dominés par l'amour des biens ſenſibles, uniquement occupés du déſir d'amaſſer, inſenſibles aux plaintes & aux cris des malheureux. Un revers a dégradé votre fortune ; le Seigneur a ſoufflé ſur ce coloſſe d'iniquité, & l'a réduit en pouſſière. Dans cette ſituation douloureuſe où vous êtes puni par le dénuement & la privation, vous nous dites que vous ſouffririez plus tranquillement le mépris & l'oubli des hommes ; mais

cette croix eſt la pénitence de l'homme ſuperbe, & il vous falloit la croix de l'avare. Cette perte qui vous déſole, eſt le châtiment d'une injuſte cupidité, d'une ame inſenſible & cruelle. Vous déchiriez ſans ménagement la réputation du prochain ; vous n'épargniez ni le ſacré ni le profane ; vous vous faiſiez un jeu cruel de ternir l'honneur de vos frères. Dans cette diſgrace que vous ſuſcite une langue ennemie, vous nous dites que vous accepteriez plus volontiers ce qui mortifie la chair & les ſens ; mais cette croix eſt la pénitence de l'homme ſenſuel, & il vous falloit la croix du médiſant. Ce trait envenimé, perce votre cœur & le pique juſqu'au vif. Depuis que la médiſance vous a frappé vous-même, vous la voyez avec tout ce qu'elle a d'odieux ; vous jugez des plaies que vous avez faites, par celles que vous reſſentez ; cette ſenſibilité vous rend plus circonſpect, vous force au ſilence, & vous corrige.

Vous étiez idolâtre de votre corps, esclave de vos sens, livré à tout l'emportement d'une passion impure. Dans les accès d'une maladie habituelle qui vous consume, vous nous dites que vous seriez moins affecté d'une disgrace, d'un revers; mais cette croix est la pénitence de l'ambitieux, & il vous falloit la croix du voluptueux. Cette maladie aigue & douloureuse va porter jusque dans la moelle de vos os, le châtiment des excès les plus honteux; elle fait servir à la justice des membres qui ont servi à l'iniquité, elle venge le Dieu saint, & punit dans une chair coupable, la profanation de son temple. Que sais-je? Vos désordres avoient été publics. La vanité, l'irréligion, le scandale avoient caractérisé toutes vos démarches. Dieu vous a humilié; mais l'humiliation vous étoit nécessaire, mon cher Auditeur, & elle étoit indiquée par la disposition même de votre cœur. Le Dieu suprême fut

outragé ; vous deviez une réparation à ſa gloire.

Pécheur, qui avez murmuré juſqu'ici ſous la main du Seigneur, cette main, auſſi ſage que bienfaiſante, reconnoiſſez donc votre erreur, & ſouffrez les remèdes proportionnés à vos maux. Expiez l'orgueil & la vanité, par le mépris & la confuſion ; l'avarice & la fraude, par les pertes & les revers ; l'ambition & la cupidité, par l'humiliation & la diſgrace ; un profane & coupable attachement, par l'ingratitude & la perfidie ; la molleſſe & la volupté, par l'infirmité & la langueur.

Rappelons ici en peu de mots les vérités conſolantes qui ont fait le ſujet de cette première partie. Le Chrétien qui ſouffre, & qui fut coupable, ne ſauroit trop les méditer. Vous venez de voir que les afflictions, dans les deſſeins de Dieu, ſont une grace de ſatisfaction, qui nous met au nombre des pécheurs pénitens. Tout y eſt grace

pour nous. Les souffrances en elles-mêmes sont une grace; elles nous font accomplir une pénitence nécessaire, & que nous n'aurions jamais eu le courage de nous imposer nous-mêmes. Le degré de nos souffrances est une grace; il prévient le défaut d'une pénitence que notre lâcheté eut rendu imparfaite, & venge Dieu, autant qu'il doit l'être. Le caractère de nos souffrances est une grace; il produit cette pénitence efficace, qui étant du choix de Dieu même, a tout le mérite & toute la vertu nécessaire pour nous sauver.

Mon Dieu, que vous êtes adorable dans toutes vos voies sur les enfans des hommes! Que de faveurs cachées sous des rigueurs apparentes; & quelles seront les récompenses d'un Maître dont les châtimens mêmes sont autant de bienfaits! Continuons, mes frères, le récit des miséricordes du Seigneur. Vous venez de voir comment les afflictions suppléent dans nous la pénitence,

comme grace de ſatisfaction. Voyons en ſecond lieu, comment elles y opèrent la juſtice & la ſainteté, comme grace de converſion. C'eſt le ſujet du ſecond point.

SECONDE PARTIE.

Pour vous donner une nouvelle idée du prix des afflictions, & pour vous convaincre que dans les deſſeins de Dieu elles ſont une preuve de ſon amour, je les appelle en ſecond lieu une grace de converſion. En effet, je remarque dans la proſpérité trois déſordres qui ſont autant d'obſtacles à la juſtice chrétienne; elle pervertit nos jugemens; elle enflamme nos paſſions; elle détruit les vertus. Or, l'adverſité vient réparer tous ces déſordres. Et d'abord, elle réforme nos jugemens.

Non, mes frères, ce n'eſt point dans ces ſituations brillantes qui nous diſtinguent de la foule, ce n'eſt point dans l'éclat des grandeurs & de l'opulence,

qu'on peut juger sainement du monde, en juger sur-tout en Chrétien. Pour l'apprécier, il faudroit le connoître; mais le connoissons-nous dans les jours de notre prospérité ? Connoissons-nous sa frivolité, lorsqu'il nous éblouit; sa perfidie, lorsqu'il nous caresse; sa corruption, lorsqu'il nous enchante ? Dans ces momens d'illusion, comment se défendre du prestige ? Les apparences en imposent, les objets séduisent, le cœur se passionne, son plaisir est sa raison; mais l'adversité se présente, elle donne l'intelligence, elle répand la lumière :
Isaï. c. 28. *Vexatio intellectum dabit.* Un revers, un mépris, une préférence injurieuse, nous apprend à juger du monde, & le montre tel qu'il est. Il falloit ce revers, pour nous instruire de sa vanité. Il falloit ce mépris, pour nous convaincre de son inconstance. Il falloit cette préférence, pour nous découvrir son injustice. Première réflexion, & premier effet de l'adversité qui rectifie nos jugemens.

Le monde eſt connu, & le mondain déſabuſé.

Non, ce n'eſt point dans ces momens paiſibles, où la faveur du Maître & les douceurs de l'amitié ſemblent nous promettre un bonheur durable, qu'on réfléchit ſur l'inſtabilité des créatures, qu'on ſe reproche l'excès, ou le danger d'un attachement humain. On n'eſt occupé que d'une jouiſſance qui flatte; on ne ſent que le plaiſir & la douceur de s'y livrer; la diſpoſition du cœur éterniſe ce plaiſir, & les objets qui le produiſent. Mais ce protecteur inconſtant, ce parent enlevé ſous nos yeux, cet ami devenu infidèle, nous diſent de la manière la plus forte & la plus perſuaſive qu'il n'eſt rien de ſtable ſous le ſoleil; que nous avions trop compté ſur un appui mortel; que nous donnions trop à la chair & au ſang; que nous partagions un cœur que Dieu vouloit occuper, & que lui ſeul pouvoit remplir. Seconde réflexion, &

second avantage de la tribulation. La vanité des créatures est rendue sensible, & le cœur est détaché.

Non, ce n'est point avec une santé florissante qui promet un long avenir, qu'on est convaincu de la fragilité de ce corps d'argile, & du crime de la vanité qui en fait une idole : ce n'est point au sein de la gloire & de la félicité, qu'on se rend attentif à cette vérité humiliante qui sort du creux des tombeaux : il faut mourir. On est plein de soi-même, entêté d'un prétendu mérite, dominé par ses passions; les yeux sont fermés à toutes les lumières de la grace; mais une infirmité qui survient, une langueur habituelle rappelle en nous le sentiment de ces vérités, & nous les rend personnelles. On se croyoit une divinité, on sent qu'on est homme. Sur ces tristes monumens qu'on foule aux pieds, ce ne sont plus des noms étrangers qu'on apperçoit; on y lit son propre arrêt.

Des membres flétris & décharnés annoncent la dissolution de ce corps mortel. La victime se prépare, & le cœur ainsi disposé par la douleur, est le premier tombeau où l'homme descend pour apprendre à se connoître. Troisième réflexion, & nouveau trait de lumière dont nous sommes redevables aux afflictions. L'homme est averti de son néant, le Chrétien s'élève sur les débris de la chair, & vit pour le siècle à venir.

L'adversité réforme donc nos jugemens. Elle corrige encore nos passions & nos vices.

Dans la prospérité, Dieu frappoit à la porte de notre cœur, & nous étions sourds à sa voix. Il nous avoit souvent avertis, soit par les inspirations de sa grace, ou par l'organe de ses Ministres, mais toujours inutilement : il emploie les afflictions pour triompher de notre résistance, & pour nous soumettre : *In luce sagittarum tuarum ibunt.* Ainsi, cet ambitieux qui vouloit parvenir, Habac. c. 3.

est arrêté par un rival qui fait échouer ses desseins; il trouve dans cette concurrence un frein à ses intrigues & à sa vanité. La grace a choisi ce moment pour le détromper; il reconnoît son erreur. Eloigné de sa fin dernière & poursuivant un fantôme, plus il avançoit, plus il s'égaroit. Il retourne sur ses pas, & conçoit, ô mon Dieu, le noble dessein de s'élever jusqu'à vous. Ainsi, ce riche avide qui se proposoit d'étendre ses domaines & de nourrir sa prospérité du malheur des peuples, se voit dépouillé par un revers qui lui enlève ses possessions. Déchu de ses espérances, privé de ses créatures & de ses appuis, flétri par un arrêt qui renverse sa fortune, en déshonorant sa mémoire, il sent sa foiblesse; & le même événement qui déconcerte ses projets, arrête le cours de ses vexations & de ses injustices. Ainsi, cette femme séduite & bientôt méprisée, apprend que la passion pouvoit compter sur un crime,

mais non pas ſur l'amitié. Précieuſe humiliation qui corrige ſes fautes par ſes dégoûts ! Dans ce moment, Dieu parle à ſon cœur. Il demande ſa douleur & ſon amour, & il obtient l'un & l'autre. Ainſi, cette perſonne que la diſgrace ou l'infirmité bannit du commerce & des ſociétés du monde, évite un écueil où ſon innocence auroit fait le plus triſte naufrage. La ſolitude où elle eſt réduite, interrompt des liaiſons dangereuſes, & la met dans une impuiſſance qui fait toute ſa ſûreté. Loin des créatures, & dans ce ſilence religieux qui eſt un fruit de la grace, ſon cœur ſe purifie. Heureuſe ſituation, où rappellée à elle-même, elle trouve un aſyle contre les paſſions d'autrui & ſa propre foibleſſe ? Effets ſalutaires des afflictions. Elles réforment nos jugemens; elles corrigent nos paſſions & nos Vices; ajoutons qu'elles rétabliſſent & font régner la vertu dans nos ames.

Il eſt étonnant, mes frères, que la

vertu avec tout ce qu'elle a d'attraits, ait besoin de l'adversité pour trouver quelque accès dans nos cœurs. Avouons-le cependant à notre confusion; oui, il faut que nous soyons humiliés, pour être humbles; disgraciés, pour être modestes; affligés, pour être compatissans; infirmes, pour être chastes; en un mot, crucifiés, pour être des justes. Le Roi prophète reconnoissoit lui-même que les afflictions étoient nécessaires, pour imprimer dans son cœur le respect
Psalm. 118. & l'amour de la loi : *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.* Combien parmi nous qui n'auroient jamais porté le joug du Seigneur, si la tribulation ne les avoit conduits à ses pieds & soumis à son empire !

Ne pensez pas cependant, que les vertus qui sont le fruit de l'adversité, ne soient que des vertus forcées, des vertus sans mérite. Ce qui n'étoit d'abord qu'un dégoût naturel, un sentiment humain, la grace le rectifie, le consacre,

& en fait ſon ouvrage. C'eſt alors, que la Religion rentre triomphante dans le cœur de l'homme affligé, & avec elle, les vertus qu'elle inſpire. La Foi; elle remplace le preſtige & l'illuſion des ſens. L'homme inſtruit par l'adverſité s'écrie avec ſaint Paul; tout ce qui ſe voit, n'eſt rien. De vains objets lui offroient l'image du bonheur, il fut ſéduit & trompé; il rend à la Vérité Suprême l'hommage qu'avoient uſurpé le menſonge & l'erreur. Une lumière divine a pénétré ſon ame. Eclairé, déſabuſé, il voudroit éclairer, déſabuſer à ſon tour tant de victimes du monde. Heureux diſciple de la vérité, il en eſt encore le panégyriſte & l'apôtre. L'Eſpérance; elle ſe réveille au cri de l'infortune: nos beſoins & nos malheurs lui rendent toute ſa vivacité, le vrai bonheur commence où finiſſent les intérêts du tems. L'ouvrage de nos mains, cet édifice d'argile qui nous avoit coûté tant de ſoins & de travaux, s'eſt

écroulé. Aſſis ſur des ruines, nous regardons au-deſſus de nous; les Cieux s'ouvrent; nous avons perdu une chaumière, & nous habiterons un palais. La Charité; elle a changé ce cœur terreſtre & mondain. Il eſt à vous, Seigneur ! ce cœur autrefois coupable & malheureux. Il jouit de lui-même, il eſt pur & tranquille. Ce contraſte anime ſa reconnoiſſance. Pour réparer ſes pertes, il redouble ſes hommages. Son amour en eſt plus fort, plus tendre, plus généreux, plus conſtant.

Ainſi, les afflictions de la vie nous ramènent dans les bras de la Religion, & font revivre en nous les vertus. Manaſsès dans les fers, eſt un modèle de pénitence & d'humilité. L'Iſraëlite dans l'oppreſſion, devient un peuple docile, & fidèle obſervateur de la loi. Les frères de Joſeph dans la tribulation, ſe reprochent un attentat juſqu'alors oublié. L'enfant prodigue dans l'excès de ſa miſere ſe lève, il va ſe

jetter entre les bras de ſon père, il recouvre tous ſes droits. La main de l'adverſité, dirigée par l'amour, a ſigné ſon pardon.

Dieu de bonté ! lorſque vous nous avez éprouvés par les afflictions, vous avez donc fait ſervir à notre ſalut cette ſévérité miſéricordieuſe qui ne bleſſe que pour guérir : *Aderas, Domine, miſericorditer ſæviens.* Eſclaves du vice, tranquilles dans nos déſordres, nous étions ſans vertus, & ſans remords. Funeſte ſécurité ! elle eut conſommé en nous le myſtère d'iniquité. Votre main nous a frappés, nous l'adorons. Un Dieu ſans colère, eut été pour nous un Dieu ſans miſéricorde. Oui, Seigneur ! nous le reconnoiſſons aujourd'hui à vos pieds, nous ne l'oublierons jamais : nos maux véritables ſont moins ceux que nous ſouffrons, que ceux dont nos ſouffrances nous délivrent : *Aderas, Domine, miſericorditer ſæviens.*

Avançons, & après avoir vu ce que

l'adverſité ſupplée en nous comme grace de ſatisfaction, ce qu'elle y opère comme grace de converſion, voyons ce qu'elle y achève comme grace de perfection.

TROISIÈME PARTIE.

Quel eſt le Juſte, qui n'ait des fautes à expier, des dettes à acquitter? La vertu la plus régulière offre toujours quelqu'alliage impur. Tel qui s'attendrit ſur les misères & les beſoins d'autrui, eſt en même tems recherché dans ſes goûts, paſſionné dans ſes attachemens, ſenſible à la moindre privation. Celui qui châtie ſon corps, & le réduit en ſervitude, laiſſe dans ſon cœur un déſir immortifié, un penchant à demi combattu. On préſide à une bonne œuvre, on fait le bien avec éclat; mais n'y cherche-t-on que le mérite, & jamais le ſpectacle & le bruit de la vertu? En un mot, dans ceux mêmes, dont la

conduite

conduite nous paroît irréprochable, où eſt l'autorité ſans abus, & la dépendance ſans laſſitude ; l'opulence ſans excès, & la pauvreté ſans défiance ; la fermeté ſans aigreur, & la douceur ſans molleſſe ? Craignez le Seigneur, ô vous-mêmes, qui êtes ſes Elus & ſes Saints : *Timete Dominum, omnes ſancti ejus.* Vous êtes autant de pierres vivantes, deſtinées pour le Sanctuaire ; mais le Souverain Architecte apperçoit en vous pluſieurs défectuoſités, indignes de ſes regards ; ſouffrez donc, ſous la main qui vous polit, tous les coups néceſſaires, pour entrer dans la conſtruction de ſon Temple. Pſalm. 33.

Ainſi, l'adverſité, en premier lieu, nous perfectionne en nous purifiant.

La tribulation eſt encore dans les deſſeins de Dieu, ou une épreuve de jalouſie, qui ſelon l'expreſſion d'un Prophète, ſonde notre cœur, & nous apprécie par nos œuvres : *Domine, probaſti me, & cognoviſti me* ; ou une épreu- Pſalm. 138.

ve d'instruction, qui découvrant au Juste même des défauts ignorés, ou des vertus imparfaites, le désabuse, & lui apprend à se connoître : *Castigasti me, Domine, & eruditus sum.* Vous croyez m'aimer, dit le Seigneur, mais ne confondez-vous pas la nature avec la grace, de simples apparences avec le fond même de vos cœurs ? Je veux m'assurer, en vous éprouvant, si cet amour dont vous vous flattez, soutiendra le choc de l'adversité, si c'est un amour digne de moi. Vous jugerez vous-même, si vous êtes aux yeux de la Souveraine Vérité, ce que vous êtes aux yeux des hommes ; si ceux qui vous louent & vous canonisent, ne sont pas trompés, ou trompeurs ; si, lorsque vous êtes tentés de croire à ces éloges, & de vous en applaudir en secret, ce n'est pas en vous une erreur de la vanité. Oui, mes frères, notre cœur est un livre mystérieux & fermé. L'adversité en rompt les sceaux, & nous paroissons

Jerem. c. 31.

tels que nous ſommes. Le fléau qui vous afflige, diſoit ſaint Cyprien à ſon peuple dans un tems de calamité, a ſervi par l'uſage que vous en avez fait, à montrer ce que vous êtes. En effet, c'eſt dans l'occaſion que l'ami ſe fait connoître, & s'il ſe dément, l'amitié n'eſt plus qu'un vain nom.

Ainſi l'adverſité, en ſecond lieu, nous perfectionne en nous éprouvant; elle nous rend plus humbles par la connoiſſance de nous-mêmes; elle augmente nos mérites par les témoignages de notre attachement & de notre fidélité.

Les afflictions nous offrent un autre avantage, & continuons d'obſerver ce qu'elles opèrent dans l'homme Chrétien, comme grace de perfection. C'eſt au milieu des travaux, & des périls militaires, qu'on diſtingue les héros du ſiècle, & c'eſt au ſein des épreuves, qu'on voit éclater la gloire des héros de la Religion. N[illegible] il n'appartient

qu'à l'adverſité de former ces vertus ſolides, auxquelles on ſubſtitue ſi ſouvent des vertus d'oſtentation, de caprice, & d'humeur; ces vertus courageuſes, ſi différentes de ces vertus commodes que le calme rend ſuſpectes, & qui n'attendent qu'un revers pour ſe démentir; ces vertus déſintéreſſées, qui honorent Dieu pour lui-même, & aux dépens de nous-mêmes; ces vertus éprouvées, & au-deſſus de tout ſoupçon, parce que rien ne peut les ébranler. Qu'il eſt grand aux yeux de la foi, ce Juſte dont la fidélité s'affermit au milieu des obſtacles, & glorifie Dieu par ſa conſtance! Qu'il eſt digne de nos regards, puiſqu'il eſt digne de Dieu même! *Invenit illos dignos ſe.* Sap. c. 3.

Ainſi l'adverſité nous perfectionne en faiſant éclater en nous l'héroïſme des vertus, & la patience des Saints. La tribulation, dit S. Paul, produit l'épreuve; l'épreuve fait naître la patience; la patien[illegible] ſelon l'expreſſion

d'un autre Apôtre, nous élève au comble du mérite, & nous marque du ſceau de la perfection. Quel motif de conſolation & d'encouragement dans la douleur ! *Patientia opus perfectum habet.* Ep. Jac. c. 1.

Vous ſouffrez, mes très-chers frères; on vous perſécute; on vous calomnie; l'ennui & le dégoût vous accablent; Dieu vous éprouve par les aridités & les déſolations intérieures : conſolez-vous. La tribulation accroît vos mérites; elle vous fait acquérir le degré de juſtice & de pureté que Dieu vous deſtine, ce Dieu jaloux de la perfection & de la conſommation de ſes Saints : *Patientia opus perfectum habet.*

Vous ſouffrez, vous qu'une infirmité habituelle enchaîne ſur un lit de douleur. Je ne vous vois point au pied de cette chaire, & je ne puis vous faire entendre ma voix; mais, du moins, que ceux qui m'écoutent, vous reportent les paroles de paix que vous adreſ-

ſe aujourd'hui mon miniſtère ; conſolez-vous. Oui, dans cet état de ſouffrance & de langueur, vous êtes à mes yeux un abrégé de tout ce que la Religion a de plus reſpectable & de plus auguſte. L'aſyle de vôtre infirmité eſt pour moi un Temple. Le lit de vôtre douleur eſt l'Autel. Les linges où repoſent vos membres ſouffrans, me rappellent ces Nappes ſacrées, où l'Agneau de Dieu renouvelle chaque jour ſon ſacrifice. Si vous adorez les décrets du Ciel, ſi votre cœur eſt ſoumis, vous êtes vous-même l'Hôſtie qui s'immole; vous êtes un Prédeſtiné, mon frère, vous êtes un Saint : *Patientia opus perfectum habet.*

Vous ſouffrez, mon cher Auditeur, & vous avez des vertus : votre vie eſt pure ; vous êtes un Juſte, & un Juſte affligé ; conſolez-vous. Tobie a ſouffert. Un Ange lui déclare, qu'il eſt éprouvé, parce qu'il eſt aimé. Le Seigneur vous a frappé, mon cher frère.

Ah ! le Dieu qui vous afflige, eſt donc un Dieu qui vous aime. Vous l'aimez, & vous ſouffrez. Ah ! c'eſt donc pour faire éclater votre amour, ou pour l'épurer. Job a ſouffert. Il a triomphé de l'Enfer par l'héroïſme de ſa patience ; il a préſenté un modèle aux ſiècles à venir, & reçu de la bouche de Dieu même l'éloge d'une vertu conſommée. Tous les ſaints ont ſouffert. L'hiſtoire de la Religion confond le récit de leurs ſouffrances, avec celui de leurs vertus ; ces vaſes d'honneur ne s'y préſentent jamais, qu'avec des larmes, ou du ſang. Que celui qui eſt juſte, devienne donc encore plus juſte, en paſſant par le feu des afflictions. Oui, de nouveaux traits d'adverſité ſont pour un Chrétien de nouveaux traits de grandeur. Si le Ciel pouvoit envier quelque choſe à la terre, il envieroit aux mortels la gloire & le bonheur de ſouffrir : *Patientia opus perfectum habet.*

Je ne ſuis donc plus ſurpris d'entendre un ſaint André, à la vue de la Croix, s'exprimer avec ce langage de feu que la tradition nous a tranſmis. Croix adorable, enfin je vous vois, unique objet de mon eſpérance. Recevez l'hommage d'un cœur qui ne ſoupira que pour vous, qui vous aima conſtamment, qui vous a ſi long-tems déſirée. Bois ſacré, vous avez porté le Dieu que j'adore. Source de gloire & de félicité, hâtez mon bonheur, & réuniſſez le Diſciple à ſon Maître. C'eſt par vous, qu'un Dieu m'a ſauvé, & que je fus inondé de ſon ſang; que ce ſoit par vous, qu'il reçoive aujourd'hui ſa victime. Rendez-lui ſacrifice pour ſacrifice, vie pour vie, amour pour amour. Je ne ſuis plus ſurpris d'entendre un ſaint Ignace martyr, s'écrier plein de joie, que le moment où il commence à vivre pour Jeſus-Chriſt, eſt celui où il commence à s'immoler; accuſer d'avance les bêtes cruelles qui

doivent le dévorer, d'être trop lentes à servir son impatience, & l'ardeur qu'il a de souffrir ; se troubler, s'affliger de vivre quelques momens de plus, de n'être pas assez tôt le froment de Jesus-Christ, une hostie pure & agréable à ses yeux. Je ne suis plus surpris d'entendre Thérèse, cette illustre Amante, exprimer la vivacité de son amour par son avidité pour les souffrances, & proférer cette parole si digne de son cœur : Ou souffrir, ou mourir.

Ah ! Chrétiens, si vous connoissiez le don de Dieu ! *Si scires donum Dei !* Joan. c. 4.
Ces souffrances que vous vous représentez sous les images lugubres du malheur & de la destruction, sont-elles autre chose dans les principes de la Foi, que le gage du salut, le signe de la paix, ce Thau mystérieux qui doit vous soustraire au glaive de l'Ange exterminateur ? *Si scires donum Dei !* Ces adversités que vous regardez comme des marques de colère, quelle idée s'en

formoit ſaint Paul ? Voudriez-vous, diſoit cet Apôtre, que Dieu en vous épargnant des maux paſſagers, vous eût aſſociés à ces heureux du ſiècle qui reçoivent ici-bas leur récompenſe ? S'il vous diſtingue de ces enfans illégitimes, qu'il paroît avoir exclus de ſon héritage, lui ferez-vous un crime de ſon amour ? *Si ſcires donum Dei !* Ces afflictions qui devoient expier vos fautes, & dont vous abuſez par un nouveau crime, quel uſage en feroient tant de réprouvés, ces victimes malheureuſes, condamnées à ſouffrir ſans mérite & ſans eſpoir ? Quel uſage en ont fait les ſaints ? Etoient-ils moins affligés, ou plus coupables que vous ? Jettez les yeux ſur cette troupe illuſtre de Confeſſeurs, de Martyrs. Voyez ces bûchers, ces glaives, ces flots de ſang ; voilà l'image de leurs épreuves & de leurs combats, & vous vous plaignez ? Voyez ces palmes, ces trônes, ces couronnes, ce torrent de voluptés ; voilà le terme

de leurs travaux, voilà ce qui les a ſoutenus, & vous ſuccombez ? L'heureuſe immortalité qui fut le prix de leurs efforts, la gloire qui les environne, ne dit-elle rien à vos cœurs ? *Si ſcires donum Dei !* Ces diſgraces qui vous humilient, qui flétriſſent votre ame, & ne ſemblent vous laiſſer d'autre partage que le mépris & la confuſion, en connoiſſez-vous le mérite & la dignité ? Ah ! mon cher Auditeur, elles vous élèvent au plus haut point de grandeur où l'homme puiſſe aſpirer. Si un mortel peut reſſembler au Dieu qu'il adore, & s'en glorifier, c'eſt le Juſte ſouffrant : *Si ſcires donum Dei !*

Non, ce n'eſt point dans la pompe de l'opulence, ni ſous la pourpre des Rois, ni dans cet appareil de terreur qui annonce les Conquérans, que je cherche des images de mon Sauveur ; je veux le voir ſous des traits plus reſſemblans. Je retrouve ſon innocence dans un Abel, victime de la jalouſie

& de la cruauté; sa soumission, dans un Isaac, courbé sous le glaive qui doit ensanglanter l'autel; sa douceur, dans un Joseph, vendu par ses frères, & captif dans une terre étrangère; sa patience, dans un Job, dépouillé de tout, & couvert de plaies; son humilité, dans un David, qui loin de punir un sujet audacieux, souffre sans se plaindre, & s'abaisse sous la main d'un Dieu vengeur; sa charité, dans un Etienne, qui expire sous les coups de ses ennemis, & fait parler en leur faveur la voix de son sang. Un spectacle si touchant fixe mes regards; je reconnois à ces traits, le Maître que j'adore; mon cœur est attendri & pénétré. Justes, qui souffrez, c'est ici qu'un saint orgueil vous est permis. Est-il rien d'aussi grand, que vous? La vie de Jesus est retracée dans ses victimes; c'est un Dieu, que vous me représentez; vous en êtes la plus parfaite image.

Plein de ces vérités, un Chrétien, en portant ſa croix, s'occupe bien moins des moyens de l'adoucir, que du bonheur de la porter. Où chercheroit-il un remède à ſes maux ? Dans ces amis mondains, dont le langage frivole eſt toujours ſans onction ? Ce ſeroit une erreur. Dans cet eſprit philoſophique, qui raiſonne ſur les maux ſans les guérir, affecte au dehors une fierté qui ſe dement en ſecret ? Ce feroit une vanité. Dans ces larmes & ces gémiſſemens, dont la nature accablée cherche à ſoulager ſa douleur ? Ce ſeroit une foibleſſe. Dans ces diſtractions d'amuſement & de volupté, qui ſans nous rendre plus heureux, ne ſervent qu'à nous rendre plus coupables ? Ce ſeroit une infidélité. Dans ces agitations d'un malade, qui ne fait en changeant de ſituation, que déranger l'appareil de ſes plaies ? Ce ſeroit un nouveau tourment. Non, Chrétiens; mais il jette un regard ſur Jeſus-Chriſt ſouffrant; c'eſt à ſes pieds,

c'eſt dans ſon ſein, qu'il va dépoſer ſes peines.

Voilà, mes frères, le grand ſpectacle que la Foi nous préſente. Elle offre à l'homme affligé, un Dieu modèle, un Dieu conſolateur, un Dieu rénumérateur. Un Dieu modèle. Il a bu dans la coupe d'amertume, il l'a épuiſée juſqu'à la lie. Cœurs lâches, refuſerons-nous quelques gouttes reſtées au fond du calice ? Un Dieu conſolateur. J'entends ſa voix, qu'elle eſt éloquente ! J'ai ſouffert pour vous, je ſouffre avec vous, je ſouffre en vous. Votre Dieu eſt votre ami; vos diſgraces ſont les miennes; mes mérites ſont les vôtres. Un Dieu rémunérateur. Sa Croix fut l'inſtrument de ſon triomphe, & le trophée de ſa victoire. Je ſouffre, & j'eſpère. Pour quelques momens de tribulation & d'amertume, quelle gloire, quelle félicité nous attend !

Suivons donc, mes frères, ſuivons à la trace de ſon ſang, ce Pontife des

biens futurs, & puisqu'il emploie les afflictions, pour faire de nous des pécheurs Pénitens, des hommes Chrétiens, des Chrétiens parfaits, recevons-les de sa main comme des témoignages de son amour. Mais sur-tout, souvenons-nous que dans l'état du péché, nos souffrances seroient des peines stériles & sans fruit pour le Ciel : *Tantâ passi estis sine causâ.* Galat. c. 3. Si nous nous sentons coupables, rentrons en grace avec Dieu, pour en faire des souffrances utiles & méritoires. Nos ames souillées par le crime, sont des vases infectés, où tout se gâte & se corrompt, & la charité seule, consacre nos afflictions, ainsi que nos œuvres.

Et vous, cœurs rebelles, qui murmurez de vos disgraces, abuserez-vous toujours de ce moyen de sanctification que Dieu vous avoit ménagé dans sa miséricorde, & qu'il emploie comme une dernière ressource, pour vous ramener à lui ! Quoi ! tandis que le Chrétien

ſoumis, ſort du creuſet de la tribulation, comme un or éclatant & purifié, vous ne ſeriez qu'un métal défectueux, qui s'y noircit, ou s'y conſume ? Dieu vous frappe, & vous vous révoltez ? Mais ce mouvement ſéditieux, qui repouſſe l'affliction, a-t-il d'autre effet, que d'en irriter le ſentiment, & de vous en ôter le mérite ? Avez-vous oublié, que la réſignation peut ſeule adoucir l'amertume de nos maux ? Ignorez-vous, que nos cœurs humiliés ſous la main du Seigneur, déſarment ſa colère; que ce Juge irrité, devient notre ami; & que dans ce ſacrifice d'expiation qui ſollicite ſa clémence, adorer ſa juſtice & s'y ſoumettre, c'eſt en triompher ?

Dieu ſaint ! Dieu bon ! nous adorons dans vos rigueurs la main d'un père, & l'équité de ſes jugemens. Frappez, Seigneur ! Privations, revers, infirmités, humiliations, déſolations, j'accepte tout, je conſens à tout. Non, je ne veux plus vivre que dans les bras

de la Croix. Serois-je dispensé de souffrir, moi pécheur, pécheur d'origine, pécheur volontaire, pécheur de tant d'années, lorsque je vois le Juste, le Saint, immolé, déchiré, expirant sur le Calvaire ? Non, je ne veux plus me glorifier que dans la Croix. Qu'il est beau de souffrir, quand on voit enchaînés par l'amour, ces mains qui portent le sceptre de l'Univers, ces pieds qui posent sur les astres ! Non, je ne veux plus expirer qu'au pied de la Croix. Heureux moment, où les yeux attachés sur ce signe du salut, je pourrai m'écrier avec mon Sauveur mourant : Tout est consommé; offrir à la justice de son Père, une victime image de sa pénitence, revêtue de ses mérites, arrosée de son sang, & passer de l'Autel de son sacrifice sur le Trône de sa gloire ! Ainsi soit-il.



DISCOURS

Sur la Sainteté.

Sanĉti eſtote, quia ego ſanĉtus ſum.
Soyez ſaints parce que je ſuis ſaint.
Lévitique chap. 19.

VOILA, mes frères, le plus eſſentiel de nos devoirs, le ſeul titre de notre véritable grandeur. C'eſt le Diſpenſateur du mérite & de la gloire qui a parlé ; que les penſées de l'homme viennent ici ſe confondre. La nobleſſe du ſang, l'éclat des dignités, le luſtre des richeſſes, la célébrité des talens, les attraits d'une beauté périſſable, tels ſont les avantages dont l'orgueil humain s'applaudit. Titres vains devant Dieu : le mépris qu'il en fait, eſt prouvé par ſon ſilence. Non, il ne vous dit pas, ſoyez grands dans le monde & ſelon les

idées du monde; mais soyez saints: *Sancti estote.* La sainteté seule est ce lien sacré qui vous unit à moi, qui vous rend dignes de moi. Sans elle, Grands de la terre, vous n'êtes à mes yeux qu'une vile poussiere; Beautés mortelles, vous n'êtes que des sépulcres blanchis; Oracles du monde, vous n'êtes que ténébres & vanité. On n'est grand devant moi, qu'autant qu'on est juste. La vertu seule a droit de me plaire; mes regards vont la distinguer dans cette ame simple & modeste, confondue dans la foule, & s'y reposent avec complaisance. Heureux ceux qui ont le cœur pur; ils mériteront de me voir dans mon Temple. Ouvrages de mes mains, voilà votre destination, & il faut la remplir: *Sancti estote, quia ego sanctus sum.*

Mais quel affligeant spectacle vient frapper nos regards! La contagion de l'iniquité répandue sur tous les états & sur tous les âges; plus de principes,

plus de mœurs ; le vice ſe montrant avec audace, la piété gémiſſante, la jeuneſſe effrénée, le ſexe licencieux, l'enfance criminelle, quelques vertus échappées au malheur des tems & qui habitent au milieu des débris & des ruines, les Saints devenus auſſi rares que ces fruits qui, ſur un arbre déchu de ſa fécondité, ſe laiſſent à peine entrevoir, & ſe perdent ſous les feuilles ; quels triſtes objets ! Pouvons-nous, Miniſtres du Seigneur, pouvons-nous être témoins de cette dépravation preſque générale, ſans éprouver la plus juſte & la plus vive douleur ? Elevons la voix, & que l'excès même du déſordre nous mette dans la bouche des paroles de feu. Que n'ai-je le zèle d'un Elie, l'éloquence d'un Paul, le cœur d'un Saint, pour vous parler de la ſainteté, pour vous convaincre & vous toucher ! Voici mon deſſein. Je prouverai d'abord que la Sainteté eſt pour vous un devoir,

& j'en établirai la néceſſité ; ce ſera le ſujet de la premiere partie. Pour détruire les fauſſes idées qu'on s'en forme trop ſouvent, je vous montrerai en quoi elle conſiſte, & je vous en donnerai des notions préciſes, ce ſera le ſujet du ſecond point.

Eſprit ſanctificateur, purifiez mon cœur & mes levres ; animez toutes mes paroles ; & vous, Reine des ſaints, en recevant nos hommages, obtenez-nous d'imiter vos vertus. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, mes frères, la Sainteté eſt pour vous un devoir. Vous n'occupez un rang parmi les créatures intelligentes & raiſonnables, vous n'êtes des hommes, que pour remplir ce devoir. Vos penſées & vos projets, vos ſentimens & vos réſolutions, vos déſirs & vos œuvres, tout doit tendre à une fin ſi noble. Envain, pour éluder une obligation ſi

essentielle, m'opposerez-vous ce langage trop commun : Nous ne voulons pas être des saints, nous ne prétendons pas être des saints. Vous vous oubliez, mon cher Auditeur, vous vous oubliez ; vous ne connoissez, ni l'étendue de vos engagemens, ni la grandeur de vos destinées. Souffrez que je vous rappelle aux vérités primitives, aux premiers élémens de votre Religion. Revenons sans peine à ces leçons familières, & ne rougissons pas de leur simplicité. Leçons divines, supérieures à toutes les lumières des Philosophes. La dignité de l'homme y est marquée dans ses rapports avec le souverain Etre, & le premier moment où vous vous êtes avili, mon cher Auditeur, est celui où vous avez effacé l'impression, & perdu le souvenir de ces importantes leçons. Pourquoi Dieu vous a-t-il créé, vous demandoit au nom de l'Eglise le Ministre chargé de vous instruire, & de vous donner les premières notions de

la Divinité? C'eſt, répondiez-vous, pour le connoître, le ſervir, & mériter ſes récompenſes. Eh, bien! mon cher Auditeur, chacune de ces réponſes fut un aveu de l'obligation étroite de tendre à la Sainteté. Je vais le prouver, donnez-moi toute votre attention.

Dieu vous a créé pour le connoître. Mais Dieu eſt ſaint, la ſainteté même: rien de plus fréquent dans l'Ecriture, que de l'entendre ſe déſigner par ce nom redoutable. *Saint, Saint, Saint*; c'eſt le Cantique éternel que les Séraphins inclinés répètent à l'envi aux pieds du Trône de l'Agneau. *Reſpectez la terre où vous imprimez vos pas; le Dieu Saint l'a conſacrée par ſa préſence*; c'eſt la voix qui ſe fit entendre à Moyſe ſur la cîme d'Horeb. *Tremblez à l'approche de mon Sanctuaire*; c'eſt l'inſcription placée par les mains de la Religion ſur le frontiſpice de nos Temples. Or, mes frères, pourquoi le Seigneur nous rappelle-t-il ſi ſouvent, & avec une eſpèce

de complaisance l'attribut de sa sainteté, si ce n'est pour nous avertir que nous devons nous-mêmes être des saints ? Je suis le Dieu Saint : *Sanctus*. Dans ce caractère auguste, lisez vos devoirs, & prenez un modèle. Vous êtes mes adorateurs, soyez mes images ; *Sancti estote, quia ego sanctus sum.*

Premier engagement à la Sainteté, l'idée du Dieu que nous adorons.

Dieu vous a créé pour le servir. Mais, s'il est de la gloire d'un Souverain de voir à ses pieds, des sujets attentifs, respectueux, fidèles, servir Dieu, qu'est-ce autre chose qu'étudier sa volonté & l'accomplir ? Or, la volonté de Dieu, disoit saint Paul, & il le disoit à tous sans exception, c'est que vous soyez des saints : *Hæc est*
1. Thess. c. 4. *voluntas Dei Sanctificatio vestra.* On voit des Maîtres donner des ordres, exiger des hommages, mais combien de fois aux dépens de la justice & de l'innocence ! Les servir, c'est en même tems

tems servir leurs passions. Il faut à ces maîtres coupables, des serviteurs aussi coupables qu'eux; & comme l'autorité est un abus, la dépendance devient un crime. Servir le Seigneur, c'est abjurer tous les vices, se dévouer à toutes les vertus. Si vous approchez de ce Monarque Suprême, craignez de blesser ses regards, & souvenez-vous qu'il voit des taches jusques dans ses Anges. C'est par des mains pures, qu'il veut recevoir les dons que vous lui offrez. C'est d'un cœur pur que doivent partir les hommages & les vœux que vous portez au pied de son Trône. Ce sont les ames pures, qu'il comble de ses faveurs, & qu'il admet à sa familiarité la plus intime. Dans le nombre des sujets soumis à son empire, les Saints sont des amis & des confidens; les Hommes de péché sont des ennemis & des rebelles. Quoi! mes frères, vous êtes destinés à le servir ce grand Dieu; eh! pouvez-vous le servir, sans l'aimer? Dans le culte que

nous lui rendons, l'amour, dit ſaint Auguſtin, en eſt l'ame & l'eſſence : *Non colitur niſi amando*; mais l'amour, ce feu céleſte, ce beau feu, eſt-il compatible avec la tache du péché ? Un Dieu jaloux peut-il le reconnoître dans les amateurs du monde, dans ces hommes charnels qui n'ont d'empreſſement & d'activité que pour ce qui peut les ſéduire & les corrompre ? Profanes, dit le Seigneur, ouvriers d'iniquité, retirez-vous, je ne vous ai jamais connus
Matth. c. 7. *Nunquam novi vos : diſcedite à me qui operamini iniquitatem.*

Second engagement à la Sainteté, la volonté du Souverain Maître qui ne veut à ſon ſervice que des ſaints.

Dieu vous a créés pour mériter ſes récompenſes. Mais vous le ſavez, rien d'impur ne doit entrer dans ſon Royaume. Ce Royaume eſt l'héritage des enfans; mais n'eſt-il pas écrit, ſoyez parfaits comme votre Père céleſte eſt parfait. Vous l'attendez ce Royaume éternel;

mais celui qui se nourrit de cette espérance, dit l'Apôtre saint Jean, s'impose à lui-même l'obligation de tendre à la Sainteté. Il sait que le Dieu en qui il espère, est le Dieu Saint, il doit lui ressembler; il en exprime tous les traits dans une vie pure, & innocente, & pour obtenir ses récompenses, il offre des vertus : *Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat se, sicut & ille sanctus est.* Je suis frappé, s'écrie le Roi prophête, je suis ébloui de la beauté de votre maison, ô! Dieu des vertus; j'y vois un Dieu magnifique dans ses dons, un fleuve de paix, des trônes plus éclatans que le Soleil; mais dans ce torrent de délices, sur ces trônes de lumière, je ne vois que des saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

1. Joan. c. 3.

Psal. 67.

Troisième engagement à la Sainteté, le souvenir de notre fin dernière, & la conformité qui doit se trouver entre nos actions & nos destinées.

Vous ne pouvez donc plus vous le

diſſimuler, mes frères, & en remontant aux premières leçons de votre enfance, vous êtes forcés d'en convenir; le ſeul titre de notre création, cette fin générale que Dieu s'eſt propoſée en nous donnant l'être, nous oblige à l'honorer ce Dieu Souverain, & à nous reſpecter nous-mêmes. Nous ne ſommes donc ſur la terre que pour être des ſaints. Vérité qui réſulte évidemment de ce principe de l'Apôtre: Tout ce qui exiſte dans le
1. Cor. c. 3 monde, le monde lui-même ne ſubſiſte que pour les élus: *Omnia veſtra ſunt.... ſive mundus, ſive vita.... ſive præſentia.* Non, les générations ne ſe ſuccèdent, que pour former les ſaints, pour donner lieu à la plénitude & à la conſommation
Eph. c. 4. des Elus: *Ad conſummationem ſanctorum.* Et ſi l'étonnante révolution qui doit finir les tems eſt encore différée, c'eſt que le nombre des ſaints n'eſt pas encore rempli; il n'y aura plus de tems, lorſqu'il n'y aura plus de ſaints à former:
Apoc. c. 10. *Tempus non erit ampliùs, ſed conſummabitur myſterium Dei.*

Homme prévaricateur, que faites-vous donc sur la terre ? C'est Dieu même qui se plaint : *Ut quid terram occupat* ? Quoi ! tandis que dans la nature, tout contribue à glorifier son Auteur, tandis que l'animal le plus vil remplit dans l'Univers la fin pour laquelle il existe, vous êtes le seul qui troublez ce bel ordre ? Et delà, que s'ensuit-il ? Réflexion humiliante. Les bienfaits du Seigneur étoient destinés à vous rappeler vos obligations; sa gloire exigeoit le sacrifice de vous-même; des mains chargées de ses dons devoient offrir à ce Dieu bon, à ce Dieu Saint, l'hommage de votre reconnoissance, & l'encens des vertus. Vous manquez à une fin si essentielle; dès-lors vous n'avez plus aucun droit aux bienfaits du Créateur. L'air que vous respirez, ce pain dont vous vous nourrissez, ces fruits dont vous vous désaltérez, sont autant de larcins dont je vous vois coupable. Usurpateur

Luc. c. 13.

des dons de Dieu, que ce monde où vous habitez, se soulève contre vous & venge le Créateur outragé. Terre, tu portes un ingrat; ferme ton sein, & reprends les trésors que tu lui prodigues. Fleurs qui parez nos champs, dérobez-lui un spectacle dont il s'est rendu indigne. Fruits délicieux, repoussez la main qui ose vous toucher, & qui ne vous touche que pour vous profaner. Quel est dans la classe des êtres, ce mortel qui oubliant le Créateur, ne vit que pour lui-même, & pour flatter ses passions? Quel est ce tyran, ce corrupteur de la nature, qui force les créatures qui l'environnent, à nourrir l'homme de péché; leur fait violence, selon l'expression de l'Apôtre; les oblige à se plaindre, à crier vers le Ciel, pour être affranchies de cet état de servitude & de corruption? Quoi! il existe ce pécheur; il n'a peut-être existé jusqu'ici, que pour méconnoître l'Auteur de tout bien, pour l'insulter par son irréligion

Rom. c. 28, ℣. 20 & 21.

& ses scandales ? Ah ! s'il respire encore, c'est donc pour faire éclater dans sa personne, ou une Providence miséricordieuse qui laisse à l'homme coupable le tems d'expier ses fautes & de réformer ses mœurs, ou une Justice inflexible, qu'il aura irritée par son obstination, & provoquée par ses crimes.

Telle est donc notre destination sur la terre, n'y vivre que pour Dieu, nous considérer dans l'Univers comme dans un Temple, où nous devons à l'Etre Suprême le tribut de nos sentimens & de nos vertus. Nous sommes créés pour cette fin, c'est le devoir de l'homme; mais que sera-ce, si nous considérons, si nous approfondissons l'homme Chrétien ?

En effet, si dans l'ancienne alliance qui n'étoit que l'ombre de la nôtre, le Seigneur vouloit un Peuple saint, des Ministres saints, des Victimes saintes, c'est-à-dire sans défaut; si dans ce culte, quoique figuratif, la multitude des

obſervances & des purifications, les peines décernées contre les violateurs de la loi, ſi tout enfin annonçoit à Iſraël le Dieu Saint, un Dieu que ſa ſainteté rend terrible; le peuple Chrétien, ce peuple privilégié, dépoſitaire d'un culte plus parfait, inondé du ſang de cette victime qui a tout ſanctifié par ſon oblation, le peuple Chrétien pourroit-il méconnoître tout ce qu'exige de lui la grandeur de ſes prérogatives & de ſes deſtinées? Ici, mes frères, je pénètre dans le fond même de ma Religion; je mets ſous vos yeux un plan abrégé de cette Religion divine. Renouvelez votre attention.

Pourquoi un Dieu s'eſt-il incarné, pourquoi ſes travaux, ſes ſouffrances, & ſa mort? Il eſt venu ſatisfaire pour nos crimes, venger la ſainteté de ſon Père, détruire le péché & renverſer ſon empire. Deſtruction du péché, ne perdez pas cette réflexion, deſtruction du péché, tellement liée au plan de la

Religion, que dans la promeſſe qui fut faite à Daniel d'un Meſſie, elle lui fut montrée comme ce prodige de puiſſance & de miſéricorde qui devoit conſommer la miſſion de l'Homme-Dieu, & caractériſer le Réparateur du monde : *Ut finem accipiat peccatum.* Dan. c. 9.

Quelle eſt la doctrine & la morale du Sauveur ? J'ouvre ce Livre divin où la ſageſſe du Père a tracé nos devoirs, & j'y lis ces maximes immortelles : Il faut ſe ſouvenir qu'on a un Père dans les Cieux, & que ce Père adorable eſt notre modèle ; s'occuper, ſe pénétrer de cette auguſte vérité, en faire la règle de tous nos deſſeins, de tous nos projets ; voilà pour la pureté de l'eſprit. Il faut veiller ſur ſoi-même, ſe détacher des biens ſenſibles, réſiſter aux attraits de la volupté, s'interdire un déſir, un regard, qui pourroit altérer notre innocence ; voilà pour la pureté du cœur. Il faut captiver ſes ſens, crucifier ſa chair, ſe défendre de

la corruption par la mortification & la pénitence ; voilà pour la pureté du corps. Ainſi , dans la doctrine de l'Homme-Dieu, pas une maxime qui ne preſcrive la ſainteté, & ne l'inſpire. Il ne parle, ce Divin Légiſlateur, que pour tonner contre le vice, pour rendre à la vertu tout ſon éclat, pour la faire triompher dans tous les cœurs : *Ut adducatur juſtitia.* Ibidem.

Quel étoit le deſſein du Fils de Dieu, & quel devoit être le fruit de cette nouvelle alliance qu'il venoit cimenter de ſon ſang ? Il vouloit ce Dieu Saint, ſe former une nation ſainte, un peuple parfait. Il venoit établir un ordre de Prêtres-Rois qu'il laiſſe après lui, lorſqu'il remonte vers ſon Père, & qui doit continuer dans ſes membres ſon oblation pure & ſans tache, perpétuer les fruits de ſa victoire & de ſon empire ſur le péché. Oui, mes frères, le Fils de Dieu, en quittant la terre, ſubſtitue à ſa place un peuple privilégié, pour

rendre sa sainteté visible dans tous les tems, & jusqu'à la consommation des siècles. Peuple Chrétien, telle est votre vocation, & qu'elle est sublime ! Or, mes frères, chacun de nous, faisant partie de ce peuple, se trouve donc compris dans cette destination; chacun de nous doit donc dans sa personne, représenter Jesus-Christ, exprimer Jesus-Christ, & si on peut le dire, éterniser Jesus-Christ sur la terre : *Ut adducatur justitia sempiterna.* Ibidem.

Enfin, rappelez-vous les mystères, & les sacremens dont ses Ministres sont les dispensateurs : ont-ils d'autre effet, que d'imprimer dans nos ames, ou d'y réparer les traits de la Sainteté? Qu'avons-nous promis, en entrant dans ce Corps mystique dont ce Dieu Rédempteur est le chef, sinon de contribuer à sa perfection par les mérites & les accroissemens de la Sainteté; d'être saints dans les bornes que prescrit l'humanité, comme Dieu lui-même est Saint, puisque

nous sommes ses enfans; saints comme son Eglise est sainte, puisque nous sommes ses membres; saints comme ses Elus sont saints, puisque nous sommes leurs frères, puisque nous avons la même origine, la même vocation, la même esperance, & que, Citoyens anticipés du Ciel, nous devons y habiter, selon saint Paul, par l'élévation de nos sentimens, & la pureté de nos mœurs?

Ah! mes frères, en jetant un coup-d'œil sur le tableau que je viens de vous présenter, pouvez-vous ignorer vos obligations & vos engagemens? Dans le sein d'une Religion qui ne veut que des saints, la Sainteté doit-elle être étrangère à un Chrétien? & n'est-ce pas le Chrétien qui effaçant en lui ce sacré caractère, devient étranger à sa Foi & à sa Religion?

Esclave du monde & des passions, aveugle volontaire, vous affectez de méconnoître une vérité qui vous confond. Allez, Chrétien prévaricateur,

lâche déferteur de la vertu. Vous ne voulez pas, dites-vous, être un faint, vous ne prétendez pas être un faint. Soyez donc un ingrat, abufez des plus vives lumières, des graces les plus fortes & les plus touchantes. Soyez un rebelle; abjurez votre foi, & démentez-la par vos œuvres. Soyez un parjure, & manquez fans pudeur à la grace de votre adoption, à vos fermens, à Dieu même. Vous ne voulez pas être un faint, vous ne prétendez pas être un faint. Allez donc fur ces Fonts baptifmaux, où vous futes régénéré à la face du Ciel & de la terre. Prenez des mains de l'Eglife le Livre facré où vous futes admis dans la fociété des faints; rougiffez du titre augufte d'enfant de Dieu; faites effacer ce beau titre, effacez vous-même & déchirez de votre propre main votre nom écrit pour l'immortalité, & figné du fang de Jefus-Chrift. Vous ne voulez pas être un faint, vous ne prétendez pas être

un ſaint. Soyez donc anathème; vivez donc ſans conſolation & ſans eſpérance. Plus de ſainteté; c'eſt-à-dire, plus de communication entre Dieu & vous; plus de part avec Jeſus-Chriſt; plus de mérites & de récompenſes.

Dieu eſt ſaint : *Sanctus*; je l'ai dit, mes frères, & puis-je trop le répéter ? Non-ſeulement il vous permet, mais il exige de vous ce trait de reſſemblance avec lui. Vos offrandes, vos vœux, vos ſentimens, tout en vous doit porter l'empreinte de la pureté de ſon Etre; il veut ſe voir, ſe contempler dans vous-mêmes. Soyez ſaints, parce qu'un Dieu eſt Saint : *Sancti eſtote, quia ego ſanctus ſum.* Que la chair & le ſang cherchent à obſcurcir cette vérité, l'éclat de ſa lumière diſſipe tous les nuages. Là Sainteté ſe montre à nous, elle nous ſuit par-tout, elle avertit, elle ménace, elle reprend avec cette voix impérieuſe qui juge les conſciences, & nous force à rougir

de nous-mêmes. Ame voluptueuse & criminelle, c'est elle qui va troubler cette fausse paix dont vous vous flattez dans l'ivresse des passions, vous reprocher l'infamie d'un engagement impur, vous retracer l'idée effrayante des jugemens de Dieu, ouvrir ces abymes de feu où ce Dieu outragé accable le pécheur de tout le poids de sa colère. Ame téméraire & présomptueuse, c'est elle qui ne cesse de vous dire; évitez l'occasion. Ces entrevues & ces familiarités sont le germe du péché. Cette liaison a commencé d'abord par la sensibilité du cœur; l'intérêt de la passion vous en déguise le péril; vous serez punie de votre erreur, & cette amitié prétendue honnête finira par un crime. Ame lâche & inconstante, c'est elle qui vous représente si vivement, tant d'inspirations négligées, tant de projets de réforme abandonnés, tant de pieux sentimens étouffés par la crainte du monde & de ses censures, cette vie

ſtérile & anti-chrétienne, dont une partie ſe paſſe à former des réſolutions, & l'autre à les rendre inutiles. Ame mondaine, ame infidèle, c'eſt elle qui vous reproche au moment où je parle, l'abus d'un tems dont les vanités du ſiècle & ſes folles joies ont profané les plus beaux momens, l'abus d'un cœur qui avoit reçu de l'Auteur de la nature les inclinations les plus heureuſes, & qui pour ſe corrompre a eu mille combats à livrer contre lui-même; l'abus de tant de graces qui devoient vous conduire à une ſainteté peut-être éminente, vous placer dans le rang de ces grandes ames qui font l'ornement & la gloire de la Religion. En un mot, mes frères, l'Eſprit divin qui nous a marqués du ſceau de l'adoption, & qui n'agit en nous que pour y former les vertus qui font les ſaints, cet Eſprit de pureté ne ceſſe de vous rappeler à des mœurs plus Chrétiennes. Ses lumières, ſes invitations, ſes inſtances feront-elles

inutiles ? Vous entendez ſa voix, n'endurciſſez pas vos cœurs, elle vous annonce les oracles du ſalut, & ſi vous lui réſiſtez, craignez qu'à l'heure de la mort elle ne prononce des anathèmes. Il viendra ce dernier moment, où le monde diſparoît, où l'illuſion finit, où la Religion triomphe, & reprend tous ſes droits. Elle paroîtra cette Religion ſainte, & revêtue de la pureté, de la juſtice, de l'éternité de Dieu même, elle commencera votre jugement, & qu'aurez-vous à lui répondre ? Tout ſera contre vous. Vos engagemens & vos promeſſes; vous les aurez violés mille fois, vous aurez trahi vos ſermens. Cette Foi dont les maximes devoient diriger vos ſentimens, & ſanctifier toutes vos œuvres; vous l'aurez démentie par votre conduite, & déshonorée par vos ſcandales. Les Sacremens où tant d'autres auront nourri leur piété, ranimé leur ferveur; vous les aurez négligés, ou reçus dans un cœur ſouillé par le

vice. Les grandeurs du ſiecle futur, & ſes biens ineffables ; vous les aurez ſacrifiés au monde, à ſa vanité, à ſa corruption. Infidèle, vous périrez donc au centre des lumières, à la vue de la Croix, inondé du ſang de Jeſus-Chriſt. Vous l'aurez profané ce Sang adorable, & cette profanation ſera le plus grand de vos crimes. Le Sang d'un Dieu qui devoit être pour vous une ſource de grace & de ſalut, imprimera ſur votre ame le ſceau de la malédiction & de la vengeance. Mais ! ſi vous périſſez, ce ſera malgré moi, & le Seigneur n'aura point à me reprocher de vous avoir laiſſé ignorer le plus eſſentiel de vos devoirs. Soyez ſaints, parce que Dieu eſt ſaint. Je n'ai ceſſé de vous faire entendre cette vérité dans la première partie de ce Diſcours. Eh ! comment pourriez-vous la méconnoître, lorſque le Ciel, la Terre & l'Enfer l'atteſtent avec moi ; le Ciel par ſon cantique immortel, la Terre par ſon

encens, l'Enfer par ses supplices? *Sancti estote. Sanctus Dominus Deus.* Mais ce n'est point assez, mes frères, de vous avoir prouvé que vous devez être des saints, & comme on se fait trop souvent une fausse idée de la Sainteté même, il faut en fixer le véritable sens, & vous en donner des notions précises. C'est le sujet de ma seconde partie.

Pfalm. 98.

SECONDE PARTIE.

Nous devons être des saints, mais en quoi consiste la Sainteté? Plus l'obligation est essentielle, plus l'examen est important. La justice Chrétienne n'étant autre chose que l'accomplissement de la volonté divine, & Dieu dont la sagesse est infinie, ayant réglé nos devoirs sur le rang que nous occupons dans l'ordre de sa Providence, il a mis une exacte proportion entre les graces qu'il nous prépare, & les vertus qu'il exige. La Sainteté n'a donc rien que de prati-

cable, & dans l'idée qu'on s'en forme, il ne doit rien entrer que de juſte & de vrai; il ſeroit auſſi dangereux d'exagérer cette idée, que de l'affoiblir. Cependant, il n'eſt que trop ordinaire de ſe faire une fauſſe image de la vertu; & par une erreur affectée qui favoriſe la molleſſe & la lâcheté, on aime à outrer les devoirs, pour ſe perſuader qu'ils ſont au-deſſus des forces humaines. La manière dont on envisage la Sainteté, lui donne un air de prodige qui fournit un prétexte pour s'en diſpenſer. En effet, mes frères, lorſqu'animés du zèle de votre ſalut, nous vous preſſons de travailler à votre ſanctification, & de remplir à cet égard les engagemens du Chrétien, quelle eſt votre réponſe? On veut que nous ſoyons des ſaints; mais faut-il donc s'exiler de la ſociété, rompre toutes les liaiſons, négliger ſes intérêts temporels ou y renoncer, s'interdire toute eſpèce de plaiſir, ſe condamner aux veilles & aux macérations,

pratiquer ce qu'il y a de plus difficile & de plus parfait dans la vertu; en un mot, ne peut-on vivre en Chrétien, ſans être de ces ames fortes qui s'élèvent au plus haut point de la ſainteté ? Mes frères, ſans rien exagérer, mais auſſi ſans rien vous diſſimuler de vos obligations, je vais répondre à toutes les queſtions que vous nous faites, & la morale que je dois vous développer, ſera d'une part, tellement proportionnée à votre foibleſſe, & de l'autre, ſi conforme aux véritables principes, que vous ne pourrez vous y refuſer, ſans renoncer en même tems au ſalut, & ſans étouffer dans vos cœurs tout ſentiment de Chriſtianiſme & de Religion.

Non, Chrétiens, on n'exige point que vous faſſiez avec le monde un divorce éternel, que vous vous enfonciez dans l'horreur d'un déſert, ou dans l'obſcurité d'un ſaint aſile, à moins que par des raiſons perſonnelles, vous n'ayez à craindre le nau-

frage de votre innocence; car alors il faut difparoître & chercher fon falut dans la fuite; mais on veut qu'au milieu même du monde, vous vous en fépariez d'efprit & d'affection; que vous en ufiez, felon le précepte de l'Apôtre, comme n'en ufant pas; que l'humble défiance de vous-mêmes, de fages précautions, les vues & les motifs de la Foi vous fervent de préfervatifs contre fa corruption. On veut, que dans une vie de tumulte & d'agitations, où diffipé par les objets, diftrait par les foins & les embarras, entraîné par une foule de projets & de défirs, vous fentez que votre cœur s'égare, que votre Religion s'affoiblit; on veut que vous vous réferviez certains momens pour entrer en compte avec vous-mêmes, pour reconnoître humblement vos fautes, réparer vos pertes, & dans le fouvenir de votre fin dernière, vous préparer de nouvelles forces contre de nouveaux dangers.

On n'exige point, qu'en vivant au milieu du monde, vous retranchiez les liaisons & les rapports nécessaires que vous donnent avec lui des devoirs réciproques. On sait que la vie civile a ses engagemens, la société ses bienséances, l'amitié ses objets légitimes; mais on veut qu'un esprit de Religion préside à vos engagemens, & vous dirige dans le choix de vos sociétés. Tendresses profanes, sentimens passionnés, attachemens qui produisent le trouble ou la mollesse, tout cela est impur, est incompatible avec la vie Chrétienne, est une preuve, ou un présage de corruption. On veut, que vous cherchiez dans vos entrevues & vos conversations, ce que l'Apôtre y cherchoit lui-même, l'avantage de se voir pour se consoler mutuellement par la communication d'une même Foi; que parmi des Chrétiens qui par-tout doivent agir en Chrétiens & en enfans de lumière, les visites & les entretiens

ſoient un commerce de charité, un lien de perfection, ſelon le même Apôtre; que ceux qui connoiſſent Dieu, n'ayent pas à rougir de s'y faire connoître eux-mêmes; qu'on puiſſe y paroître vertueux, ſans être ridicule, avoir la liberté d'y placer un mot d'édification, ou la conſolation de l'entendre. Je ſais, qu'à la honte de notre ſiècle, ce n'eſt là, ni l'eſprit, ni le langage du monde; mais c'eſt le langage & l'eſprit du Chriſtianiſme. Ainſi on vous repréſente, & on vous repréſentera éternellement, le danger de ces ſociétés mondaines, où vous perdez le goût des choſes de Dieu, & la crainte de ſes jugemens; le déſordre de ces ſociétés médiſantes, où la réputation du prochain eſt déchirée, la piété traitée de ſuperſtition & de foibleſſe; le crime de ces ſociétés libertines, où l'entrevue des deux ſexes allume ſi ſouvent de coupables feux, & devient un commerce de corruption, où l'un renonce à ſa dignité, & l'autre à ſa pudeur;

le

le ſcandale de ces ſociétés impies, où l'erreur dogmatiſe, où l'incrédulité blaſphème ſans réſiſtance & ſans contradiction, où vous prêtez l'oreille à la voix du ſerpent, après avoir préparé vous-même la ſéduction par des lectures auſſi dangereuſes que téméraires. Oui, Chrétiens, ſi vous êtes ſenſibles aux intérêts de votre ame, ſi vous voulez vous conſerver purs au milieu de ce monde corrompu, ou choiſiſſez vos ſociétés, ou reſtez ſeuls avec votre innocence.

On n'exige point, que vous négligiez vos intérêts temporels, que vous y renonciez, que vous vous dépouilliez de l'uſage & de la propriété de vos biens. Mais en vous laiſſant vos poſſeſſions, ſi elles ſont avouées par la juſtice & l'équité; les ſoins néceſſaires & conformes à votre état, les fruits légitimes de votre induſtrie & de vos talens, tout ce qui peut entrer dans les bienſéances raiſonnables &

chrétiennes qu'exigent votre naiſſance, votre rang, vos emplois; en vous laiſſant tout cela, on condamne vos vues ambitieuſes, vos déſirs injuſtes, les voies obliques que vous employez pour réuſſir, un faſte que l'Evangile réprouve, & que le monde même cenſure. On veut, que ſous une loi qui ne reſpire qu'amour & bienfaiſance, le ſuperflu de vos biens ſoit deſtiné au ſoulagement de vos frères, victimes de l'indigence & de l'infirmité; que ce ſuperflu ſoit décidé par les principes de la Religion, jamais par les raiſonnemens de la cupidité & de l'orgueil; que vous verſiez dans le ſein des pauvres cette portion des biens temporels, dont la Providence vous a établis les diſpenſateurs, pour fournir à leurs beſoins, & rétablir cette égalité dont parle
2. Cor. c. 8. ſaint Paul : *Ut fiat æqualitas.* Et vous, Riches ſuperbes & ſenſuels, qui vivez au ſein de l'abondance, répondez-moi. Ne vous reſte-t-il rien de vos profuſions

pour en faire quelques ſacrifices à la Charité ? Le ſalut ſeroit-il acheté trop chèrement, par quelques retranchemens, ou par quelques aumônes ? Cœurs impitoyables , le pauvre languit dans l'obſcurité , doublement malheureux, d'être pauvre, & d'être ignoré ; ou s'il paroît, c'eſt pour nous donner le ſpectacle affligeant de ſa nudité , & vous ne la couvrez pas ? de ſes larmes , & vous ne les eſſuyez pas ? de ſes plaies, & vous ne les fermez pas ? L'humanité ſouffre dans vos frères, Dieu lui-même ſouffre dans ſes images. Barbares ! le Ciel voit avec indignation le mépris que vous en faites ; ils ſeront vos juges, & leurs beſoins ſont vos crimes.

On n'exige point, que vous retranchiez toute eſpèce de plaiſir ; il eſt des plaiſirs innocens, des amuſemens permis, que la vertu elle-même ne s'interdit pas toujours ; mais loin de vous, les plaiſirs bruyans , les jeux ruineux, les chants laſcifs, les fêtes licencieu-

ses, ces théâtres où sont étalées toutes les pompes du siècle, auxquelles vous avez renoncé dans les bras de la Religion ; écoles du vice, où tant de Chrétiens vont chercher le germe ou l'aliment des passions ; lieux funestes, où si vous êtes tranquilles au milieu de tout ce qui peut ébranler l'ame & la blesser, c'est parce que vous êtes, ou trop aveugles pour en voir le danger, ou trop corrompus pour en sentir la malignité & la corruption. On veut, que dans un Chrétien dont le nom même est un engagement à la mortification & à la pénitence, les récréations permises ne soient qu'un délassement de l'exactitude à ses devoirs, un moyen pour les remplir avec plus de facilité ; on veut, que dans un Chrétien qui a péché, & peut-être beaucoup péché, le plaisir soit toujours, si je puis user de ce terme, l'enfant de la pénitence & de la douleur. Vous voulez des plaisirs, mon cher Auditeur ; il en est un

que je vous propoſe, & dont je vous invite à goûter toute la douceur, c'eſt la paix de la conſcience; mais cette paix eſt le partage d'un cœur fidèle qui nourrit ſa vertu de privations & de ſacrifices, qui ôte le plus qu'il peut à la nature & aux ſens, & à cet égard, mes frères, on peut toujours plus qu'on ne penſe.

On n'exige point de vous ces pénitences deſtructives, ces macérations ſanglantes, qui immolent au pied de la Croix tant de ſaints pénitens. Ces pratiques rigoureuſes ne ſont point, je l'avoue, d'une obligation générale. Elles peuvent être utiles, néceſſaires même à certains pécheurs, qu'une vie d'égarement rend plus redevables à la Juſtice divine. Pour eux, le ſacrifice eſt un holocauſte, & le feu de la pénitence doit conſumer la victime. Mais ſans vous impoſer l'obligation de les imiter, on veut du moins, que vous ôtiez à ce corps de péché, tout ce qui

contribue à flatter ſes goûts & à fomenter ſes révoltes ; que vous retranchiez, vous ſur-tout, perſonnes du ſexe, cette recherche éternelle de vos aiſances & de vos commodités, ces délicateſſes payennes, cet amour de votre corps, ſi fécond en précautions & en adouciſſemens, & qui anéantit en vous toute ſévérité évangélique. On veut, mon cher Auditeur, qu'à la ſuite du Maître que vous adorez, vous portiez la Croix, & que vous ſoumettiez la chair à l'eſprit, pour ſoumettre l'eſprit à Dieu. On vous fait obſerver, qu'une vie molle & ſenſuelle où l'on n'apperçoit jamais ni renoncement, ni ſacrifice, fut toujours aux yeux de la Foi, une vie de ſcandale & de réprobation ; en un mot, qu'un Chrétien n'eſt prédeſtiné, qu'autant qu'il eſt conforme à ſon modèle, à ſon Chef ſouffrant & crucifié.

Voilà, mes frères, ce que nous vous repréſentons, d'après les principes

généraux de la morale chrétienne, ce que nous vous demandons l'Evangile à la main. Mais recueillons en peu de mots ce que vous venez d'entendre, car puis-je trop insister sur des vérités si importantes? Dans la nécessité où vous êtes de vivre & de converser avec le monde, donnez-lui ce qu'exigent les vues de la Providence; mais ne confondez jamais vos devoirs avec vos passions & vos erreurs, & que le Citoyen ne vous fasse jamais oublier le Chrétien. Dans vos sociétés, soyez civils, affables, prévenans; mais toujours chastes, modestes, précautionnés. Dans le soin de votre fortune, dans l'éducation de vos familles, mettez l'attention & l'activité nécessaires; mais retranchez l'orgueil, la cupidité, l'injustice. Dans les soulagemens que réclame la fragilité humaine, craignez de donner à la sensualité, ce que vous croyez n'accorder qu'à la foiblesse. Joies innocentes, modérées, consacrées par

la pureté du motif, on vous les permet; on réprouve la molleſſe & les délices.

Mais vous nous demandez encore, & c'eſt la derniere queſtion que vous nous propoſez : Eſt-il donc néceſſaire pour ſe ſanctifier, d'atteindre à une vertu ſublime, & ne ſauroit-on vivre en Chrétien, ſans être de ces ames fortes, qui s'élèvent au plus haut point de la Sainteté ? Je ſais, mes frères, que dans la maiſon du Père Céleſte il eſt pluſieurs demeures ; que dans l'ordre du ſalut, il eſt différens degrés de grace, & conſéquemment divers degrés de mérite. Une étoile différe en clarté, d'une autre étoile, c'eſt la penſée de
1. Cor. c. 15. ſaint Paul : *Stella differt à ſtellâ in claritate.* Mais pour éclaircir la matière, & pour vous donner une idée préciſe de vos obligations, je diſtingue trois choſes que je vous prie d'obſerver avec moi ; le fond de la Sainteté, les progrès de la Sainteté, & ce degrès

d'élévation dans la vertu, que je nomme l'héroïſme de la Sainteté. Je conviens d'abord avec vous, que nous ne ſommes pas tous appellés à ces vertus ſublimes qui ſont le partage de quelques ames privilégiées, en vous faiſant toutefois remarquer qu'une vertu ſupérieure peut obliger quelquefois ceux mêmes qui s'en défendent ; car, mes frères, la deſtination que Dieu fait de nous, n'eſt pas toujours celle que nous faiſons de nous-mêmes. Que d'obſtacles ne met pas à ſes deſſeins, l'amour déréglé de ſoi-même, l'eſprit de molleſſe, le goût d'une fauſſe liberté ! La grace vouloit nous élever, notre lâcheté nous rabaiſſe, & feroit-ce une conjecture hazardée, mes frères, d'avancer que le monde nourrit actuellement dans l'eſclavage des ſens, & tient aſſervies à ſes loix, des ames que Dieu s'étoit réſervées, pour confondre le monde même, pour l'étonner par l'éclat de leur pénitence & de leur ferveur ? Mais, en

ſuppoſant que vous ne ſoyez point appellés à ces vertus éminentes qui ſont le partage de quelques ames choiſies, je dis que ſi vous êtes diſpenſés de ces vertus héroïques, vous ne l'êtes pas de la Sainteté. Vous avez, comme Chrétien, des devoirs à remplir dont vous ne connoiſſez pas toute l'étendue & je dois vous les développer. Or, je dis que le fond de la ſainteté, que les progrès de la ſainteté, dont je parlois il n'y a qu'un moment, ſont pour chacun de vous d'une obligation indiſpenſable. Je m'explique. J'entends par ce fond de Sainteté, l'éloignement du Vice & de ſes occaſions, le détachement des créatures & de ſoi-même, l'eſprit d'humilité & de pénitence, une oppoſition de nos penſées & de nos ſentimens avec les erreurs de la multitude, une pureté de cœur, qui, ſelon ſaint Grégoire, nous uniſſe à Dieu, nous faſſe goûter Dieu, craindre & éviter comme le plus grand des maux,

tout ce qui pourroit nous séparer de Dieu. Or, la Sainteté prise en ce sens, est-elle autre chose que la substance même des vertus chrétiennes ? Mais l'avez-vous ce fond de Sainteté dont je parle, & remplissez-vous à cet égard l'obligation du simple Fidèle ? Reconnoît-on l'esprit de recueillement, de vigilance, & de pureté, dans une vie libre & dissipée, où le cœur s'épanche sur mille objets frivoles ou dangereux ; le détachement des créatures & l'esprit d'humilité, dans une vie mondaine où l'ambition & la cupidité inspirent, déterminent, animent tous vos projets ; l'esprit de mortification & de pénitence, dans une vie sensuelle où la nature est obéie dans tous ses penchans, la chair flattée dans tous ses désirs ; le mépris du monde & l'opposition pour ses maximes, l'amour & le goût de Dieu, l'hommage de votre cœur & de tous vos sentimens, dans cette vie séculière & vuide de vertus,

où vous ne donnez au Créateur que des apparences, quelques démonſtrations froides & rapides, tandis que vous donnez au monde toute la ſenſibilité, toute la vivacité des paſſions ? Avec une pareille conduite, dites-moi donc ce que vous êtes dans la Religion ? Ah ! mes frères, loin d'être des ſaints de cette Sainteté qui caractériſe les parfaits, vous n'avez donc pas même cette Sainteté commune dont tout Chrétien eſt redevable à ſa foi ; vous n'êtes donc pas Chrétiens dans le ſens même où il faut l'être pour ſe ſauver. J'entends en ſecond lieu, par les progrès de la Sainteté, une volonté plus prompte pour le bien, un cœur plus docile au mouvement de la grace, cette vie plus régulière & plus fervente où l'on voit les paſſions s'affoiblir, les vertus ſe fortifier, les ſacrifices ſe ſuccéder. Ouvrons l'Evangile, qu'y voyons-nous ? Le compte rigoureux que Dieu exige de ſes dons :
Luc. 5, 16. *Redde rationem villicationis tuæ* ; l'obli-

gation de les accroître, & de lui en faire hommage en les multipliant. *Duo talenta tradidisti mihi; ecce alia duo lucratus sum*; le châtiment du serviteur inutile, que sa seule négligence dévoue à l'anathème : *Inutilem servum ejicite.* Mais souffrez que je vous interroge. Quels progrès avez-vous faits jusqu'ici dans la Sainteté, je dis la Sainteté commune à tout Chrétien ? Je ne vous demande pas, si vous avez saisi tous les moyens de faire réussir vos vues temporelles, de vous avancer dans le monde, & selon l'esprit du monde. Je ne vous demande pas, si vous vous êtes perfectionné, vous, dans les sciences profanes, & si vous savez tout ce qu'il est inutile ou dangereux de savoir ; vous, dans le chemin des honneurs & des dignités, & si vous jouissez de ce poste, le fruit de vos intrigues; vous, dans les routes de la fortune, & si vous avez étendu vos possessions, grossi vos revenus. De quoi n'est-on pas capable

Matth. c. 10.

Ibidem.

avec l'esprit d'intérêt & le désir d'accumuler? Mais dans les voies du salut & de la piété, où en êtes-vous? Qu'avez-vous pris sur vos penchans? Quel vice avez-vous surmonté? Quelles vertus avez-vous acquises? Dieu est-il content, & a-t-il lieu de l'être? Etes-vous bien content de vous-même, en découvrant dans le plus grand éloignement le terme où vous deviez aspirer? Voyez-vous sans remords toute l'étendue de la carrière qui vous reste à parcourir? N'avez-vous rien à craindre de cet oracle de l'Esprit-Saint : Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment? N'est-ce pas à vous que s'adresse cette parole menaçante : Parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche? Pouvez-vous entendre sans effroi, cet arrêt qui part du fond du sanctuaire : On vous a pesé dans la balance, & on vous a trouvé trop léger? Il y a donc pour chacun de vous, mes frères, une mesure de justice à remplir.

Le Dieu jaloux de ses dons attend cet hommage. La même grace qui forme en nous l'homme chrétien, doit le fortifier, le conduire par des accroissemens successifs à la plénitude de l'homme parfait : *In mensuram ætatis plenitudinis Christi.* Lâches que nous sommes, Jesus-Christ souffre en nous. Il souffre de nos lenteurs & de nos retardemens ; il souffre de nos infidélités & de nos résistances ; il souffre de nos exceptions & de nos réserves. Cependant, il nous dit à tous, soyez saints, *Sancti estote.* Ce n'est pas assez, & pour nous apprendre à quel degré nous devons l'être, il ajoute, soyez parfaits ; qu'on remarque du moins à la ferveur qui vous anime, que vous tendez sincèrement & efficacement à la perfection : *Estote perfecti.*

Eph. c. 4.

Lev. 19.

Matth. c. 5.

Or, mes frères, dans le détail des vérités que vous venez d'entendre, & qui n'expriment que ce que la Religion prescrit à tout Fidèle, vous avez dû reconnoître en quoi consiste la Sainteté,

à quoi elle vous oblige; mais pour achever de vous instruire sur une matière si importante, j'ajoute que c'est à remplir les devoirs de votre état, à vous perfectionner dans votre état, & selon votre état, que votre sanctification est attachée. C'est la doctrine de saint Paul. Que chacun de vous, disoit cet Apôtre, demeure dans la condition où Dieu l'a placé, & qu'il travaille à s'y
1. Cor. 7. sanctifier: *Unus quisque in quâ vocatione vocatus est, in eâ permaneat.* C'est l'exemple que nous a donné Jesus-Christ, le Saint des saints. Soumis en tout aux dispositions du Ciel, il s'est renfermé dans l'ordre de ses décrets, & la Sainteté dont il nous a tracé le modèle, ne fut autre chose que l'accomplissement des volontés de son père:
Joan. 4. *Meus cibus est, ut faciam voluntatem Patris mei.* C'est la règle que tous les saints ont suivie après lui. Ils se sont sanctifiés, sans sortir de leur condition; c'est dans leur condition même qu'ils

ont été perſuadés qu'ils pouvoient, & qu'ils devoient ſe ſanctifier. Si quelquefois ils ſe ſont diſtingués par des actions au-deſſus des voies ordinaires, ce n'eſt point en cela précisément que nous devons faire conſiſter le mérite & le fond de leur Sainteté; mais ſouvenons-nous qu'ils étoient déja ſaints & ſolidement ſaints; ſaints par la mortification des paſſions & la perfection des vertus intérieures; ſaints par leur attention continuelle à écouter la voix du Seigneur, à ſe prêter aux opérations de la Grace les plus délicates & les plus intimes; ſaints par leur fidélité perſévérante à profiter de ces épreuves journalières qui excitent ſi ſouvent vos murmures, & qui étoient pour eux autant d'occaſions de faire éclater leur patience & leur ſoumiſſion; ſaints en un mot, par l'habitude qu'ils s'étoient formée de ne rien négliger des devoirs de leur état, de faire conſtamment & parfaitement ce qui étoit de leur état.

En vain donc, imagineriez-vous de prétendues facilités dans une condition étrangère à la vôtre. Erreur déplorable, qui vous faisant chercher hors de votre état une perfection chimérique, vous met en contradiction avec Dieu & les vues adorables de sa sagesse. Erreur, qui perpétue l'agitation & l'anxiété dans votre ame, produit l'omission ou le dégoût de vos devoirs, vous laisse sans mérite & sans onction dans un état dont vous dévorez toutes les amertumes, sans en éprouver les consolations & les avantages.

Et voilà, mes frères, le tableau de presque toutes les conditions. Chacun, selon ses caprices, ou ses répugnances, se forme une destinée arbitraire, & tel est notre égarement, que nous ne voyons le bonheur & la vertu qu'au-delà des bornes posées par la main de Dieu même. Dans les emplois d'une vie laborieuse & pénible, on désire une situation moins orageuse &

plus tranquille. Jouit-on des avantages d'une vie plus obſcure & moins agitée ? le travail ſeroit un mérite, & l'activité nous rendroit plus utiles. L'épouſe qui doit à l'éducation d'une famille ſa préſence & ſes ſoins, voudroit embraſſer l'autel, & prier. Le Miniſtre deſtiné par état aux fonctions de la charité & du zèle, envie le calme & le repos des ſolitudes. Le ſolitaire abuſé, envie à ſon tour les travaux de l'Evangéliſte & de l'Apôtre, ou ſe peint un déſert plus fortuné que le ſien, & met ſa perfection dans l'erreur de ſes penſées, & les ſonges de ſon inconſtance. Hommes ſéduits, je le répète, cherchez la Sainteté où elle eſt, c'eſt-à-dire, dans la condition où Dieu vous a placés, dans votre application à faire ce qui eſt de votre état, & à le bien faire, & retenez cette courte inſtruction qui renferme un précis de vos devoirs, & que je pourrois appeller le Catéchiſme de tous les états. La con-

dition où vous vivez, a ses fonctions & ses obligations particulières? soyez fidèles à les remplir; ses sollicitudes & ses embarras? portez avec soumission le joug que Dieu vous impose; ses épreuves & ses amertumes? ranimez votre foi, & que vos dégoûts ne prennent jamais sur vos dévoirs; ses disgraces & ses revers? acceptez-les dans un esprit de sacrifice & de pénitence; ses tentations & ses abus? évitez-les, & défiez-vous de vous-mêmes, sur-tout dans un siècle où l'intérêt des passions & la séduction du mauvais exemple ont rendu les fausses consciences si communes; n'agissez jamais contre vos doutes; consultez, mais avec droiture; & une fois éclairés sur les abus, résistez constamment aux illusions de la cupidité qui les suggère, à l'esprit du monde qui les autorise, aux raisonnemens de la chair & du sang qui les justifient. Voilà, si je ne me trompe, la Sainteté bien entendue, plus rappro-

chée de vous que vous ne le penſiez, & telle que les Saints l'ont pratiquée eux-mêmes : *Unuſquiſque in quâ vocatione vocatus eſt.* Ne dites donc plus qu'elle eſt incompatible avec votre condition, ou trop élevée, pour que vous puiſſiez y atteindre, puiſqu'on la met à votre portée, & pour ainſi dire, entre vos mains ? Vous devez, & vous pouvez être des ſaints, mais il faut le vouloir, mon cher Auditeur, il faut le vouloir. Non, ce n'eſt point votre ſituation, c'eſt votre cœur qu'il faut changer.

Mais, me direz-vous, que d'obſtacles à la Sainteté au milieu des écueils qui nous environnent ! Les tentations ſont multipliées, les occaſions ſéduiſantes ; l'homme eſt foible.

Vous êtes foible, mon cher Auditeur ? Mais combien de moyens & de ſecours pour aider votre foibleſſe ! La Religion n'eſt-elle pas cette tour myſtérieuſe d'où pendent mille boucliers

pour vous défendre ? Servons-nous un Dieu impuiſſant, ou cruel ? A-t-il jamais manqué à ceux qui l'invoquent ?

Vous êtes foible ? Tous les jours des hommes auſſi foibles que vous, ſurmontent les difficultés, & triomphent de la ſéduction, mais comment ? Je les vois ſe précautionner contre le péril, craindre l'occaſion, fuir & s'éloigner. Je les vois prier, combattre, réſiſter. Ah ! dans ces momens critiques, le Ciel eſt pour eux ; la fidélité qui réſiſte, a tout à eſpérer ; le combat annonce une victoire. Mais vous, mon cher Auditeur, que faites-vous à la vue du danger ? Vous êtes fragile, & vous ne tremblez pas ? Vous êtes fragile, & vous ne fuyez pas ? Vous êtes la fragilité même, & vous ne priez pas ? Oui, je conviens de votre foibleſſe, mais j'accuſe en même tems votre témérité & votre préſomption.

Vous êtes foible ? Quoi ! avec cette

grace du Chriſtianiſme qui a fait entreprendre les plus grandes choſes, opéré les plus grands prodiges? Prodiges d'humilité. Témoins ces Maîtres du monde qu'on a vu deſcendre du faîte de l'élévation, renoncer à tout l'éclat des grandeurs humaines, & lui préférer une vie obſcure & cachée en Dieu avec Jeſus-Chriſt. Prodiges de pureté. Témoin ce ſexe fragile, qui a ſu réſiſter aux attraits de la volupté, oppoſer aux ſcandales du ſiècle le ſpectacle des vertus les plus éminentes, & conſerver le mérite de l'innocence au milieu des ravages de la corruption. Prodiges de pénitence. Témoins ces Vierges délicates, qui ſe dévouent ſous nos yeux à toutes les rigueurs de l'auſtérité évangélique, ſe chargent de la Croix ſur les pas de leur divin Maître, & creuſent de leurs propres mains, le tombeau où elles s'enſeveliſſent pour toujours avec lui. Prodiges de force & de conſtance. Témoins ces Martyrs invincibles, qui

bravèrent ſur les échafauds, les tourmens & la mort. C'eſt dans le ſein de la Religion où vous vivez, qu'on a vu éclater ces vertus & ces ſacrifices qui vous étonnent, & dans les modèles que cette Religion vous préſente, vous découvrez tout ce que peut la foibleſſe humaine aidée de la grace & ſoutenue par l'eſprit de la Foi.

L'exemple des Saints, voilà, mes frères, une autorité ſans réplique, & déciſive contre tous les prétextes. Cette multitude de prédeſtinés de tout âge, de tout ſexe, de toute condition, dont les actions & les vertus ont illuſtré les faſtes de l'Egliſe, & rempli ces volumes qui ſont ſous nos yeux & entre nos mains; ces Héros du Chriſtianiſme n'étoient-ils pas des hommes d'une même nature que vous, pétris du même limon, ſujets aux mêmes paſſions, expoſés aux mêmes dangers? Ne dites donc plus, & c'eſt la réflexion d'un Auteur du dernier ſiècle, ne dites plus

plus pour excuser votre foiblesse, Athanase étoit un saint; Thérèse étoit une sainte. On vous répond; Athanase dans les jours de sa vie mortelle, étoit un homme comme vous; Thérèse vivoit comme vous, dans un corps terrestre & fragile.

L'exemple des Saints, voilà ce qui détermina, ce qui acheva la conversion d'Augustin; il nous en instruit lui-même dans le livre de ses Confessions. Attiré par le mouvement de la grace, retenu par la force de l'habitude, il veut & il ne veut pas; il proteste contre sa passion, & il se rétracte; il est trop malheureux pour ne pas sentir son esclavage, il est trop foible pour briser ses chaînes. Dans ce combat intérieur, il lui sembla voir la Chasteté qui se présentoit à lui, avec un air de majesté & de douceur. Approchez, lui disoit-elle, approchez, voyez cette Troupe brillante qui m'environne, ces Vierges pures, ces Vainqueurs du monde & de ses voluptés. Augustin, serez-vous insen-

ſible à ce ſpectacle ? Quoi ! vous ne pourriez pas ce que tant d'autres ont pu avant vous ? *Non poteris quod iſti & iſtæ* ? Ce reproche fit la plus vive impreſſion ſur ſon cœur. Auguſtin revient à lui, triomphe de ſa paſſion, devient un illuſtre pénitent.

L'exemple des ſaints, voilà ce qui inſpiroit à ſaint François de Sales le déſir le plus vif de marcher ſur leurs pas, & d'imiter ces illuſtres modèles. Un trait de ſa vie nous en offre la preuve la plus touchante. L'Egliſe qui avoit déja placé ſur nos Autels, François d'Aſſiſe & François de Paule, s'occupoit alors de la canoniſation de François Xavier. Cet événement enflamme le cœur de l'Evêque de Genève; écoutez comment il s'exprime : Le nom de Francois a déja mérité trois couronnes, voilà trois Saints de mon nom; oui, quoi qu'il m'en coûte, il faut que je ſois le quatrième. Que ce ſentiment, mes frères, eſt digne d'une ame chrétienne,

& que ne puis-je le faire paſſer dans vos cœurs ! Eh ! pourquoi chacun de nous, pénétré, comme il doit l'être, des grandes maximes de la Religion, animé de ſon eſprit, & encouragé par ſes promeſſes, ne ſe diroit-il pas à lui-même; oui, quoi qu'il en coûte à la nature & aux paſſions, il faut que je faſſe encore un ſaint de mon nom, un ſaint de mon état & de ma profeſſion ? Avouons-le, mes frères : Qu'il ſeroit beau à cette femme, eſclave du monde, de concevoir le pieux deſſein d'imiter les Monique & les Marcelle ; à cette veuve, de ranimer la piété dans ſon cœur au ſouvenir des Paule & des Eliſabeth ; à cette vierge, de faire revivre dans ſes vertus le nom des Scholaſtique & des Thérèſe; à ce Miniſtre du Seigneur, de nous montrer dans la pureté de ſes mœurs & l'éclat de ſes exemples, un Miniſtre édifiant, un ſaint Prêtre, un Philippe de Néri, un Vincent de Paul ! Ah ! Chrétiens, ſi nous ſommes ſuſceptibles

de quelque ſentiment d'élévation, c'eſt ici ſans doute qu'il faudroit placer notre ambition, & lorſque nous entendons raconter les actions des Saints, lorſque nous voyons ſur l'Autel ces précieuſes dépouilles de leur mortalité, qui reçoivent après Dieu nos vœux & notre encens, chacun de nous ne devroit-il pas s'écrier plein d'une noble ardeur & d'une ſainte émulation : ces Elus de Dieu que je révère, étoient des hommes, ce ſont mes frères, voilà les os de mes os, la chair de ma chair : *Hoc nunc os*
Gen. 2. *ex oſſibus meis, & caro de carne meâ.* Pourquoi cette énorme différence entr'eux & moi ? Pourquoi tant de ferveur, de pureté, de ſainteté d'une part ; & de l'autre tant de tiédeur, de lâcheté, de corruption ? En effet, mes frères, les Saints, en travaillant avec tant d'ardeur à ſe ſanctifier, en ſurmontant les obſtacles, en multipliant les ſacrifices, ont-ils voulu autre choſe, qu'être Chrétiens, & parfaits Chrétiens ? Servoient-ils un

autre Dieu que celui que vous servez ? Croyoient-ils un autre Evangile ? Connoissoient-ils un autre Libérateur ? Etoient-ils soutenus par d'autres motifs ? Avoient-ils d'autres promesses que vous ?

Méditez attentivement ces vérités, & avant de sortir de ce temple, considérez à la lumière de la Foi, ce que vous deviez être dans le Christianisme, ce que vous avez été, & ce que vous êtes actuellement devant Dieu. Quel sujet de confusion ! Rentrez en vous-mêmes, & voyez ce que vous avez à corriger, ou à perfectionner dans vos mœurs, pour remplir toute l'étendue du nom Chrétien, & les desseins de Dieu sur vous. C'est à quoi je vous exhorte en finissant ce Discours, & que me reste-t-il maintenant à vous dire ? Quels nouveaux motifs pourrois-je vous proposer, pour faire impression sur vos cœurs ? Il en est deux principaux qui influent sur toute votre conduite ; l'amour de l'élévation, & le désir du bonheur.

Je dirai à ces cœurs nobles, entraînés par la paſſion de la gloire : Soyez ſaints; la véritable grandeur eſt dans la Sainteté. Aigle majeſtueux, vous êtes fait pour vous élever, pour fixer vos regards ſur le Soleil de juſtice : pourquoi vous aviliſſez-vous ? Soyez ſaint, mon cher Auditeur, ſoyez ſaint; & cherchez dans ce trait de reſſemblance avec la Divinité, non cette grandeur imaginaire, qui dépend du caprice de l'opinion, & des jugemens inſenſés du monde; non cette grandeur apparente, qui n'a pour elle, que le moment du ſpectacle, & qui finit avec lui; non cette grandeur d'oſtentation, qui ſous des titres faſtueux, cache ſouvent de honteuſes foibleſſes; mais cette grandeur véritable, immortelle, ſeule digne de l'homme, qui a pour elle les ſuffrages & les regards de Dieu même, élève une ame pure au-deſſus des Sceptres & de tous les Trônes de l'Univers, répand ſur le front du Juſte ce calme

plein de majesté que le vice est forcé de respecter, & qu'il honore malgré lui par ses remords, ne connoît au-dessus d'elle qu'une Sainteté encore plus grande, ou le Dieu même qui fait les Saints.

Je dirai à ces cœurs sensibles, attirés par l'appât du plaisir, & par le désir du bonheur : Soyez saints; le vrai, le solide bonheur est dans la Sainteté. Jusques à quand, mon cher Auditeur, languirez-vous dans l'esclavage & la corruption ? Cœur infortuné, vous n'êtes en paix, ni avec Dieu, ni avec vous-même. Ah ! rompez vos liens, & finissez vos malheurs avec vos crimes. Dès le moment où vous aurez prononcé cette parole décisive : Enfin, mon Dieu, je suis à vous; je réponds, mon cher Auditeur, de votre repos & de votre félicité, & en vous donnant cette assurance, comment pourrois-je me tromper ? Cœur purifié par la pénitence, & sanctifié par la grace, Dieu est en vous. Quelle source de biens ! & pourriez-

vous y être insensible ? Dieu est en vous. Vous voilà délivré d'une vie de trouble, d'agitations, de remords. Dieu est en vous. Quelle paix profonde dans un cœur où il habite ! quelle heureuse liberté ! quelle sainte confiance ! Dieu est en vous. Un Dieu ami, un Dieu consolateur, un Dieu père. Que ces idées sont attendrissantes ! Et vous ne les réaliserez pas, mon cher frère ? Et vous ne ferez pas quelqu'effort, pour vous jeter entre les bras de la vertu, & pour commencer votre bonheur avec votre justice ?

Voyez les Saints dans le séjour de la Gloire ; contemplez l'éclat immortel qui les environne. Le Ciel nous les a donnés pour modèles, & veut nous associer à leur triomphe. Ah ! Chrétiens, marchons sur les traces de ces heureux prédestinés, & dans ce siècle de dépravation, où les saints sont si rares, soyons du petit nombre, formons la société des Elus, & consolons la Religion de

ſes pertes. Hélas ! plongée dans la triſteſſe & la douleur, ſoupirant ſur un Trône abandonné, cherchant en vain autour d'elle une foule d'ingrats qu'elle a nourris dans ſon ſein, elle n'apperçoit à ſes côtés, que ce petit nombre de Diſciples qui n'ont point fléchi le genou devant Baal; & levant vers le Ciel des yeux baignés de larmes, elle ſe plaint à ſon Epoux des enfans qu'elle a perdus; elle lui redemande le fruit des ſouffrances qu'il endura pour leur ſalut, le prix de ſa victoire & de ſon ſang. Prenons part à ſa douleur, Chrétiens mes frères, & dédommageons par notre fidélité cette tendre Mère qui peut-être autrefois, nous a pleurés nous-mêmes. Ranimons notre ferveur, redoublons nos hommages, & qu'une vie pure, après avoir retracé dans nos mœurs les vertus des Saints, nous mérite leur récompenſe & leur félicité. Je vous la ſouhaite au nom du Père, & du Fils, & du Saint-Eſprit.

DISCOURS

Sur le Sacré Cœur de Jesus.

Dixit Dominus.... cor meum ibi.

Le Seigneur a parlé, & il a dit : mon Cœur sera au milieu d'eux.

Au 3e. Livre des Rois, chap. 9. ℣. 3.

SI le cœur humain confidéré dans fes qualités naturelles, intéreffe par fes fentimens, & fe concilie tous les fuffrages; fi les vertus dont il nous offre le fpectacle, lui donne un nouveau droit à notre eftime & à nos éloges; s'il excite notre admiration & nos tranfports, lorfqu'il préfente à nos regards ces vertus fublimes, ces traits de bienfaifance qui annoncent les grandes ames, & les élèvent au-deffus du vulgaire : vous me prévenez, Chrétiens auditeurs, quels hommages affez profonds, affez

tendres, pour honorer le Cœur de Jesus ! Une Dévotion si conforme au vœu de la piété, si intéressante pour des cœurs sensibles, annoncée au monde Chrétien dans cet instant mémorable, où le Disciple Bien-aimé en fit le premier acte en reposant sur le Cœur de son Maître, connue & pratiquée avant son institution par les Augustin, les Bernard, les Bonaventure, les François de Sales ; cette Dévotion, dis-je, a trouvé parmi nous, & trouve encore des Contradicteurs. Quoi ! dans le sein d'une Religion, & au milieu d'un peuple qui doit tout au Cœur de Jesus ; dans un Siècle qui se fait honneur de l'élévation & de la délicatesse des sentimens ; dans une Nation sur-tout, qui prétend se distinguer par les qualités du cœur ; quoi ? nous honorons les plaies du Sauveur, les clous qui l'ont percé, les épines qui l'ont ensanglanté, la Croix où il fut attaché. Cette Croix, aujourd'hui glorieuse & triomphante,

embellit & consacre tout dans la. Religion. Nous voyons son image briller sur le front de nos Rois, sur la pourpre de nos Pontifes. Une parcelle du Bois sacré, où le Rédempteur expira pour nous, reçoit nos adorations, parce qu'un Dieu l'arrosa de son Sang ; & le Cœur même de l'Homme-Dieu seroit l'objet de notre indifférence ? Et le culte que nous lui rendons, seroit un culte superstitieux & illusoire ? Est-ce donc un crime, d'aimer ce Cœur qui nous aime le premier ; ou seroit-ce un inconséquence, d'honorer ce que nous aimons ?

Quoi qu'il en soit, mes frères, pour venger cette Dévotion, il suffit de l'exposer. Dieu est charité; le Père ouvre son sein pour nous donner son Fils ; le Fils a tout sacrifié pour s'unir à nous. C'est le cri de la Foi. Adorateurs du Cœur de Jesus, nous honorons sous le symbole le plus naturel, le plus attendrissant, le plus expressif, l'amour im-

molé pour nous, l'amour s'unissant à nous dans le Sacrement ineffable, & nous célébrons ses bienfaits. C'est le langage de la reconnoissance. Jesus-Christ sous les voiles Eucharistiques, est méconnu par l'incrédulité, outragé par la profanation & le scandale; & réunis au pied de son Sanctuaire, nous essayons de le dédommager de ces outrages, nous venons réparer sa gloire. C'est le tribut du zèle. Une Dévotion si touchante dans son objet, si solide dans ses motifs, se justifie par elle-même; & dévoue au mépris les vaines déclamations de ses adversaires.

Si à ces raisons essentielles, prises dans le fond même de cette Dévotion, il faut ajouter des preuves extérieures & décisives, nous opposerons aux Détracteurs de ce culte, l'autorité des Souverains Pontifes qui l'ont muni du sceau de leur approbation, enrichi des trésors de l'Eglise, & par-là rendu vénérable & précieux à tout vrai fidèle;

le suffrage des Evêques assemblés dans la Capitale, & leur empressement à seconder sur ce pieux objet les vœux d'une auguste Reine dont le nom seul fut un éloge ; le zèle des Pasteurs qui ont inspiré cette Dévotion avec le plus grand fruit aux peuples confiés à leurs soins ; l'étendue de ses progrès dans tout le monde Catholique ; enfin, la conduite même de ses partisans, qui prouvent la solidité de leurs hommages par la régularité de leurs mœurs, & ce qui vaut toutes les réfutations & toutes les apologies, détruisent les objections par des vertus.

Les raisons que je viens d'exposer sont plus que suffisantes ; elles renferment dans leur précision, tout ce qui peut autoriser la Dévotion au Sacré Cœur ; & dans une solemnité, où le Ciel adore avec nous, où la Religion ouvre ses temples, où la piété la plus pure nous sert de modèle, le culte qui nous rassemble a-t-il besoin d'autres preuves ;

& que faut-il de plus, pour confondre l'irréligion qui le censure, & l'indifférence qui le néglige ? Je mépriserai donc les contradictions, je laisserai les Contradicteurs, & je détourne mes regards pour les porter sur l'objet adorable qui doit fixer mon attention & la vôtre. C'est le Cœur de Jesus, que je veux vous faire connoître, & ce Discours est uniquement destiné à son éloge. Assez d'Orateurs consacrent leurs talens à prouver la solidité de cette Dévotion. Je souscris au zèle qui les anime ; j'applaudis à ces Dissertations lumineuses, où ils employent avec succès, l'art de discuter, de réfuter. Ils se proposent de venger le Cœur de Jesus, ils volent au-devant de ses adversaires pour les combattre. Pour moi, moins occupé de ses ennemis que de lui-même, je m'attache à ce beau Cœur pour l'étudier, pour le contempler. Foible mortel, j'ose entrer dans ce Cœur Divin, pour en découvrir les secrets, en admirer les

richeſſes, & je m'empreſſe de l'offrir à votre piété, à votre ſenſibilité, cet objet à la fois, ſi auguſte, & ſi intéreſſant.

Cœur de Jeſus, cœur le plus grand & le plus élevé de tous les cœurs; c'eſt le Cœur d'un Dieu. Cœur de Jeſus, cœur le plus aimable & le plus tendre de tous les cœurs; c'eſt le Cœur d'un Dieu Sauveur. Le Cœur de Jeſus eſt le cœur d'un Dieu. Vous verrez dans ſes perfections & ſes vertus le fondement de ſa grandeur & du culte que vous lui rendez, mais d'un culte pratique qui doit vous faire imiter ce que vous adorez; ſujet de la première partie. Le Cœur de Jeſus eſt le cœur d'un Dieu Sauveur. Vous verrez dans les effets de ſa charité, le motif de la reconnoiſſance & de l'amour que vous lui devez; ſujet du ſecond point.

Vierge ſainte, votre cœur maternel doit nous ſervir de médiateur, & autoriſer notre confiance. Nous réclamons

ſes mérites, & nous nous conſacrons au Cœur du Fils par le Cœur de la Mère. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'eſt dans les qualités du cœur, qu'il faut chercher la grandeur de l'homme. La ſupériorité du génie, la célébrité des talens, les prodiges de valeur ſont, il eſt vrai, des titres de grandeur aux yeux du monde. Laiſſons ce rayon de gloire briller un moment ſur le front du Savant, du Politique, du Conquérant; mais combien de fois a-t-on vu le Conquérant ſouiller ſes lauriers, le Savant déshonorer ſes lumières, le Politique dégrader ſes connoiſſances profondes, tous ces hommes que leur deſtinée donne en ſpectacle au monde, éblouir un moment les yeux de la multitude, & rendus à eux-mêmes, ſe déshonorer par les vices du cœur. Non, il n'appartient qu'aux grands ſentimens de nous donner l'idée

de la véritable grandeur. C'eſt dans un grand cœur que le monde lui-même cherche un héros digne de ſon encens; mais ſupprimons ici tout langage humain; ce n'eſt point le héros du monde, que je cherche dans ce Diſcours. Le Cœur d'un Homme-Dieu vient s'offrir à mes regards. Cieux, ſoyez attentifs, & vous, Terre, écoutez dans le ſilence.

Au commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit en Dieu, & le Verbe étoit Dieu. Jeſus-Chriſt, mes frères, eſt ce Verbe adorable. Il eſt Dieu ! Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu. Il eſt Dieu ! Iſaïe s'écrie dans un ſaint tranſport que ſa génération eſt ineffable. Le Roi Prophète l'a vu dans les ſplendeurs des ſaints, engendré dans le ſein de l'Eternel avant l'aurore des tems. Il eſt Dieu ! La voix du Père s'eſt fait entendre ſur les rives du Jourdain, Jeſus eſt le Fils du Très-Haut, Fils coéternel, conſubſtantiel à ſon principe; ce Soleil de juſtice qui vivifie

tout ce qui respire ; ce Monarque suprême que les Anges, à son entrée dans le monde, ont reçu ordre d'adorer ; l'Arbitre de nos destinées, le Dieu de l'Univers. O Grandeur ! O Majesté ! Cette Majesté infinie s'est abaissée jusqu'à nous ; le Verbe s'est uni hypostatiquement à l'humanité ; Dieu & l'homme dans Jesus-Christ ne sont qu'un, d'une unité de personne. Or, en vertu de cette union, l'humanité dans le Dieu fait chair, n'a d'autre subsistance que celle du Verbe, n'agit que par le Verbe, ne vit que de la vie du Verbe. Tout ce qui convient au Verbe Divin, convient donc à Jesus-Christ dans le sens le plus rigoureux, & comme je puis & je dois dire selon l'analogie de la Foi : Un Dieu est homme, un Dieu a souffert, un Dieu est mort, je puis & je dois dire par le même principe : Le Cœur de Jesus est le Cœur d'un Dieu ; ses sentimens sont les sentimens d'un Dieu ;

ſes perfections & ſes vertus ſont les perfections & les vertus d'un Dieu. Si la Religion lui dreſſe des Autels, ſi la piété des Fidèles s'empreſſe de l'honorer, fut-il jamais de culte plus légitime, & plus propre à nous fixer par la ſublimité de ſon objet ? Cœur de Jeſus, cœur le plus grand & le plus élevé de tous les cœurs. Et pour vous offrir dans ſes grandeurs mêmes un fond de morale qui ſerve à votre inſtruction, je m'attache à ces trois réflexions. Il eſt grand, parce qu'il eſt infiniment pur, infiniment ſaint. Il eſt grand par ce zèle immenſe dont il eſt animé pour la gloire d'un Dieu. Il eſt grand par ſon union continuelle avec la Divinité. Obſervez que je ne parle point ici de l'union hypoſtatique que j'ai déja établie & que je ſuppoſerai toujours dans la ſuite de ce Diſcours, mais de cette union qui dans l'Homme-Dieu fut un acte libre & méritoire.

Pureté du Cœur de Jeſus, pureté

ſouverainement digne de nos hommages. Je l'enviſage dans ſon principe, dans ſon éclat, dans ſon pouvoir.

Pureté infinie dans ſon principe, c'eſt la pureté même du Verbe. Il la reçoit du Père avec la nature Divine. Le Père la communique au Fils. Le Fils eſt ſaint de la ſainteté même du Père, & le Cœur de Jeſus eſt ſaint de la ſainteté même du Fils; il eſt pur, & ſouverainement pur de la pureté d'un Dieu. Cœur ſacré, Cœur auguſte, dont la majeſté me ravit, me confond, le front reſpectueuſement incliné, j'adore en vous ce Dieu ſuprême qui voit des taches juſques dans ſes Anges, ce Dieu ſaint qui n'a pas eu horreur de naître d'une femme & de la plus pure des Vierges, ce Dieu redoutable qui voit le crime au ſein même de la vertu.

Céleſtes Intelligences, qui environnez le Cœur de mon Dieu, Eſprits immortels, éblouis de ſa pureté, rayonnans de ſa gloire, que n'ai-je en ce

moment vos lumières pour découvrir ſes Grandeurs, ou votre amour pour mériter de jouir avec vous de ſa préſence !

Pureté du Cœur de Jeſus, Pureté infinie dans ſon principe; vous venez de le voir. Quel doit être ſon éclat ! Quel Océan de lumière & de beauté ! Si la vertu, malgré les taches inſéparables de l'humanité, ſe concilie nos reſpects & nos hommages; ſi une ame pure, revêtue des graces de l'innocence, eſt un objet digne de l'attention des Anges mêmes, quel ſpectacle raviſſant que le Cœur d'un Homme-Dieu ! Oui, Chrétiens, & ne vous laſſez pas de l'entendre. Il eſt ſaint, & la Sainteté eſt ſon ouvrage comme ſa nature. Il eſt ſaint, & qui l'outrage par un crime, doit rougir de le nommer. Il eſt ſaint, & les rayons de ſa ſainteté embelliſſent les Cieux, percent l'abyme, & portent la terreur au fond des Enfers. Mais que dis-je ô mon Dieu ! je ne

fais que bégayer. Ma foible voix, voulant exprimer tant de grandeur, vous outrage, & m'abandonne.

Considérons cette Divine Pureté, mes frères, dans un jour moins éblouissant, & plus conforme à la foiblesse de nos regards; parlons de son pouvoir & de son ascendant sur les cœurs. Je m'adresse à vous, Esclaves du monde. Si quelquefois le cri de la grace vient réveiller votre ame captive, & plongée dans la nuit des sens; si la Religion, de ses mains pures, déchire le voile des passions, & vous laisse entrevoir le jour de la vérité, le Sanctuaire de l'innocence, n'est-ce pas dans le Cœur de Jesus, ce trésor de lumières, qu'elle allume son flambeau? Si le vice se montre alors tel qu'il est, & dépouillé des fausses couleurs que lui prêtoit l'enchantement de la séduction; si la vertu se présente avec ses chastes attraits, si elle vous force à gémir sur vous-mêmes, à soupirer pour elle, n'est-

ce pas au Cœur de Jesus, ſource de toute pureté, que vous êtes redevables de ces bienfaits ? Que d'attraits funeſtes dont il a inſpiré le mépris ! Que de coupables adorateurs il a tout-à-coup enlevés à leurs idoles, & ſoumis à ſes aimables loix ! Que de cœurs revenus de leurs égaremens, lui doivent la douleur qui les a ſanctifiés, ce calme délicieux dont ils jouiſſent au pied de la Croix, & dans les bras de la pénitence !

Tel eſt, mes frères, le pouvoir de cette Divine Pureté ſur les cœurs ; mais qu'a-t-elle opéré ſur les vôtres ? Nommez-moi quelque paſſion qu'elle y ait réprimée, quelqu'habitude dont elle ait arrêté le cours. Ces occaſions ſéduiſantes, a t-elle pu gagner ſur vous de vous en détacher ? Ces objets dangereux, vous y a-t-elle arrachés ? Ces précautions ſi néceſſaires à votre fragilité, a-t-elle pu réuſſir à vous les inſpirer ?

O Modeſtie, ô Pudeur ! qu'êtes-vous

vous devenue ? Aimable Vertu, les vapeurs ſorties de l'abyme, ont terni la gloire & la beauté de votre empire. Vous voyez l'idole, l'infâme idole de la volupté, vous ravir l'hommage & l'encens des cœurs. Une foule inſenſée s'enivre de cette coupe fatale, où le poiſon eſt déguiſé ſous les fleurs. Non, ils ne ſont plus ces jours heureux, où une tendre jeuneſſe ne connoiſſoit le péril que par la crainte, le vice que par ſon nom. O Pureté ! ce ſexe même dont vous faites le plus bel ornement, a méconnu vos attraits, & déſerté vos Autels. Je cherche ſur ſon front les traits de ſa gloire, le feu ſacré de l'honneur ; j'y lis ſa honte & ſon opprobre. Il néglige les précautions, & quelquefois juſqu'aux apparences. Autrefois, il rougiſſoit ; aujourd'hui, il nous force lui-même à rougir. La ſéduction étoit ſon malheur ; elle eſt ſon ouvrage. Céleſte vertu, j'entends l'impie & le libertin, & quels blaſ-

phèmes vomissent contre Vous ces sépulcres entr'ouverts ! je frémis, en les prononçant. Vos victoires & vos sacrifices ne sont que des chimères. Vous êtes le tyran de la nature, & le supplice de l'humanité. Les crimes sont des foiblesses, les foiblesses des besoins. Si la chair vous sollicite, suivez son instinct. On fait taire la passion, en s'y prêtant, & c'est vaincre la tentation, que d'y succomber. Divine Pureté, précieux caractère des Justes, émanation du Cœur adorable, la volupté dans son infâme délire, & pour étouffer les remords, ose vous dépouiller du nom même de vertu ! O scandale ! A quel tems étions-nous réservés, & dans ces jours de licence & de corruption, un cœur pur n'est-il pas une espèce de prodige ? Eh ! comment seriez-vous chastes, mes frères, avec des sens susceptibles de toutes les impressions, accoutumés à ne vous défendre d'aucune ; avec un cœur si foible pour

résister, & cependant si prompt à se livrer; un cœur qui a tout à craindre de la fragilité de ses penchans, & que rien n'alarme; à qui trop souvent, pour le convaincre de sa foiblesse, il faut des égaremens, il faut des chûtes?

Ames pures, que le souffle de la contagion n'a point encore infectées, chérissez une vertu qu'il est si facile de perdre, & qui coûte tant à réparer. Pour la conserver, qu'aucun sacrifice ne vous étonne, & vengez-la par vos exemples. La Religion indignée, disparoît peu-à-peu, à la vue de nos crimes, & semble vouloir déployer ses ailes, pour voler vers d'autres climats; arrêtez-la, fixez-la par vos vertus. Ames saintes, continuez à retracer dans vos mœurs une image de la pureté du Cœur de Jesus. Ames ferventes, faites encore revivre à nos yeux le zèle qui l'anima, qui le dévora, ce beau Cœur.

Le Dieu Créateur a vu dans l'ouvrage de ses mains, un ingrat, rebelle à ses

ordres. L'homme prévaricateur ne peut trouver dans ſon propre fond de quoi appaiſer ſon Juge ; ſon crime le dévoue à l'anathême, & n'attend que le ſupplice. Le Ciel demande une réparation, la Terre une victime. Le Cœur de Jeſus ſe préſente ; ce grand Cœur va s'offrir à tous les ſacrifices ; n'en ſoyons pas ſurpris. Le zèle de l'Homme-Dieu eſt proportionné à ſes lumières. Il connoît la grandeur de Dieu ſon Père, & il la connoît en Dieu. Faut-il s'abaiſſer, s'humilier ? Il s'humiliera. Faut-il accepter le calice d'amertume ? Il l'acceptera. Faut-il s'immoler pour les coupables ? Il s'immolera.

Vous admirez, mon cher Auditeur, ces Guerriers fameux, ces Conquérans illuſtres qui ont fait retentir la terre du bruit de leurs exploits. Vous nommez grandeur d'ame, une folle ambition qui voulut enchaîner tous les peuples, une valeur meurtrière qui oſa ſe plaindre des bornes de l'Univers. Mais que ſont

après tout, ces hommes tant vantés, disons mieux, ces Vainqueurs barbares ? Ils ont fait le malheur des vaincus, en leur ôtant la liberté, souvent la vie même; & le Cœur de Jesus nous a rendu l'une & l'autre. Ils ont désolé, ravagé la terre, & Jesus-Christ l'a sauvée. Leur glaive homicide, en subjuguant les Nations, égorgea des victimes; & Jesus, ce Héros pacifique, se blesse lui-même pour guérir nos blessures, ne détruit que les vices, ne veut régner que sur les ames. A ces traits, je reconnois le Dieu conquérant, mon Libérateur, & mon Roi. O Mort ! il brisera ton aiguillon. L'autel que tu lui prépares, est le Trône de sa puissance. Sur ce front divin que tes mains ont déchiré, lis ta défaite & ton opprobre. Vois les lauriers teints de son sang. Ses mains triomphantes, en signe de paix, laissent tomber sur nous les fruits de sa victoire. La Justice est désarmée; les Cieux s'ouvrent; la Clémence vient à nous

ſur un char de lumière ; elle eſſuye nos pleurs, briſe nos fers, & laiſſe dans nos ames le ſentiment & le cri du bonheur.

Voilà, mes frères, ce que nous devons au Cœur de Jeſus, au zèle dont il fut animé pour les intérêts de Dieu & les nôtres. Conſidéré ſous ce point de vue, qu'il me paroît grand ce Cœur Divin ! qu'il eſt grand en lui-même ! qu'il eſt puiſſant dans ceux qu'il embrâſe de ſon ardeur !

Partez, grand Apôtre, ſous les auſpices de ce Cœur adorable, & le volume des Ecritures en main, allez convaincre le Juif obſtiné, réunir les brebis d'Iſraël au Paſteur envoyé pour leur ſalut ; & ſi la Synagogue indocile s'enveloppe encore du voile de ſon incrédulité, partez pour éclairer les Nations. Qu'Athènes elle-même ſoit frappée de la ſublimité de votre doctrine. Qu'un de ces Sages que le monde révère, cède à l'attrait vainqueur de l'Eſprit qui vous

inſpire. Allez confondre le Savant ſuperbe, ſoumettre le Philoſophe révolté, arborer l'étendart de la Croix ſur les débris de l'erreur & du crime, vous aſſurer à vous-même par une mort glorieuſe un triomphe immortel.

Quelle ſuite de merveilles, Chrétiens auditeurs ! C'eſt le Cœur de Jeſus qui les opère. Je le dis d'après S. Chryſoſtôme : Le cœur de Paul brûle du même feu que le Cœur de Jeſus ; le cœur de Paul eſt le Cœur de Jeſus-Chriſt même : *Cor Pauli, Cor Chriſti.*

Ainſi, mes frères, des cœurs formés ſur le Cœur de Jeſus, ſont toujours des cœurs brûlans de zèle, des cœurs toujours prêts à glorifier le Seigneur par quelque nouvel hommage. Qu'eſt-ce que le zèle ? C'eſt l'amour agiſſant, l'amour attentif à obſerver les occaſions, ardent à les ſaiſir.

Xavier, comme un aigle rapide, vole d'un pôle à l'autre, pour annoncer Jeſus-Chriſt, étendre la gloire de ſon

nom. Travaux, contradictions, dangers, rien ne l'arrête. Nouveau Paul, il porte dans tous les cœurs le flambeau destructeur de l'idolâtrie & du péché; il meurt à la vue d'un vaste Empire qu'il se proposoit encore d'enfanter à Jesus-Christ. Le zèle de Xavier fut supérieur à ses travaux, son cœur plus grand que ses succès. Je n'en suis point étonné. Ce cœur enflammé fut étroitement uni au Cœur de Jesus. Xavier aima beaucoup.

Thérèse verse des larmes amères sur le malheur de ces peuples que l'infidélité & l'hérésie enlèvent à Jesus-Christ. Que ne peut-elle sur les pas des hommes apostoliques, s'élancer dans les contrées les plus barbares, & les arracher d'entre les bras de la mort! Que ne lui est-il donné d'éclairer l'erreur, de la convaincre, de ramener dans le sein de l'Unité tant d'ames qui s'égarent! Ce que son sexe ne lui permet pas de faire comme apôtre, elle le fait comme

victime. Un Ordre entier, l'image de ſa pénitence & l'imitateur de ſon zèle, doit prier, s'affliger, ſe ſacrifier pour le ſalut des peuples & la propagation du règne de Jeſus-Chriſt. Mes frères, Thérèſe prit ce beau feu dans le Cœur de Jeſus. Thérèſe aima beaucoup.

Aimez, mes frères, aimez, & bientôt vous ſerez des hommes de zèle; vous en ſaiſirez les occaſions avec cette chaleur de ſentiment, ce plaiſir vif & pur que goûte un bon cœur qui glorifie le meilleur des Maîtres. Le zèle eſt de tous les états, & ſelon la diverſité des talens & des conditions, il ſe manifeſte, il ſe multiplie ſous des formes différentes. Dans le Savant, il écrit pour refuter les blaſphêmes de l'incrédulité, les ſophiſmes de l'erreur. Dans le Paſteur, il arroſe de ſes ſueurs le champ qui lui eſt confié; il ſacrifie ſon repos, ſa vie même au ſalut de ſes frères. Dans le Prince qui domine ſur les peuples, il proſcrit le vice, accré-

dite la vertu, & donne de grandes leçons par de grands exemples. Dans le Père de famille, dans le Maître & l'Inſtituteur, il inſtruit & il édifie. De jeunes cœurs ne connoiſſent alors que l'aimable innocence, & l'Être adorable qui les a formés. Tendres fleurs, le zèle les cultive, & les défend du ſouffle de la ſéduction; il fait éclore ces fruits précieux, qui répandront un jour les parfums de la piété, & la bonne odeur des vertus.

Dans chacun de vous, mes frères, combien de fois le zèle ne peut-il pas ſe produire ! Un avis ſalutaire qui éclaire un abus, un reproche utile qui corrige un déſordre, une pieuſe largeſſe qui vivifie l'indigence & retient la vertu chancelante ſur le bord du précipice, l'exercice de l'autorité qui réprime un ſcandale, cette douleur éloquente, qui dans ces jours d'égarement & d'infidélité, doit éclater plus que jamais à la vue des maux qui nous affligent, intéreſſer

le Ciel à ſa gloire, le déſarmer par nos ſoupirs & par nos larmes, voilà ce que le zèle inſpire; & ſi les occaſions extérieures pouvoient lui manquer, ah ! Chrétiens, il agit ſur nous-mêmes, & quelle matière à ſon activité ! Il purifie le cœur & ſes penchans; il enchaîne une paſſion féditieuſe; il ſacrifie un attrait dangereux; il accuſe une vie tiède; il nourrit les vertus; il cenſure juſqu'aux foibleſſes. Eh ! que nous demande le Seigneur, pour être ſervi d'une manière plus digne de lui ? Lâches que nous ſommes, un peu plus de ferveur & de généroſité. Mais il faudroit aimer. L'amour eſt un feu, & le zèle en eſt la flamme. Mes frères, ſi les intérêts du Maître que nous adorons, exigent de nous quelques ſacrifices, avec quelle activité devrions-nous ſaiſir ces occaſions de le glorifier ! Ne rougirons-nous jamais de nos lenteurs & de nos réſerves ? Pour des cœurs Chrétiens, le zèle doit-il être

un effort, ou un ſentiment ? & dans les Diſciples d'un Dieu victime de ſa charité, devroit-on exciter ce ſentiment, ou le modérer ?

Cœurs fervens, je parle de celui que vous aimez, & je réveille ici votre ſenſibilité pour un ſi bon Maître. Si l'obſcurité de votre état ne vous permet pas de procurer ſa gloire, de l'étendre par la publicité des talens; ah ! du moins, vous en ſerez les apôtres dans le ſein de vos familles, les vengeurs au milieu du monde & de ſa corruption, les victimes par ces ſacrifices intérieurs que l'amour inſpire; & tandis que de nouveaux Joſué combattront dans la plaine, pieux Fidèles, les mains élevées vers le Ciel, comme Moyſe, vous ferez deſcendre la victoire ſur le camp d'Iſraël. En un mot, mes frères, le Cœur de Jeſus eſt notre modèle, Qu'on reconnoiſſe dans les nôtres, une portion de ce beau feu dont il fut dévoré. Parlons, agiſſons, ſouffrons,

expirons, s'il le faut, & si, à ce prix, mon Dieu & le vôtre peut être connu, servi, honoré. Mais pour achever dans cette première partie l'éloge du Cœur de Jesus, & pour vous présenter ce Cœur Divin avec le dernier trait de grandeur qui le caractérise, parlons de son union continuelle avec la Divinité.

Souvenez-vous, & je l'ai déja observé, qu'il ne s'agit point ici de l'union hypostatique, mais d'un acte libre, de cette liberté d'exercice, que la théologie reconnoît dans l'humanité du Sauveur. Or, l'union dont je parle, & telle que je la considère dans l'Homme-Dieu, me présente dans ce premier Adorateur de la Divinité deux grands caractères : La contemplation la plus sublime, le plus parfait dévouement.

Premièrement, la plus haute contemplation. Qu'est-ce qu'un Contemplatif ? C'est un homme, qui dans un état de solitude & de séparation, du moins intérieure, détaché par la pureté de ses désirs du commerce des créa-

tures, & fixé ſur le divin objet qui l'occupe, le voit en tout, & voit tout en lui. D'après cette réflexion, quelle dut être la contemplation de l'Homme-Dieu ! Quelle ſéparation des créatures, dans ce cœur qui par la ſublimité de ſes ſentimens, s'élève au-deſſus même des Cieux ! Qui voyoit plus clairement Dieu en tout, que celui qui eſt toujours avec le Père, & qu'une même nature en rend inſéparable ? Qui voyoit plus parfaitement tout en Dieu, que celui qui nous annonce comme venant de ſon propre fond, ce qu'il a vu dans le ſein de Dieu même ? Mont ſacré, qui reçutes les ſoupirs de ce Dieu ſolitaire ; nuits auguſtes, que l'amour adorateur éclairoit de ſes feux ; & vous, Eſprits immortels, Miniſtres de ce Dieu contemplateur, chargés de l'adorer vous-mêmes, & de le couvrir de vos ailes, apprenez à de foibles mortels, s'ils ſont dignes de l'entendre, les merveilles dont vous futes témoins, lorſqu'un Dieu

fut glorifié, invoqué par un Dieu. Quels épanchemens du Père dans le Fils, du Fils dans le Père ! Quels torrens de lumière ! Quelles flammes ! Quelles délices ! Quels transports !

Second caractère de l'union du Cœur de Jesus avec la Divinité : le plus parfait dévouement. Adorateur de la majesté du Père dont il connoît toute la grandeur ; de sa sagesse, dont il pénètre tous les décrets ; de sa sainteté, dont il découvre tous les caractères ; de sa justice, dont il sonde tous les abymes ; qui pourroit dire, comment il honore cette grandeur par la profondeur de ses abaissemens, cette sagesse par la promptitude de sa soumission, cette sainteté par la perfection de ses œuvres, cette justice par la plénitude de son obéissance & de son sacrifice ? Qui pourroit dire, comment ce Cœur victime, réunit sur le même Autel l'humiliation & le silence, la douleur & l'amour, toutes les rigueurs de la Croix

& le ſentiment délicieux de la félicité la plus pure ?

Voilà, Chrétiens, le principe de tous les mérites & de toutes les vertus : L'union avec Dieu. Eh ! comment ne ſeroit-elle pas une ſource de gloire & de conſolation pour l'homme, puiſqu'elle a fait la gloire & le bonheur même du Sauveur ? Avec quelle ardeur ce Dieu modèle déſire de former en nous cette union ! Il s'en expliqua lui-même dans les derniers momens de ſa vie mortelle. Dieu Saint ! diſoit-il à ſon Père, ma miſſion eſt remplie, votre nom connu, le monde éclairé. Image ſubſtantielle de votre amour pour les hommes, je leur ai manifeſté vos divins oracles, pour les unir à vous par la vérité & la charité, comme je ne ſuis qu'un avec vous dans l'unité d'une même eſſence. O mon Père ! comme vous êtes en moi, & moi en vous, faites que ceux que vous m'avez donnés, ne ſoient qu'un en nous; & que cette

société ineffable soit le fruit de mon sacrifice, & du sang que je dois verser pour eux : *Sicut tu, Pater in me, & ego in te, ut & ipsi in nobis unum sint.* Joan. c. 17.

Cœurs mondains, esclaves de la vanité, victimes de la corruption, qu'est devenu ce commerce intime de l'homme avec Dieu, une union si glorieuse & si consolante ? Ingrats, vous avez rompu des liens que vous auriez dû resserrer mille fois. Eh ! qu'avez-vous mis à leur place ? Un objet qui vous tyrannise, une passion qui vous dégrade, un trait meurtrier qui vous déchire.

Ici, mes frères, je me représente un cœur fidèle, une ame fervente que la charité unit à son Dieu. Adorateurs du Cœur de Jesus, qui peut mieux que vous, nous rendre sensibles les avantages & la gloire de cette union ? Enfans de lumière, vous avez reçu ces ailes de feu, destinées à environner de plus près le Trône de l'amour. Je vais tracer le tableau d'une ame

intérieure. Fourniſſez vous-mêmes les traits qui la caractériſent, & conduiſez mon pinceau.

Une ame unie à Dieu par la charité; elle participe à ſa grandeur. Ne penſez pas qu'elle s'arrête à ces vains objets, à ces ſonges trompeurs dont ſe repaiſſent les enfans du ſiècle; elle en connoît trop le vuide & le néant. Je l'entends s'écrier avec cette noble fierté que lui inſpirent la hauteur & la dignité de ſes eſpérances : O Terre ! que tu me parois vile & mépriſable ! *Quàm ſordet tellus, cum cælum aſpicio !* Dans l'éclat d'une beauté mortelle, elle voit un limon coloré, une fleur appliquée ſur l'argile, que le tems flétrit, & qu'un ſouffle peut détruire; dans le faîte des grandeurs humaines, un monceau de pouſſière qui s'élève, retombe, & retourne en pouſſière; dans l'enchantement des voluptés mondaines, cette courte ivreſſe que remplacent le dégoût, la honte, & le remords. O Monde ! pour

cette ame plus grande que tout ce qu'elle voit, ton enceinte eſt trop étroite. Reſſerrée dans ſon exil, elle briſe ſes liens, franchit les bornes du tems, s'élance dans l'immenſité de Dieu même.

Une ame unie à Dieu par la charité; elle participe à ſa Sainteté. Inveſtie de ſa lumière, environnée de ſa pureté, elle frémit à la ſeule apparence, à l'ombre même du crime. Je vois ce beau lis jetter le plus vif éclat, & fleurir entre les épines, vainqueur de la corruption; ce rayon de l'éternelle ſplendeur réfléchir le Soleil de juſtice, & nous en offrir la plus brillante image; cette Arche ſainte, annoncer le Dieu d'Iſraël, manifeſter ſa gloire, & forcer les hommages du Philiſtin. Penſées terreſtres, attachemens humains, attraits de la chair & du ſang, reſpectez ce Temple où Dieu réſide. Tout y eſt pour lui, & m'atteſte ſa préſence : Le ſilence des paſſions, l'encens des vertus, le feu du ſaint amour. Un cœur pur

eſt la demeure de l'Eternel, & l'Ange inviſible qui veille à ſa défenſe, en garde l'entrée, & l'interdit aux profanes.

Une ame unie à Dieu par la charité; elle participe à ſon immutabilité. Supérieure à toutes les révolutions, elle en voit le principe dans cette volonté ſuprême, qui décide en ſouveraine, des biens & des maux, des proſpérités & des diſgraces, de la gloire & de la décadence des Empires. Appuyée ſur le Roi des ſiècles, tranquille, inébranlable, elle accomplit ſous nos yeux ce que le Paganiſme diſoit de ſon ſage avec plus d'oſtentation que de vérité; que le Juſte toujours égal à lui-même, verroit ſans émotion la chûte de l'Univers. Eh! qui pourroit la troubler, altérer le calme dont elle jouit? Dans l'intérieur de ce Sanctuaire, je vois gravé en caractères immortels: Tout ce qui n'eſt pas Dieu, n'eſt rien.

Tels ſont les avantages d'une ame intérieure qui s'unit à la Divinité par

le Cœur de Jesus. Ah ! mes frères, donnons donc à notre cœur un objet digne de lui. Unissons-nous à Jesus-Christ & à son Cœur, comme il fut uni lui-même à Dieu son Père. Il est la voie, la vérité, & la vie, ce Médiateur par excellence qui seul peut nous rapprocher de notre auguste principe, & nous élever jusqu'à lui : *Per ipsum habemus accessum ad Patrem.* Ephes. c. 2. Mais comme il est impossible de nous élever sans nous détacher, quittons ces régions inférieures où notre ame rampante dégrade la dignité de son être ; & si l'avilissement qu'on nous reproche, est un crime; si ce crime porte avec lui son supplice, rentrons, mon cher Auditeur, rentrons dans le sein de la Divinité, & goûtons le vrai bonheur à sa source.

Le Cœur de Jesus est le Cœur d'un Dieu. Vous venez de voir dans ses perfections, c'est-à-dire, dans sa pureté, son zèle, son union avec la

Divinité, ce qui doit être à la fois l'objet de votre culte & de votre imitation; c'eſt ce que j'avois à vous expoſer dans cette première partie. Le Cœur de Jeſus eſt encore le Cœur d'un Dieu Sauveur. Vous verrez dans les effets de ſa charité, le motif de la reconnoiſſance & de l'amour que vous lui devez; c'eſt le ſujet de mon ſecond point.

SECONDE PARTIE.

Si un cœur noble, élevé, préſente un caractère de grandeur, qui frappe, étonne, éblouit, il faut avouer qu'un cœur ſenſible & bienfaiſant a ce mérite qui touche, captive, intéreſſe, & qui fait, au jugement même du monde, les délices de l'humanité. On cite avec éloge le nom de cet Empereur qui comptoit ſes jours par ſes bienfaits. Nous parlons avec complaiſance de celui de nos Rois qui parut né pour le bonheur des peuples, de ce Roi qui fut

grand par sa valeur & ses vertus militaires, encore plus par les qualités de son cœur. En nommant le Prince qui nous gouverne, nos ames s'attendrissent. Le jeune Monarque, en montant sur le Trône de ses pères, y fit asseoir avec lui cette vertu qui immortalise les Rois; la bonté : son règne commença par des sacrifices; la reconnoissance à ses pieds, s'expliqua par des transports; nos éloges se sont confondus avec nos hommages, & les rayons de ce nouvel Astre, en frappant nos regards, ont gagné nos cœurs.

O ! vous donc, qui vous piquez d'apprécier tout ce que vaut un cœur bienfaisant, un bon cœur, comprenez aujourd'hui ce que c'est que d'occuper, d'intéresser le Cœur d'un Dieu. Le Cœur de Jesus est le Cœur d'un Dieu Sauveur. Pour vous convaincre de l'étendue de sa charité, considérez avec moi ses sentimens, ses fonctions, ses souffrances.

Sentimens de l'Homme-Dieu ! Qui me donnera de vous les faire connoître, & de vous développer ces secrets de son Cœur ? Apôtre bien-aimé, que n'ai-je reposé comme vous sur la poitrine du Sauveur ! Que ne puis-je du moins, sous vos auspices, entrevoir pour moi, & pour ceux qui m'écoutent, les mystères d'amour dont vous fûtes l'heureux confident ! Me trompé-je, Chrétiens, & le Ciel auroit-il exaucé ma prière ? Quelles douces images viennent s'offrir à moi, & me présenter sous les traits les plus aimables le Dieu que j'adore ! C'est un ami, c'est un père, c'est un pasteur.

Ami tendre & fidèle. Est-ce Jonathas uni par les liens les plus intimes au cœur de David, plein d'ardeur pour ses intérêts, partageant ses peines, ne formant plus qu'un cœur avec lui ? Est-ce Jacob, soupirant pour Rachel, Jacob se dévouant pour l'objet de sa tendresse aux plus pénibles travaux,

portant tout le poids du jour & de la chaleur, sacrifiant à son amour les douceurs du repos & de la liberté? C'est plus que tout cela, Chrétiens, c'est un Dieu; un Dieu, qui nous invite par ses attraits, nous ouvre ses trésors, & se lasse moins de donner, que nous de recevoir; un Dieu, qui nous rassemble sous ses ailes, & nous couvre de son ombre. Le Ciel irrité veut nous perdre; le Cœur de Jesus veut nous sauver.

Père compatissant, & plein de douceur. Enfant prodigue, vous en fites la plus heureuse expérience, & votre exemple a instruit tous les siècles. Quelle entrevue, & qu'elle fut touchante! Un fils coupable, un père qui le prévient. Le cri de la douleur, & la voix de la tendresse. Des larmes qui coulent; c'est le fils qui pleure entre les bras de son père; c'est le père qui pleure entre les bras de son fils. Pas un reproche, pas un trait de sévérité. La miséricorde avec ses consola-

tions, l'amour avec tous ses bienfaits. Ah ! c'est le Cœur d'un Dieu; & tel qui m'écoute, n'a peut-être qu'un pas à faire, pour trouver dans ce Cœur paternel toutes les effusions de la clémence & de la bonté. Que le pécheur s'humilie, & déteste ses crimes, le plus coupable, ô mon Dieu, est le plus propre à vos desseins.

Pasteur charitable & vigilant. Il conduit son troupeau dans les pâturages les plus fertiles. Son amour l'observe, le défend; le rassure. Avec quelle ardeur il court après la brebis qui s'égare ! Avec quelle complaisance il la charge sur ses épaules & la ramène au bercail où le seul châtiment qu'elle éprouve après un si long égarement, est de sentir plus vivement le malheur de s'être égarée !

Tandis que dans les bras de la Religion, je médite avec attendrissement des vérités si consolantes, quel cri menaçant vient troubler ma paix, & cherche à me ravir le sentiment de mon bon-

heur ? En nommânt le Dieu que j'adore, je l'appellois mon père, le Dieu de mon espérance, l'auteur de mon salut, l'appui de ma foiblesse. Dans le culte que je rendois à ce Dieu bon, la confiance encourageoit mon hommage ; je trouvois dans la conviction de sa bonté, le motif de ma reconnoissance ; ma reconnoissance enflammoit mon amour. Eh ! quel Dieu vient-on m'annoncer ? Un Dieu, qui commande des choses impossibles ! Quoi ! un Dieu, le tyran de sa créature ! Il veut que je sois fidèle, & il mettroit des obstacles à ma fidélité ? Il m'impose des loix, & il ne laisseroit à ma fragilité que le désespoir de son impuissance ? Le glaive à la main, il menace, il effraie les prévaricateurs, & il puniroit en moi des infractions que je n'aurois pu éviter, & dont il seroit seul responsable ? Il m'offre son Royaume, il me prescrit pour le mériter, des privations, des renoncemens, souvent les sacrifices

les plus pénibles ; & dans les routes difficiles où je m'engage pour arriver au terme, je ne pourrois m'appuyer ſur ſon bras, je ne pourrois compter ſur ſon cœur ? Prophète, vous l'aviez prévue, & vous l'avez réfutée, cette doctrine odieuſe. Mortels, raſſurez-vous. Oui, le Dieu, ſaint, eſt en même-tems le Dieu bon. Le Dieu jaloux, eſt le Dieu fidèle. Le Diſpenſateur de la gloire, eſt l'Auteur, le Diſpenſateur
Pſal. 83. de la grace : *Gratiam & gloriam dabit Dominus.*

Et vous, dont la doctrine auſſi fauſſe que cruelle, oſa donner des bornes à l'Infini, exclure une portion du Genre humain de la médiation du Sauveur, reſtreindre aux ſeuls prédeſtinés la fécondité de ſon cœur, & la chaleur de ſes ſentimens, Docteurs atrabilaires, répondez. L'Apôtre des nations voyoit-il ces exceptions & ces réſerves dans le Cœur de l'Homme-Dieu, lorſqu'il annonçoit aux peuples cette vérité que

je voudrois répéter mille fois : Jesus est Sauveur de tous; le Grec & le Barbare, le Scythe & le Romain, le Fidèle & l'Infidèle, tous ont part aux fruits de sa rédemption : Ceux qui périssent, périssent donc malgré lui : *Jesus Salvator omnium.* Le Disciple bien-aimé voyoit-il ces réserves dans le Cœur de son Maître, lorsqu'il déclaroit en termes formels, que Jesus est la victime du péché, prenez garde, victime qui renferme tous les climats, toutes les conditions, tous les hommes, dans l'universalité de son sacrifice? *Et ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantùm, sed etiam pro totius mundi.* Timoth. c. 4. Joan. c. 2.

Loin d'ici, ces hommes ténébreux, qui ne jugent du Cœur de Jesus que par l'aridité de leurs cœurs. L'ont-ils jamais connu ce sanctuaire de la charité? Est-ce dans l'égarement de leurs pensées, dans la bassesse & la dureté de leurs penchans, que le Dieu de l'amour ira

prendre la règle & la mesure de ses dons ? S'ils le méconnoissent, en sera-t-il moins le Dieu bon, parce qu'ils sont des ingrats ? Et de quel droit osent-ils resserrer ce cœur immense, plus élevé que les Cieux, plus étendu que l'espace,
Eph. c. 3. plus profond que l'abyme ? *Ut possitis comprehendere, quæ sit latitudo, & sublimitas, & profundum.* Pour moi, mes frères, éclairé par l'amour, & mieux instruit, je connois mon Dieu, je connois son Cœur ; & prenant des mains de la Religion la coupe de son sang, je la verse en ce moment sur moi, sur cet auditoire, sur ce royaume, sur le monde entier : *Et ipse*
Joan. c. 2. *est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantùm, sed etiam pro totius mundi.*

Que ne puis-je, Chrétiens, vous montrer ce Cœur divin tel qu'il est, & en vous donnant de nouvelles preuves de sa charité, vous rappeller, tout ce que vous lui devez de reconnois-

ſance & d'amour ! Vous le connoiſſez par ſes ſentimens; apprenez à le connoître par ſes fonctions.

Que vois-je, & quel touchant ſpectacle ! C'eſt Jeſus étendu dans une Crèche ; il y demande le ſalut du monde. Dieu ſaint, dit-il à ſon Père, je viens remplacer d'inutiles offrandes, & des ſacrifices impurs. Si votre Majeſté ſuprême demande une victime digne d'elle, voilà ce Fils qui eſt votre égal; voilà ce corps que vous avez formé vous-même; ce ſang que je dois verſer pour les coupables : *Dixi, ecce venio.*

Son amour impatient, ſe hâte de le répandre. Le couteau qui déchire ſa chair innocente, a prévenu le moment du ſacrifice, Jeſus eſt circoncis. Recueillons avec tout le reſpect dont nous ſommes capables, les premières gouttes de ſon ſang. Il commence à nous ſauver ; commençons à nous attendrir. Suivons, mes frères, ſuivons le cours d'une ſi belle vie; tous les momens

en feront marqués par de nouveaux bienfaits, & dirigés par fon Cœur.

Jefus affis au milieu des Docteurs, afflige par fon abfence la plus tendre des mères; elle lui reproche une féparation qui fut pour elle la fource des plus vives alarmes. Que répond-il aux plaintes d'une mère fi digne d'être écoutée? Ne favez-vous pas, lui dit-il, que je dois m'occuper du fervice de mon Père, & remplir le miniftère dont il m'a chargé; que ma vie lui appartient, & que j'en dois tous les momens à fa gloire? Quel eft ce miniftère, Chrétiens? La réconciliation de l'homme avec Dieu. Voilà donc ce qui l'attache, ce qui le paffionne ce Cœur divin: le défir de nous fauver. Mère d'un Dieu, le dirai-je fans bleffer le refpect que je vous dois, & avec cette fainte liberté qu'autorife le fentiment de notre bonheur? il fut donc un inftant, où votre Fils, pour s'occuper de nous, parut vous oublier; il fut un moment où

dans le parallèle de nos intérêts avec votre douleur, une douleur si juste, nous eumes la préférence dans son Cœur.

Tandis que je parle, un nuage épais vient couvrir ce bel Astre, & nous dérober sa lumière. Jesus est dans la maison de Joseph, & ses fonctions de Rédempteur y paroissent suspendues. Je me trompe; son cœur agit dans le silence, & une fonction de son amour qui échappe trop souvent à notre attention, est de nous servir de modèle dans sa vie cachée. Vie d'humilité, qui confond notre orgueil, l'ambition de se montrer, la fureur de plaire, cette vanité aussi ridicule que criminelle, qui ose disputer à Dieu son empire, & que le délire de son ostentation dévoue à la censure publique; vanité punie par elle-même, & qui éloigne les regards à force de les chercher; vile & coupable foiblesse, que le Ciel foudroye par des anathèmes, la raison par des

mépris. Ainſi, le Fils de Dieu rempliſſoit les momens de ſa vie obſcure, & les deſtinoit à réformer nos mœurs.

Ces momens expirés, Jeſus ſort de la maiſon de Joſeph. Il eſt au milieu de nous, ce Maître qui enſeigne toute vérité & toute juſtice. Loin d'ici, orgueilleux Philoſophes, que l'antiquité payenne reconnut pour ſes oracles. Une aveugle raiſon, en multipliant vos ſyſtêmes ſur la Divinité, multiplia vos erreurs; vous n'éclairez point les hommes, vous les trompez. Le Fils de Dieu, ſa Sageſſe, & ſon Verbe va nous inſtruire.

Il parle ce Divin Légiſlateur, & il répand la lumière; ouvrons les yeux à la clarté du jour. Jeſus eſt le Bienfaiteur de l'humanité. La vérité ſort de ſon Cœur, de ce Cœur touché de notre aveuglement, & qui vient diſſiper nos ténebres. Dieu eſt connu, parce qu'un Dieu l'a fait connoître.

Il parle, & il persuade. D'où vient cette persuasion ? C'est qu'il n'appartient qu'au Cœur de parler au cœur. Les hommes m'instruisent par un bruit fastueux, & un vain étalage de préceptes; je suis ébloui, sans être touché. Mon Dieu parle : je me sens ému, attendri, embrasé; un charme impérieux m'entraîne; & le Maître que j'entends, ce Maître qui m'instruit d'une manière si intime, si précise sur mes devoirs, si conforme à mes besoins, est le Dieu de mon être, est le Dieu de mon cœur.

Il parle, & il agit. Ses actions comme ses paroles sont les preuves de sa tendresse. Ici, le prodige soumis à ses ordres, annonce dans le Dieu de la nature, l'Auteur de la vie, & le Père des peuples. Une multitude affamée, est nourrie par un miracle que sollicite sa compassion; les malades sont guéris, les aveugles rendus à la lumière, les boiteux redressés, les morts ressuscités. Là, Pierre & André sont attirés par

le charme de ſa parole ; un Publicain eſt mis au rang des Apôtres, Zachée converti, la Femme adultère réconciliée, Magdeleine juſtifiée. Que dirai-je encore ? Ses regards ſont des traits de clémence, ſes réponſes des oracles de paix, tous ſes pas autant de témoignages de ſon amour.

O Egliſe ! O Religion ! vous êtes l'objet de ſes travaux & de ſes ſueurs, & vous ſerez le prix de ſon ſang. Qu'elle eſt belle, cette Cité Sainte, dont l'amour poſe les fondemens, dont l'amour dicte les loix ! Je vois ſortir de ſon ſein, ces feux rapides, qui vont porter la lumière aux nations aſſiſes à l'ombre de la mort. Je vois les peuples devenus ſon héritage, adorer dans ſon enceinte, ce ſceptre de douceur & d'équité qui règne ſur les cœurs. Ce bonheur, Chrétiens, eſt celui dont nous jouiſſons, & pourrions-nous le méconnoître ? Parlez, Temples auguſtes où l'amour nous raſſemble,

Fontaines salutaires où il nous adopta, Tribunaux sacrés où il nous pardonne, Chaires de Vérité où il nous instruit; parlez, saints Autels, & qu'apperçois-je, Chrétiens? quelle admirable invention de la charité d'un Dieu! Ce Dieu en personne, dans sa propre substance, avec la plénitude de la Divinité, qui se donne à nous, quel amour! Réunis sous cette voûte sacrée, à l'aspect de ce Sanctuaire, pouvons-nous sans transport, contempler ce nouveau Ciel, où la Majesté n'est connue que par des abaissemens, le pouvoir que par des bienfaits, la bonté que par des prodiges?

C'est ainsi que le Dieu Rédempteur nous a aimés, & qu'il a voulu nous enco nvaincre par ses fonctions & par ses œuvres. Toute l'économie du salut, fut déterminée dans son Cœur, exécutée par son Cœur. Ce sentiment de compassion qui l'attendrit sur nos maux, son Cœur en est le principe. Cette

amoureuſe impatience qui prévient le moment de l'immolation, ſon Cœur en eſt le centre. Ces expiations douloureuſes, néceſſaires à notre félicité, ſon Cœur en eſt l'Autel. Ce Sacrifice auguſte, où il eſt notre aliment & l'eſclave de ſa charité juſqu'à la conſommation des ſiècles, ſon Cœur en eſt le prêtre & la victime.

Ah ! Chrétiens, l'oublierons-nous ce Cœur tendre, généreux ? Verrons-nous, ſans douleur, l'ingratitude à côté de ſes dons ? Ames ſenſibles, c'eſt à vous à le dédommager par la vivacité de votre reconnoiſſance. Outragé ſurtout dans le Sacrement de ſon amour, Jeſus ſe plaint, & que voit-il ? L'indifférence, ou le ſacrilège. Ames pures, vous l'honorez par un uſage auſſi ſaint, que fréquent, du Banquet céleſte; vous le vengez également, & des profanateurs, & des déſerteurs de la Table Euchariſtique. La Majeſté d'un Dieu vous frappe, & vous humilie; ſa bonté

vous invite, & vous rassure. C'est l'amour qui vous appelle; c'est l'amour qui répond. Vous dites anathème avec moi à ce faux respect, qui se fait un mérite, & une espèce de Religion, de s'éloigner de l'Autel. Comme si, le respect pouvoit être séparé de l'amour sous une loi qui n'est que charité : comme si, un enfant, pour être respectueux, devoit être ingrat : comme si, la meilleure manière de respecter le don de Dieu, n'étoit pas de sentir le besoin qu'on en a, & de se mettre en état d'en profiter. Voit-on le courtisan repousser par respect les graces & les faveurs du Souverain; le client, dédaigner la bienveillance & le crédit d'un Protecteur; le pauvre, refuser l'or, & le pain qu'on lui présente ?

Analysons ce respect dont on cherche à colorer l'éloignement de la Communion, & jugeons de la cause par les effets. Avec ce prétendu respect, on renverse les desseins du Sauveur, on

méprise ses invitations, on enfreint son commandement, on viole ouvertement une loi de son Eglise. Avec ce prétendu respect, on crie d'une voix foudroyante: *C'est ici le lieu Saint, tremblez*; & l'on ne dit jamais avec Jesus-Christ : *Voici la salle du festin, venez, & mangez.* On veut des Anges, où un Dieu n'a supposé que des hommes; on exige comme préparation au Sacrement, ce qui n'en est, & n'en peut être que le fruit; on séduit les simples, on effraie les pusillanimes, on écarte les enfans de la dilection, on désespère les ames. Avec ce prétendu respect, en attendant la grace qui dispose, on a trouvé le funeste secret de se priver les années entières, de la grace qui fortifie, & le dirai-je, de se passer de l'Auteur même de la grace.

Disciples du Dieu de charité, je vous vois au milieu de ces ingrats, recueillir ses bienfaits, consoler son cœur, & substituer aux outrages dont il se plaint,

des hommages que l'amour inspire. Continuez de remplir avec autant de ferveur que d'exactitude, un devoir si juste, & si consolant. Qu'une foi vive, qu'une pieuse sensibilité, vous tiennent sans cesse attachés à ce Cœur Divin. Venez, ames ferventes, venez au pied de ses autels, étudier ses sentimens, apprécier ses fonctions, compatir à ses souffrances.

Que n'a-t-il pas souffert, ce Cœur le plus sensible de tous les cœurs ! Du sein du Père, le Verbe s'abaisse, il descend des splendeurs de l'éternité, pour me servir de Médiateur & de Victime. L'amour & la douleur vont se partager désormais les momens d'une vie si précieuse. Aimable Maître ! quelle triste carrière allez-vous parcourir !

Je l'ai vu ce Dieu de mon cœur, menacé, persécuté dans son berceau. Je l'ai vu proscrit, errant, fugitif, se dérober aux poursuites d'un Roi impie & barbare. J'ai vu le peuple ingrat,

mépriſer ſes oracles, blaſphémer ſa perſonne, rejeter ſes bienfaits. J'ai vu de lâches Diſciples, abandonner ce bon Maître; l'Apôtre timide, méconnoître ſon Bienfaiteur & ſon Dieu; le traître, appliquer ſes lèvres meurtrières ſur ſa bouche ſacrée, & donner le ſignal d'un affreux déicide. Ah! il vit pour nous ce Dieu Sauveur, il ne vit que pour ſouffrir, & ne l'oublions pas, les flots d'amertume qui l'environnent, ſe raſſemblent & viennent ſe concentrer dans ſon Cœur.

Un Dieu ſouffre. Je vous invite à ce ſpectacle, ames déſolées, ames pieuſes, qui gémiſſez dans les ſéchereſſes & les aridités intérieures, ces voies purifiantes, où un voile épais vous cache l'unique objet de vos déſirs, & vous-mêmes à vous-mêmes. Vous ne connoiſſez la vertu, que par ſes efforts; l'amour, que par ſes rigueurs. Timides & chaſtes amantes, vous marchez ſur les épines, & au bruit de la foudre. La terre eſt

humectée de vos larmes, & le Ciel que vous cherchez, semble fuir devant vous. Dans ces situations pénibles, les consolations sont impuissantes, les consolateurs onéreux. Le Directeur lui-même, le Ministre de la paix avec toute l'onction de sa charité, n'est qu'un homme. Cœurs flétris par la douleur, il vous faut un autre Maître, pour vous instruire, & pour vous calmer. Jettez les yeux sur votre Modèle.

Un Dieu souffre. Il souffre dans ce jardin lugubre, où livré à la tristesse, à l'ennui, à la crainte, il frémit, il succombe. Il souffre dans cette agonie cruelle, où saisi d'horreur à la vue de nos crimes, il les pleure avec des larmes de sang. Dans l'état où vous le voyez, que vous dit-il ce divin Maître ? Dieu frappe, & Dieu seul pourroit guérir ; & cependant, ô profondeur de sa sagesse ! ô conduite ineffable de son amour ! c'est en perçant

l'ame de tous ſes traits, qu'il la vivifie; le remède eſt dans la plaie; la vie eſt dans la mort; & le cœur, ſous la main qui le bleſſe, doit adorer & chérir ſa bleſſure. C'eſt un Dieu qui parle; il ſouffre ſans conſolateur; le Ciel & la terre l'abandonnent. Quel exemple! quel encouragement dans nos peines!

Un Dieu ſouffre, Chrétiens, & avec quel amour! C'eſt ſur-tout ſous cette idée, que je dois vous faire enviſager ſes ſouffrances, pour vous peindre ſon Cœur. Les femmes de Jéruſalem, en le ſuivant ſur la montagne où il doit s'immoler, s'attendriſſent ſur ſes douleurs. Que leur répond ce Dieu Sauveur? Ne pleurez pas ſur moi. Mon ſacrifice eſt volontaire, & vos larmes le déshonorent. Les ſouffrances que j'éprouve, ſont néceſſaires à votre bonheur; je les ai déſirées avec ardeur, je les embraſſe avec joie; je ſens moins la rigueur de ces maux, que ceux de mon peuple; oui, l'amour qui me preſſe

eſt plus fort que les tourmens qu'on me prépare. Ah ! Chrétiens, il eſt une plaie mille fois plus douloureuſe pour ce Dieu ſouffrant, que celles dont ſon corps eſt couvert, une plaie profonde, & que j'appelle la plaie de ſon Cœur. C'eſt le mépris de ſa grace, c'eſt l'abus de ſes ſouffrances, c'eſt le fruit de ſon ſang, rendu inutile, & ce ſang va couler ! Il s'agite dans ſes veines, il veut inonder la terre, ô bonté ! Souffrir pour des coupables, quel ſacrifice ! Déſirer de ſouffrir, quelle charité ! Souffrir pour des ingrats, quel prodige ! *Sic Deus dilexit mundum.* Joan. c. 3.

Amour, vous nous livrez cette innocente victime, & vous l'étendrez ſur l'autel. Des travaux, des larmes, des épines, les traits qui ont déja bleſſé ce Cœur Divin, ne ſuffiſent pas. C'eſt une Croix que vous lui préparez, & pour le Dieu qui nous aime, il faut un Calvaire. En effet, le ſacrifice ſe conſomme, l'Agneau eſt immolé, Jeſus

expire. Il a tout donné, Chrétiens ; puiſqu'il s'eſt donné lui-même ; & ſi vous pouviez en douter, levez les yeux, voyez ce Cœur ouvert. Dans un corps victime du trépas, il vous parle encore. Sous le nuage de la mort, il conſerve un reſte de chaleur, c'eſt la vie de l'amour. C'eſt ſur-tout de ce Cœur ſacré, qu'on peut dire avec l'Apôtre, que la charité ne meurt pas; il vous a aimés, il vous aime juſqu'à la fin, il vous donne par l'ouverture de ſa plaie, les dernières gouttes de ſon ſang :
Joan. c. 3. *Sic Deus dilexit mundum.*

Du pied de la Croix, quels fleuves de bénédiction ont coulé ſur la terre, pour la purifier de ſes crimes ! Quels traits de feu, j'ai vu ſortir de ce Cœur ſacré ! Que de graces, mon cher Auditeur, pour vous, & pour moi ! Lumières de la foi, heureux penchans pour la vertu, tendres invitations, aimables reproches, pourſuites amoureuſes, patience inaltérable ! Ah !

Chrétiens, eſt-ce trop exiger de vous, que de vous demander quelques ſentimens de reconnoiſſance pour tânt d'amour; quelques larmes de pénitence & de componction, pour ces torrens de flammes & de ſang dont vous êtes inondés ? *Sic Deus dilexit mundum.*

Mes frères, Jeſus par ſes ſouffrances & par ſa mort, a déſarmé l'Enfer, il triomphe pour nous; mais qu'aura-t-il fait, s'il ne triomphe encore de nous-mêmes ? Quoi ! ſa charité ne pourra nous attendrir ? Ses exemples ne pourront nous réformer ? Rougiſſons, Chrétiens, rougiſſons de l'oppoſition éternelle de nos cœurs avec le Cœur de Jeſus. Cœur le plus affectueux dans ſes ſentimens; & nous ſommes ſi peu touchés, ſi peu reconnoiſſans de ſes bienfaits ! Cœur le plus généreux dans ſes fonctions; & les moindres obſtacles, les plus légères difficultés nous arrêtent ! Cœur le plus magnanime dans ſes ſouffrances; & juſqu'ici peut-être,

nous n'avons ſu, ni aimer, ni ſouffrir.

Il falloit donc, que ce Cœur nous fût montré dans ces derniers tems. Oui, il le falloit, pour nous frapper, pour nous intéreſſer par ce ſymbole attendriſſant de l'amour. Il le falloit, pour nous donner dans le nom même de cette Fête, une leçon ſi néceſſaire à ce ſiècle d'égarement, où ce qu'on appelle ſenſibilité du cœur, en eſt preſque toujours l'abus & la corruption. Il le falloit, pour oppoſer au ſcandale de nos mœurs, aux progrès funeſtes d'une paſſion impure, le beau feu, les céleſtes attraits de la charité. Il le falloit, pour ménager dans ces jours de licence & de perverſité, de nouvelles reſſources à de nouveaux malheurs, pour mettre entre Dieu & nous ce cœur victime, & fléchir le Ciel irrité.

Ce Royaume & le ſiècle cù nous vivons, nous en offrent un exemple à jamais mémorable. Vous le ſavez, mes frères, un de ces fléaux que Dieu laiſſe

échapper du tréſor de ſes vengeances, pour effrayer la terre, & punir l'iniquité montée à ſon comble, affligeoit la ville de Marſeille, y multiplioit ſes ravages. Un feu deſtructeur s'inſinue dans les veines; le ſouffle de la contagion moiſſonne ſans diſtinction tous les états & tous les âges, immole une foule de victimes. L'image de la mort s'offre de toutes parts. Bientôt, Marſeille n'eſt plus qu'un vaſte tombeau. Un Pontife digne des premiers tems, un nouveau Moyſe ſe place entre le ciel & les coupables; il lève les mains vers le Dieu vengeur, & lui préſente le cœur de ſon Fils. A cette vue, Dieu s'appaiſe, le fléau ceſſe, le ſaint Paſteur, dans les reſtes de ſon troupeau, recueille le fruit de ſes larmes & de ſa piété envers le divin Cœur.

Puiſſe une dévotion marquée à des traits ſi frappans, ſi convenable à des Cœurs chrétiens, à des Cœurs François, s'étendre dans ce Royaume, y

opérer les plus grands fruits, & produire dans nos mœurs, cette heureuſe révolution, qu'un demi-ſiècle d'incrédulité & de corruption nous fait deſirer ſi vivement, & avec une ardeur égale à nos beſoins !

Laiſſons, Chrétiens, laiſſons ces cenſeurs téméraires, qui ſous prétexte d'éclairer la piété des Fidèles ſur un culte ſi édifiant, n'ont cherché qu'à l'affoiblir, & qui pouvoient ſe diſpenſer de nous donner de prétendues leçons pour nous donner eux-mêmes un nouveau ſcandale ; ces ames dures, qui ſemblent ne nous conteſter la dévotion au Sacré Cœur, & l'expreſſion du ſentiment, que pour nous prouver leur froideur & leur inſenſibilité ; ces cœurs ingrats, dont l'oppoſition au Cœur de Jeſus paroît annoncer qu'en renonçant à ſon culte, ils renoncent à ſes bienfaits, & qu'un jour il leur rendra ce qui leur eſt dû, mépris pour mépris, abandon pour abandon.

Ce scandale de contradiction dont nous sommes témoins, auroit sans doute de quoi nous surprendre, si les scandales pouvoient étonner dans ces jours d'irréligion, & si la Vérité même ne nous avoit appris, que dans la lie des siècles, la charité de plusieurs viendroit à se réfroidir & à s'éteindre. La personne adorable de Jesus, ses mystères, sa doctrine, sa morale, rien n'est respecté : est-il étonnant qu'on censure la fête de son Cœur, & cette pieuse sensibilité qui l'honore? Oui, Chrétiens, c'est le même esprit qui persécute aujourd'hui le Maître & les disciples ; qui insulte aux vérités de la Religion, & à la solemnité de ce jour ; qui résiste aux décisions de l'Eglise, & aux attraits de la charité dans ce mystère.

Pour nous, mes frères, attachés à ce culte religieux, qui pour être connu & apprécié, demande ces yeux éclairés du cœur dont parle S. Paul, laissons éclater nos sentimens, & pratiquons,

ſelon le même Apôtre, la vérité dans
Eph. c. 4. la charité : *Veritatem facientes in charitate.* Le Cœur de Jeſus ! quel objet intéreſſant pour ceux qui ont une ame, & qui le ſentent ! Livrons-nous à toute la vivacité du zèle que ce Cœur divin doit nous inſpirer. Couvrons de fleurs ſon tabernacle & ſes autels. Que les parfums qui brûlent au pied de ſon ſanctuaire, ſe confondent avec le feu de nos deſirs & l'encens de nos vœux. Chaires chrétiennes, retentiſſez de ſes éloges ; ſaintes aſſociations, multipliez-vous pour étendre ſon culte, & atteſter nos hommages ; hymnes de Sion, Cantiques ſacrés, publiez ſa gloire & ſes bienfaits. Quoi ! tandis que le cœur de l'ambitieux va ramper chaque jour aux pieds de la fortune ; que le cœur de l'avare ſe deſſéche auprès de ſes dieux d'or & d'argent ; que le cœur de l'amant profane ſe livre à de coupables tranſports, & ſe conſume indignement pour l'objet qui l'enflamme, Dieu Ré-

dempteur ! vous seriez méconnu, votre cœur seroit oublié ? Quoi ! le cœur d'un Dieu ? Et ce bel astre qui anime toute la Religion, ne fixeroit pas nos regards ? Quoi ! le cœur d'un père ? Et brûlant de la charité la plus pure, si prévenant, si tendre, si libéral, cœur ineffable, il n'embrâseroit pas les nôtres ?

Oui, nous mettons notre gloire à l'adorer ; nous l'aimerons : nous en ferons une protestation publique ; nous ne rougirons pas d'un billet d'association qui nous engage à une vie pure & fervente, & nous reprocherons à une foule de mondains, peut-être à plusieurs de nos critiques, ce billet anti-chrétien qui les conduit aux théâtres, aux académies de volupté, aux écoles du vice & de la séduction. Le Cœur de Jesus que nous aurons aimé, honoré, ce bon Cœur ne nous oubliera pas. Nous en avons pour garant sa promesse ; j'aimerai ceux qui m'aiment : *Qui diligit me, diligam eum.* Il sera notre *Joan. c. 14.*

afyle, & l'objet de notre confiance dans le dernier moment. C'eft dans ce moment critique, qu'il nous faut un ami; il fera le nôtre. Les noms de ceux qui m'écoutent, infcrits fur le catalogue de fes adorateurs, le feront dans le livre de Vie; nous l'en conjurons, nous l'efpérons. Ils l'auront glorifié; il les glorifiera, il les couronnera, il les diftinguera; & fi la malignité de la cenfure voulut ternir de fon fouffle ce Cœur divin & ceux qui l'honorent, pour fe venger lui-même, il les vengera.

Triomphez, Cœur adorable, triomphez. Cœur augufte, la gloire & la fplendeur du Père! O Majefté! recevez nos adorations & nos facrifices, nous voudrions vous offrir, & vous foumettre tous les cœurs. Cœur facré, auteur de toutes les graces, fource de toute perfection; ô Pureté! dirigez nos penfeés, purifiez nos defirs, confacrez nos fentimens. Cœur aimable, Cœur brûlant d'amour, ô Bonté! faites

à nos ames cette heureuse blessure, qui les transforme, les divinise, & n'y laisse de mouvement, de sensibilité, de vie, qu'en vous & pour vous. Cœur tout-puissant, Maître des Cœurs; ô Charité! si vous trouvez dans cet auditoire un pécheur rebelle, faites-lui toucher, comme autrefois, au disciple incrédule, une plaie qui doit lui reprocher son crime, & vaincre sa résistance. Qu'il sonde toute la profondeur de cette plaie; qu'il y voye tracés en caractères de flammes, votre amour, ses devoirs, le moment de son retour & celui de son bonheur. Puissions-nous, mes frères, puissions-nous vivre dans le Cœur de Jesus pour y mourir au monde & à nous-mêmes, y mourir un jour pour y vivre éternellement dans le séjour de la gloire! Ainsi soit-il. Au nom du Père & du Fils & du Saint-Esprit.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES DISCOURS

Contenus dans le Tome premier.

Fin de la Table du Tome premier.





